

49e année, No 6

10 juillet 1937

PER

5400

BNQ

Le Samedi

10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



COLLECTIONNEURS DE TIMBRES

Photo PIX

VOYAGES
 CONTE *Humour*
 Mots-croisés
 PEINTURE *Beauté*
 musique **MODE**
 Nouvelles *canadiennes*
CINÉMA
 POÉSIES *feuilleton*
 actualités **ROMANS** *HISTOIRE* *LITTÉRATURE*
SCIENCES *Cuisine* *HYGIÈNE*
TRICOT

*romans
d'amour*

POUR TOUS LES GOÛTS

Nos TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM ont de quoi plaire à tous les goûts. Tirés à plus de 220,000 exemplaires par mois, ils sont lus par 750,000 lecteurs et lectrices de tous les milieux et de tous les âges.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom Adresse

Ville Comté Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITÉE
975, rue de Bullion
Montréal, P. Q.

ECHOS D'UN CONCERT

Carnet éditorial

ECOUTEZ une grande vérité : la nature qui fait bien les choses a inventé la musique ; l'homme qui les défait encore mieux a inventé la parole.

Tous ceux qui ont des oreilles et savent s'en servir approuveront ce que je dis là.

Je viens précisément d'assister à un concert que madame de Sévigné, dans une de ses crises épistolaires, eût qualifié des épithètes les plus hyperboliques au risque d'en affaiblir le caractère et de le faire tomber dans la banalité. Je lui donnerai, plus simplement, l'étiquette d'épatant qui a le double mérite, à mon point de vue, de condenser une multitude d'impressions agréables et d'être comprise sans avoir besoin de se triturer les méninges pour en faire sortir l'explication.

C'est de l'extrait d'admiration silencieuse.

Ce concert-là s'est donné à une quarantaine de milles de Montréal, en pleines Laurentides et au bord d'un petit lac paisible comme la conscience d'un honnête homme.

Les exécutants : des oiseaux qui chantaient : « Parle-moi d'amour », des voivirois faisant la basse, des arbres qui bruissaient sous le souffle de la brise, deux ou trois roulements de tambour par le tonnerre dans une partition d'ailleurs très courte et le son clair de clochettes pendues au cou de ces braves ruminantes auxquelles nous devons le lait crémeux, le bon beurre frais et le vaccin de monsieur Pasteur.

C'était Dame Nature qui tenait le bâton de chef d'orchestre.

Comme auditoire : le maître de céans, sa charmante femme, le trône romain représenté par un jeune Claude que son âge très tendre laisse encore indifférent aux grandes choses d'ici-bas, celui de Bysance présent dans la personne d'une aimable Irène et celui de l'enthousiasme exubérant dont l'ambassadrice fut l'inénarrable Colinette capable de mettre toute une forêt en révolution. Je n'ai pas besoin de me compter moi-même ; on se doute bien que j'étais là puisque je vous parle du concert en question.

Je ne sais rien de plus beau que la nature, ni de plus harmonieux que sa musique ; même et surtout celle que l'oreille humaine n'entend pas.

J'ai pourtant connu des individus, un surtout, complètement sourds à son langage ; ils l'entendaient peut-être mais ils ne l'écoutaient pas et, surtout, ils n'y comprenaient rien. Pas plus qu'un oisillon de basse-cour ne comprendrait quelque chose au recueil de poésies qui lui tomberait sous le bec ; il le verrait mais c'est tout, et ne se ferait pas la moindre idée de ce qu'il renferme. « Oui, c'est beau, la nature !... » me répondait un jour le phénomène que j'ai désigné par un « surtout » et, en disant cela comme il aurait dit : « J'ai mal au ventre », il étouffait un baillement avec sa patte aux doigts crochus.

À mon avis, les êtres rebelles à la musique de ce que nous appelons trop légèrement des choses sont des êtres incomplets : il leur manque la principale des cordes sensibles, celle qui doit vibrer avec suffisamment de justesse pour donner le ton à toutes les autres.

Ils sont de deux espèces principales : l'une comprend les endormis du cerveau, les vulgaires « empotés » se sentant incapables de courir après une idée et de se fixer dessus ; ils disent *oui* comme ils diraient *non*, sans conviction, parce que les événements ne laissent pas de trace dans ce sable aride. L'autre espèce ignore tout autant la sensibilité mais, de plus, elle est égoïste, et si par malheur elle est intelligente, on peut s'attendre de sa part aux pires canailleries et aux plus noires trahisons. Ces gens-là sont des paralytiques du cœur et des spécialistes en ce que le populaire appelle, avec son gros bon sens, des tours de cochon.

On en rencontre de splendides spécimens dans la haute et la basse politique.

Evidemment, la vie a ses nécessités, elle est même parfois implacable et veut qu'on ait l'esprit pratique ; il ne s'ensuit pas de là qu'on doive tout ramener à la matière et ne rien voir, surtout ne rien sentir au delà. Un arbre pourra me servir, en la circonstance, de sujet d'argumentation.

L'insensible simplement bête n'y verra qu'un végétal de dimensions plus ou moins grandes, servant à faire de l'ombre d'abord et du feu ensuite. Si



vous dites à cet idiot que l'arbre a de la vie, qu'il perçoit des sensations et qu'il possède une sorte d'âme — à sa manière, bien entendu — il vous regardera avec des yeux grands comme une soucoupe et se demandera si vous vous fichez de lui. N'insistez pas et fumez une bonne pipe : ça sera plus agréable qu'une discussion.

L'insensible égoïste et calculateur toisera l'arbre en appréciateur pratique ; il lui reconnaîtra du mérite non pour sa beauté mais pour son volume vendable ; il se soucie peu de la forme et de la couleur de son feuillage mais beaucoup plus de son essence et de son cubage ; il le protégera non par sympathie mais par intérêt. La seule destinée de l'arbre est, selon lui, de gonfler un portemonnaie et non pas d'embellir un terrain. Ce monsieur pratique vous rirait au nez si vous lui disiez qu'on peut aimer un arbre comme on s'attache à un animal domestique mieux qu'à bien des hommes inutiles et malfaisants.

Il n'aime même pas les gens, lui ; oh ! il ne les déteste pas non plus, il s'en fout tout simplement. Il leur fait belle mine et les flatte au besoin pour en tirer profit, après quoi il leur tourne le dos et les oublie comme s'il ne les avait jamais connus. Ces hommes-là sont de l'espèce forte et arrivent souvent à quelque chose, fortune ou prison et, ce qui leur donne la conviction d'être supérieurs aux autres, c'est qu'ils ne souffrent jamais des mille bêtises — comme ils disent — affectant les gens sensibles.

C'est possible, mais si ces cœurs de bois sec savaient tout ce qu'ils ignorent de la vie et de ses mille satisfactions réservées précisément aux gens sensibles, ils feraient une grimace auprès de laquelle celle d'un singe pourrait passer pour un séduisant sourire.

L'arbre ?... mais pour qui veut méditer et peut user de sensibilité, c'est quelque chose d'immense même quand c'est tout petit. C'est le mystérieux laboratoire où viennent agir des forces invisibles opérant une extraordinaire transmutation de la matière ; c'est une usine extrêmement laborieuse bien qu'inerte en apparence ; c'est un intermédiaire entre les énergies du sol et celles de l'espace, une chose vivante qui naît, croît et meurt comme un être humain avec des alternatives de bien-être et de souffrance.

C'est le fixateur des terrains, le purificateur de l'atmosphère et l'ami des bêtes, y compris l'homme. Il est géant ou nain, tortueux ou élancé, splendide ou farouche, riant ou sévère, quelquefois monstrueux mais jamais laid. La nature a été généreuse pour lui ; en retour il l'embellit, et cela pourrait durer parfois des siècles si l'homme ne passait pas par là.

Un jour, l'arbre gît sur le sol ; l'homme l'a tué. Il fera de lui, quoi ? de la charpente, des meubles, des objets d'art peut-être ou des livres ; il lui devra donc une multitude de bienfaits nouveaux et ne lui en saura pas plus de gré pour cela car c'était, dirait-il, dans sa destinée.

Oui, bien sûr ; mais il y avait aussi sa vie avant tout cela, seulement l'homme ne l'a pas connue ou, s'il en a été témoin, il ne l'a pas comprise ; il n'a surtout pas senti l'intense poésie qui s'en dégageait...

Et voilà quelques-unes des réflexions qui me sont venues en contemplant cet admirable coin des Laurentides où les arbres poussent leurs flèches de verdure vers le grand ciel bleu au bord d'un petit lac.

De ce petit lac paisible, aux eaux tranquilles comme la conscience d'un honnête homme...

Chertsey, 13 juin 1937

J. de Verneuil

Les Publications Poirier, Bessette & Cie, Limitée

MEMBRES DE L'A. B. C.

975, RUE DE BULLION, MONTRÉAL, CANADA

Tél: PLateau 9638*

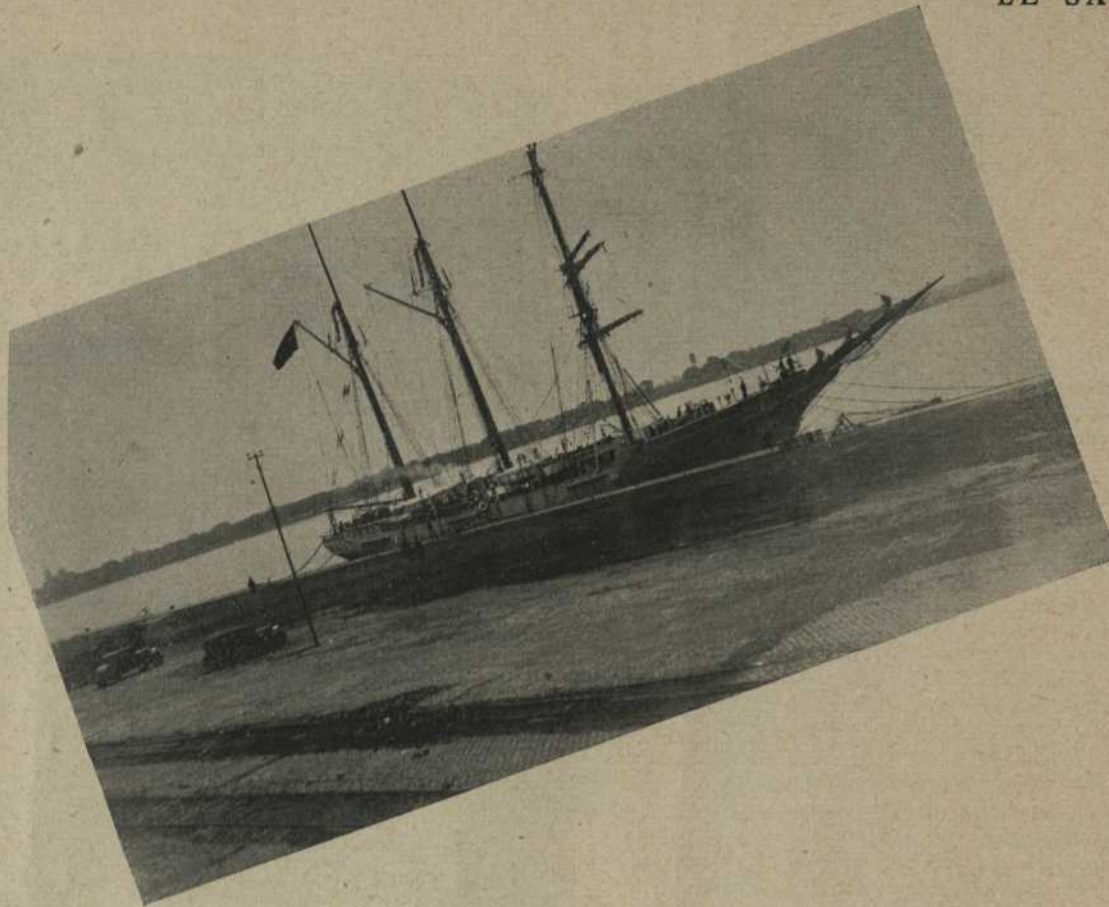
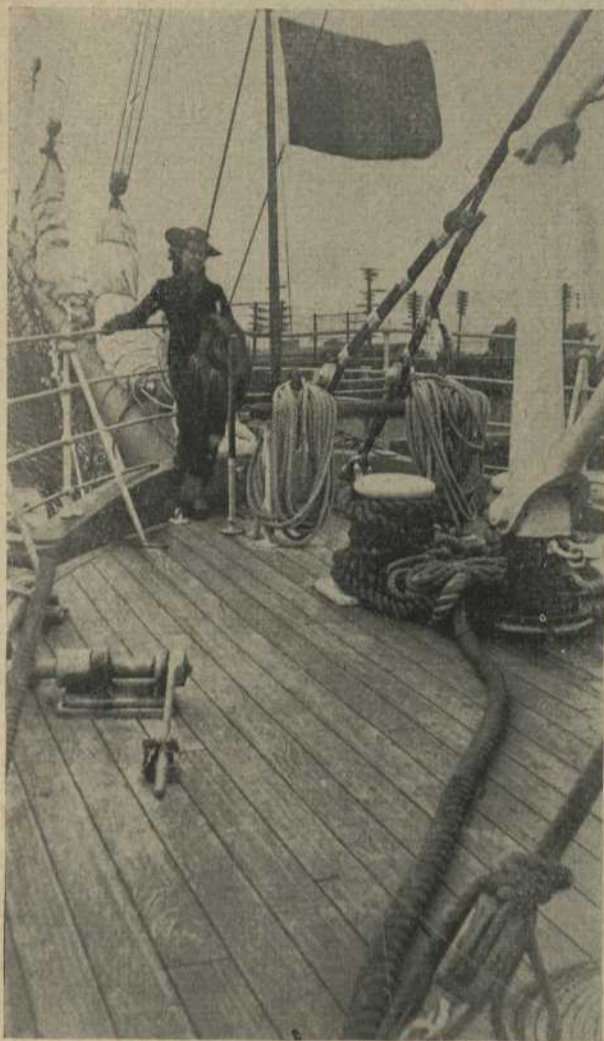
Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

CANADA		Etats-Unis et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau : 9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant leur expédition.



Chronique maritime

Le Mercator,

Vaisseau-Ecole Belge

par Fleurette Allaert



Notre correspondante, sur le pont du "Mercator", interviewant l'élève-officier Henri Ceulemans qui lui servit de guide.

SIL est des navires qui impressionnent par leurs énormes proportions, d'autre part il en est peu qui offrent aux yeux une vision d'élégance comme le « Mercator », vaisseau-école belge qui nous a visités il y a quelques semaines seulement.

Avec sa haute mâture qui lui permet de déployer une voilure considérable, ses formes élancées, la couleur gaie de sa carène et la propreté luxueuse qui règne à bord — la vraie propreté flamande — le « Mercator » faisait penser à un magnifique oiseau de mer venu se poser sur les bords du Saint-Laurent.

A notre époque de vapeur et d'électricité où la machine a supprimé tant d'initiatives humaines, un navire à voiles, surtout profilé comme le vaisseau-école belge, est le rappel émouvant et gracieux d'un passé qui fournit ses plus belles pages de gloire à l'histoire maritime du monde entier.

Le « Mercator » est bien nommé. Formant des officiers de mer pour un pays qui a enrichi la géographie commerciale par la mise en valeur de l'immense Congo belge, il était tout indiqué qu'il portât

le nom d'un géographe et mathématicien que ses travaux ont rendu célèbre à juste titre.

Gérard Kremer, plus connu sous le nom de Mercator, naquit à Rupelmonde en 1512 et, dès sa jeunesse, tourna ses efforts vers les travaux géographiques et cosmographiques. Il se signala d'abord par l'exécution de deux globes splendides, terrestre et céleste, dont il fit présent à Charles-Quint, puis il se spécialisa dans le dessin des cartes géographiques. C'est lui l'inventeur du système de projection qui porte son nom et qu'on emploie aujourd'hui encore dans des cartes marines. On voit que le vaisseau-école belge ne pouvait faire un meilleur choix comme nom.

Equipé pour la science et non pour la guerre, le « Mercator » ne porte pas d'armement, à peine quelques fusils servant pour la chasse, me dit gaiement et avec le sourire l'élève-officier Henri Ceulemans qui ne me paraît pas ennemi de la « swanze », c'est-à-dire de la blague, dans ses instants de bonne humeur. Je me hâte de dire qu'il fut également de la plus charmante courtoisie pour sa compatriote, signataire de cet article.

Par autorisation spéciale, j'ai pu visiter la chambre, soigneusement fermée à clef d'habitude, des appareils et des cartes marines. Ces dernières, méthodiquement rangées dans un meuble à grands tiroirs, sont en nombre imposant et du tracé le plus méticuleux. C'est un peu l'âme du « Mercator » et c'est, de plus, le guide certain pour les pérégrinations lointaines et l'élément indispensable des programmes d'instruction sur le bateau-école.

Dans cette même chambre, parmi d'autres appareils compliqués et dont l'usage échappe forcément aux profanes, il en est un, extrêmement curieux et qui retient forcément l'attention.

C'est l'appareil à sonder par le moyen des ondes sonores.

Autrefois, quand on voulait procéder à un sondage, la chose n'allait pas toujours sans difficultés, elle était souvent aussi fort longue. Les grands fonds de quinze mille, vingt mille pieds et au delà, se dérobaient parfois aux recherches les plus tenaces, et des erreurs étaient toujours possibles par le fait des courants sous-marins qui entraînaient les câbles de sondage.

Il fallait de longues heures de travail pour cette opération, ce qui signifiait l'immobilité aussi complète que possible du navire sondeur; ce n'était pas toujours possible car, en mer, les coups de vent malencontreux sont comme ce qu'on appelle les « tuiles » dans la vie ordinaire; cela vous arrive toujours quand on s'y attend le moins et surtout quand on voudrait s'en passer.

On comprend qu'avec cet ancien système il fallait du temps, beaucoup de temps pour dresser la topographie sous-marine d'une très faible partie de l'océan, mais avec les procédés scientifiques en

usage maintenant et que le « Mercator » applique avec une haute précision, le travail de sondage a été simplifié d'une manière extraordinaire, presque magique.

— Voulez-vous, me dit l'élève-officier Ceulemans, connaître la profondeur du fleuve à l'endroit où nous sommes? Rien n'est plus facile ni plus rapide.

Tout en parlant, il manipule l'appareil et je vois, parmi des sursauts de lumière rouge, une aiguille qui tremblote et se déplace.

— La profondeur est de sept brasses ou quarante-deux pieds, me dit-il.

L'opération n'avait demandé, au total, que fort peu de secondes.

— La chose serait aussi vivement faite, ajoute mon aimable cicérone, s'il y avait dix ou quinze mille pieds d'eau sous le navire, car l'agent qui nous renseigne va plus vite qu'une balle de fusil. C'est le son, produit d'une certaine manière par l'appareil et qui va frapper le fond qui le renvoie en écho; un système de microphones et d'accessoires appropriés enregistre le départ, l'arrivée au fond et le retour, et des électro-aimants agissent sur l'aiguille indicatrice. Vous voyez, c'est simple comme bonjour.

C'était très simple en effet; pour lui sans doute, mais, pour moi j'ai préféré ne pas risquer un mal de tête de grand modèle à me faire expliquer cette mécanique ultra-perfectionnée. J'aime mieux croire qu'elle est un peu vivante, c'est plus tôt fait.

— Je suppose, me dit M. Henri Ceulemans, que nous soyons au-dessus d'un des grands fonds de l'océan et qu'il y avait sous nos pieds une épaisseur d'eau d'une trentaine de mille pieds, l'opération de

sondage qui aurait pu, autrefois, demander peut-être plusieurs jours et ne pas être certaine, cette opération, avec l'appareil que vous voyez, n'exigerait pas tout à fait quatorze secondes et elle serait d'une précision mathématique. L'agent de transmission, le son, parcourt en effet 4.700 pieds à la seconde dans l'eau et, en tenant compte du temps qu'il lui faut pour revenir, cette profondeur nous serait révélée dans le temps que je vous ai dit.

N'est-ce pas merveilleux?

C'était, toutefois, un peu abstrait pour moi, et bien que la chose m'eût profondément intéressée, je ne vous cache pas que mon regard se posa ensuite, avec plus de plaisir encore sur tout ce qui était vraiment « navire » à mes yeux et fait partie de la grande poésie de la mer.

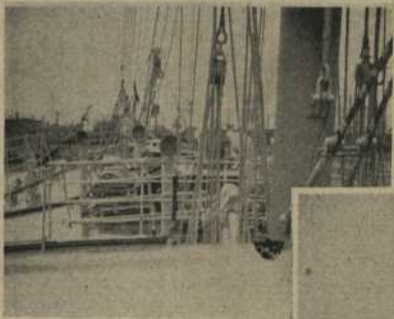
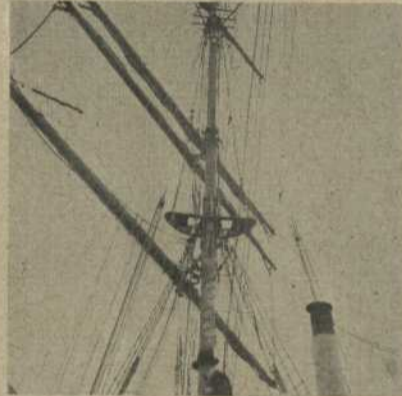
Oh! les grands mâts pointant vers le ciel en émergeant d'une multitude de cordages, comme je les admirai, eux surtout... et comme j'enviai ceux qui grimpent tout là-haut et se font bercer par la brise comme dans un grand fauteuil!...

— En effet, me dit mon guide, on y est bercé de la belle manière car, par le gros temps, avec une mâture pareille, je vous assure que le navire fait la révérence comme jamais n'en a faite une marquise du grand siècle. Mais il est solide; et puis, on s'y habitue, on en vient à se sentir en aussi complète sécurité, à la pointe des mâts que dans son hamac!

Décidément, je crois que mon élève-officier sait pratiquer, comme au pays, l'art de la plaisanterie avec l'air le plus sérieux du monde...

Qu'il agrée, cependant, l'expression de toute ma gratitude pour les aimables explications qu'il m'a données sur le « Mercator », et la parfaite courtoisie avec laquelle il m'a servi de guide sur ce magnifique voilier.

QUELQUES PHOTOS
DU
" MERCATOR "



En haut: un des officiers du navire.

En bas: le départ pour de nouvelles et lointaines escales.



La Montée vers la Gloire

ou la vie de

Jean Hersholt

par

Louise GILBERT-SAUVAGE

notre correspondante à
HOLLYWOOD

C'est pas facile de rencontrer les grandes vedettes. Après de nombreuses démarches, j'ai pu obtenir, par téléphone, d'être reçue chez Jean Hersholt. Quand je lui eus dit que j'étais la seule correspondante, à Hollywood, d'un magazine canadien-français, il s'écria :

— Bravo ! Je serais heureux de connaître une compatriote de « mes » jumelles Dionne !

Et c'est ainsi que nous rendîmes, mon mari et moi, à la simple et accueillante villa du célèbre acteur. Nous avons longuement causé du Canada, et surtout des quintuplées de Callander.

— Je me suis tout de suite attaché aux bébés, nous dit Hersholt. Elles sont si gentilles, et elles le resteront, pourvu qu'on ne leur fasse pas connaître trop tôt leur grande popularité. A Callander, j'ai connu, en outre des gardes-malades de la *nursery*, plusieurs Canadiens français. La survivance du Canada français me semble vraiment extraordinaire ; les Américains devraient l'étudier.

Puis j'ai amené notre hôte à nous raconter sa vie. Elle est si remplie que je suis en peine d'en donner ici un simple résumé.

Jean Hersholt est né à Copenhague (Danemark), le 12 juillet 1886, de parents célèbres au théâtre. C'est dire qu'il a passé son enfance dans les coulisses ; c'est peut-être pourquoi il refusa d'abord d'adopter la carrière de ses parents.

A Copenhague même, il étudia la peinture puis il ouvrit un studio ; en peu de temps, il s'acquît une véritable renommée comme portraitiste. Mais l'hérédité n'avait pas dit son dernier mot...

Un beau jour, il accepta un rôle dans une pièce connue ; ses compagnons lui conseillèrent d'abandonner la palette. Il était pris. Pendant douze ans, il interpréta les œuvres des grands maîtres : Ibsen, Strindberg, etc. Avec une troupe, il parcourut l'Europe ; il se rendit même jusqu'en Hawaï, puis il entreprit une tournée théâtrale aux Etats-Unis. Metro-

Goldwyn-Mayer lui fit signer un contrat mais il monta quand même sur la scène. Puis, avec Lon Chaney, il tourna pour la Universal. Tout comme son compagnon, il connaissait à fond l'art du maquillage.

Je ne cite ici que quelques-uns de ses films : « *Abie's Irish Rose* », « *The Student Prince* », « *Viennese Nights* », « *Stella Dallas* », « *Grand Hotel* », « *Susan Lenox* », ses deux films avec les bébés Dionne, etc.

Jean Hersholt est père d'un grand garçon de dix-huit ans. Bien que naturalisé Américain, il a conservé des relations constantes avec son pays natal. C'est lui qui fut chargé par le roi du Danemark de recevoir les athlètes danois envoyés aux Jeux Olympiques de Los Angeles.

Ses occupations sont multiples et variées. Acteur, directeur d'une banque de Hollywood, président ou directeur de plusieurs sociétés artistiques ou sportives, philatéliste et numismate, il trouve le temps de peindre des portraits pour les expositions de Los Angeles et de Copenhague. Il m'a montré plusieurs livres qu'il a écrits sur la philatélie et sur les collections d'éditions princeps.

Notre ami a une vie sociale bien active : membre du Beverley Hills Men's Club, du Breakfast Club, directeur de l'Academy of Motion Picture Arts and Sciences, etc.

Solidement charpenté, Jean Hersholt pratique régulièrement la boxe. Mais il préfère parler livres et arts. C'est plutôt un timide ; il nous parle d'une voix retenue et l'on sent qu'il n'émet aucune opinion sans réflexion. D'ailleurs, il parle le moins possible et l'on sent qu'il préfère écouter, pour avoir le plaisir d'apprendre. C'est une qualité rare et que je me plais à signaler...

Quand nous quittons Jean Hersholt, après une délicieuse consommation, c'est sur un « au revoir » qu'il nous salue. Il a tellement été séduit par les demoiselles Dionne que je ne serais pas surpris de lui voir apprendre le français avant peu !

L'un des plus grands rôles de Jean Hersholt fut celui du docteur Dafoe, de Corbeil, dans "The Country Doctor". On voit ici, à droite, le vrai docteur Allan Roy Dafoe, médecin des jumelles Dionne, qui servit de modèle à Hersholt. A sa droite, Dorothy Peterson et, à sa gauche, Rochelle Hudson.



Ci-dessous, Jean Hersholt causant familièrement avec la correspondante du "Samedi" à Hollywood, Mme Louise Gilbert-Sauvage, journaliste canadienne française, et son mari, M. Lucien A. Sauvage.



Dans le médaillon, les deux docteurs Dafoe, le vrai et le faux. N'est-ce pas que Jean Hersholt ressemble étrangement au médecin de Corbeil, Ontario ?

Ci-contre, une scène du "Médecin de campagne", le premier film tourné sur la vie des jumelles Dionne.



GEORGES CARPENTIER

Sympathique et populaire boxeur français

par ZOTIQUE LESPÉRANCE

MONTREAL a eu récemment la visite du boxeur poids-lourd français, André Lenglet. Gentilhomme et charmant conférencier, Lenglet nous parla longuement de ses projets, ambitions et souvenirs. Cet athlète de France revenait d'un voyage de deux mois en son pays, et notre première question fut de lui demander des nouvelles de son estimable compatriote Georges Carpentier. « Georges, répondit-il, est encore l'une des plus populaires figures sportives de mon beau pays. Il vit à Paris. Et richement, croyez-moi. Il possède un bar à Paris, que tout étranger ne manque pas de visiter dès qu'il met le pied dans la capitale française. Georges n'est plus actif mais il s'intéresse vivement à toutes les organisations sportives de France, prête son concours et conseille les dirigeants dans leurs entreprises. Physiquement, Carpentier n'a pas vieilli. Sa gentille fille est, depuis deux ans, la meilleure golfeuse en France. » ajouta Lenglet.

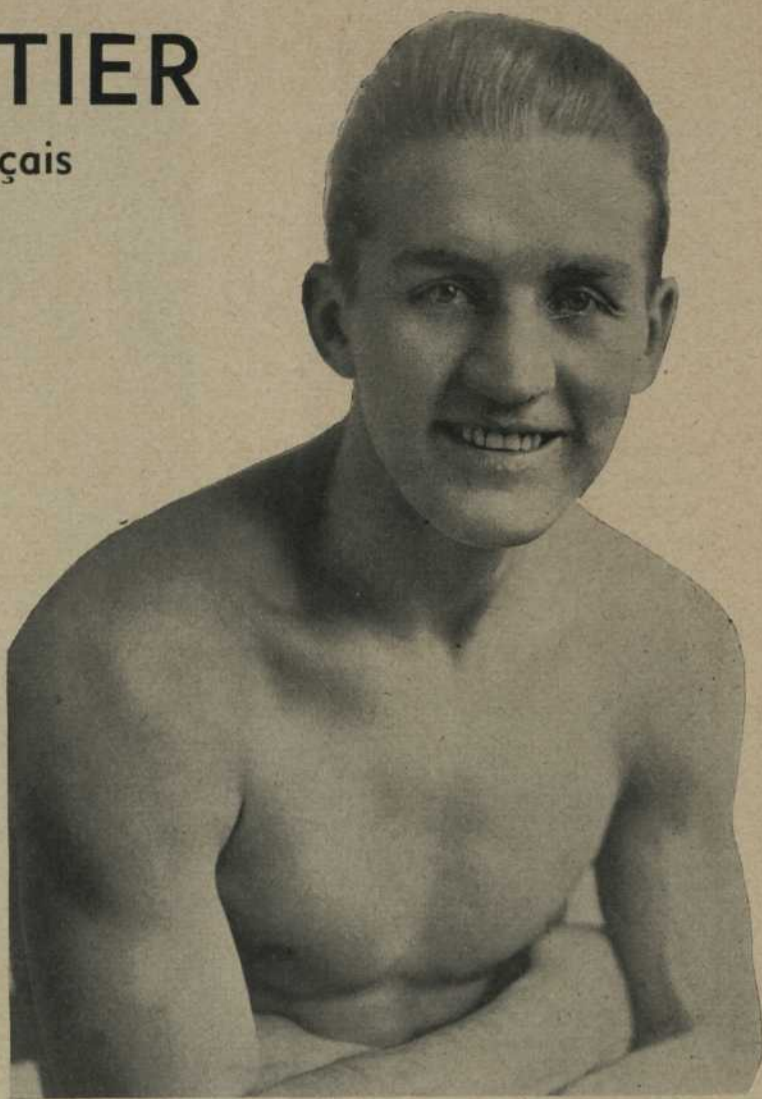
Idole de la France

Votre commentateur tentera donc de parler plus longuement de Carpentier, qui, de 1910 à 1930, fut l'idole des Français et un athlète accompli. Retournons en arrière, en 1914. Car-

pentier et Deschamps, son gérant, habitaient Londres, où Georges disputait depuis quelques mois d'importants combats en territoire anglais. Un certain après-midi, les deux copains sortirent d'un hôtel et entendirent une clameur dans la rue. Rapidement, Carpentier acheta un journal puis d'un ton badin dit à Deschamps : « C'est curieux, mon brave François, juste au moment où nous acquérons la fortune et la renommée, quelque chose vient nous arrêter. » Et d'un geste lent, Carpentier ouvrit le journal et Deschamps lut la manchette suivante : « La Guerre est déclarée. » Les deux copains se turent. Le lendemain, Carpentier vint trouver son pilote et lui déclara catégoriquement : « François, je me suis battu dans l'arène pour la dernière fois. » Cela dit, Carpentier sortit de sa poche un certificat de mobilisation. « Quand la France commande, nous sommes là. Vite, cours, et va retenir des places sur le prochain bateau pendant que je cours dire adieu à tous les bons amis », murmura Carpentier.

Un vaillant soldat

A vingt ans, le monde sportif à ses pieds, Carpentier vit tout disparaître devant lui, en un instant. Il n'aimait pas la guerre, du moins ce genre de



Georges Carpentier, photographié alors qu'il était champion d'Europe, en 1919.



Georges Carpentier, accompagné de son gérant et copain François Deschamps, attend le signal de monter dans l'arène, au New Jersey, contre Jack Dempsey, en 1921. Deschamps fut emporté par la mort, il y a quelques années seulement.

combat mais la France était en danger et il ne demanda pas mieux que d'aller faire son devoir aux frontières de la Belgique que les Allemands s'approprièrent d'un moment à l'autre. Carpentier se fit aviateur de l'escadrille 22 et fut le héros de plusieurs exploits dans les airs. Ces exploits ont peut-être été exagérés par une publicité mensongère quand il vint en Amérique quelques années plus tard, mais Carpentier fut néanmoins un vrai et un brave soldat. Il eut le crédit d'avoir abattu huit avions ennemis ; méritant par là la Croix d'Honneur. Durant quatre ans, il combattit sur les principaux fronts. Ces quatre années auraient brûlé un autre athlète, mais pas Carpentier, car il revint plus fort que jamais dans l'arène, après la Grande Guerre.

Il naquit à Lens

Carpentier vit le jour dans la ville minière de Lens, située dans le nord de la France. Ses parents étaient pauvres et aussi, dès l'âge de 12 ans, Georges fut obligé de travailler à la mine comme apprenti. En 1907, un acrobate et jongleur vint donner une exhibition dans cette petite ville. Il était François Deschamps. Il était en quête d'une bonne jeunesse qu'il voulait développer en une vedette de boxe anglaise. La boxe n'était alors qu'à ses débuts en France. Deschamps trouva ce qu'il voulait. Il trouva une grande et forte jeunesse, aux cheveux blonds, aux yeux brillants, aux muscles de fer. Carpentier fut l'élu. Il n'avait alors que 13 ans, mais sa stature, formée par le dur travail des mines, était déjà impressionnante. Quelques jours plus tard, Carpentier mit les gants de boxe pour la première fois. L'essai fut prometteur. Deschamps amena Georges à Paris et le forma patiemment si bien que Carpentier gagna tous les cham-

pionnats français, de la division des 115 livres aux poids-lourds. Son ascension fit que la boxe devint populaire dans toute la France. Il rencontra les meilleurs de chaque division. Quand il battit l'anglais Jim Sullivan pour le titre des poids moyens de l'Europe, Carpentier devint l'idole de la France. Et dans la suite, Carpentier livra les meilleurs combats de sa carrière. Georges fut battu par Billy Papke qui avait été, dans le temps, l'un des rares boxeurs à mettre Stanley Ketchell hors de combat. Cet échec ne découragea point le boxeur français. Six mois plus tard, Georges était devenu un gaillard.

Carpentier contre Wells

On l'opposa au formidable Bombardier Wells, champion anglais. Wells était un athlète de six pieds trois pouces et pesait près de cinquante livres de plus que l'idole française. Le combat eut lieu à Londres en 1913. Dès le premier round, Wells envoya Carpentier au plancher. Ce dernier se rallia si bien qu'au quatrième round, la fameuse droite du Français fit son travail meurtrier. Wells, foudroyé par cette droite, fut incapable de revenir dans le centre de l'arène à la cinquième reprise. Le jeu de Carpentier gagnait le championnat des poids-lourds d'Europe. La victoire de Carpentier choqua les Anglais qui perdaient ainsi la suprématie de la boxe. L'opinion générale fut que le Français avait gagné par un knockout de hasard. Un match-revanche fut organisé. Les paris pleuvèrent de tous les côtés. Quand les matches préliminaires furent terminés, un spectateur laissa son siège comme les deux boxeurs, Carpentier et Wells, montaient dans l'arène. « Je cours prendre un verre de bière. Les poignées de mains et les explica-
(Lire la suite page 38)



LA VIEILLE DEMOISELLE, ASSISE DANS SA BERGÈRE AU COIN DU FEU, CAUSE AVEC SA JOLIE NIÈCE GERMAINE.

Illustration de LUCE

TANTE BERTHE

par G. D'AUBELLE

MADemoiselle Berthe Morel, professeur de piano, officier d'Académie, prépare chaque année aux examens du Conservatoire toute une pléiade de jeunes filles : ses cours de la rue Sainte-Cécile (à deux pas du faubourg Poissonnière) sont très suivis. Du matin jusqu'au soir, — et parfois du soir au matin, — résonne sans répit ni relâche l'instrument du supplice, un piano en palissandre qui occupe dans le grand salon la place d'honneur.

Aux murs, des portraits de musiciens célèbres alternent avec des diplômes placés sous verre dans des cadres prétentieux ; une bibliothèque, également en palissandre, est bourrée de partitions ; sur les tables, les guéridons, les pupitres, un peu partout enfin traînent des morceaux de musique, dont quelques-uns, placés plus spécialement en évidence, ont justement pour auteur : Mademoiselle Berthe Morel, professeur de piano, officier d'Académie...

Ce soir, cependant, le salon de mademoiselle Mo-

rel reste calme et silencieux ; une lumière discrète, qui filtre entre les lourds rideaux de velours frappé révèle seulement aux amis de la maison que l'on attend leur visite habituelle dans l'intimité.

La vieille demoiselle est assise dans sa bergère au coin du feu. Elle sommeille, au ronron de la bouillotte qui laisse fuser en vapeur l'eau préparée pour le thé du soir.

... Un pas léger sur le tapis, un frôlement, une ombre qui passe : c'est Germaine, la nièce de mademoiselle Morel, qui s'avance doucement sur la pointe du pied. Elle regarde l'heure à la pendule de la cheminée, fait la moue, esquisse un geste d'impatience et... retourne s'asseoir sur son tabouret, après avoir effleuré d'un baiser le front de tante Berthe qui sourit dans son rêve.

A quoi rêve-t-elle donc, cette bonne tante Berthe?... Quel songe heureux est venu se poser sur sa tête qui se penche, qui se penche?... Quelle

voix murmure à son oreille les mots mystérieux qui font sourire les vieilles filles ?

Car elle n'est plus jeune, hélas, la chère demoiselle. Elle a depuis longtemps coiffé Sainte-Catherine et elle avoue bravement ses cinquante ans, quoiqu'elle en ait un peu davantage, en vérité.

Jolie ? — Non... Son visage émacié, aux joues creuses, aux pommettes saillantes, serait laid, s'il n'avait cette touchante expression de bonté qui fait disparaître la laideur, ou du moins la rend souvent plus sympathique que la beauté.

Et pourtant... elle n'a pas toujours été ainsi, une risible et disgracieuse petite vieille. Mademoiselle Berthe Morel, votre tante, Germaine, fut en son temps, elle aussi, une charmante, une adorable jeune fille ; et elle ne manqua pas plus que vous d'adrateurs.

Eh quoi ? Des amoureux ? Tante Berthe aurait eu des amoureux ? (Lire la suite page 38)



JACQUES BALBUTIE : « MARIE-CHARLOTTE ! CE N'EST PAS POSSIBLE ! VOUS N'ÊTES PAS BLESSÉE ... RÉPONDEZ-MOI ... MARIE-CHARLOTTE ! MON AMOUR ! »

Aujourd'hui Comme Hier

HIER ET AUJOURD'HUI

« MAIS non, ma tante, je ne désire pas du tout me marier ! J'en suis bien fâchée ! Il faut en prendre votre parti ! » ... Le ton rieur de cette déclaration, le tendre regard dont elle fut ponctué, rendaient toute fâcherie impossible.

Et cependant, on le devinait, les paroles de la belle jeune fille causaient à son interlocutrice une déception véritable.

— Je ne te comprends pas, dit la vieille dame. Tu es jolie ... même un peu plus, avoua-t-elle avec une fierté de mère. Tu es riche ... Tu as vingt-sept ans ...

— Vous oubliez le seul titre qui compte, continua, non sans malice, sa compagne. Je suis docteur en médecine ...

— Hélas ! soupira la baronne de Chandausset.

Et sa désolation apparaissait si peu feinte, que la jeune fille, sautant de son rocking-chair, vint à elle pour l'embrasser :

— Ma bonne tante chérie ! ...

Dans une pose d'une grâce infinie, elle appuyait à la joue parcheminée sa radieuse joue ferme et

c'était un tableau qu'un peintre eût pu nommer *Hier et aujourd'hui*.

Vêtue d'une ample robe de soie gris perle, les pieds chaussés de daim blanc, ses cheveux de neige recouverts d'une dentelle blanche qui se confondait avec eux, un ovale et un profil restés très purs, la baronne de Chandausset appartenait résolument à son époque. A cette époque où les dames de soixante ans consentaient à n'en pas paraître trente, mais où la plus raffinée coquetterie accompagnait les années.

Et que d'indulgence dans le fin sourire, dans l'œil bleu si vif !

Quant à sa nièce, cheveux courts et plats, garçonnièrement rejetés en arrière, souliers de golf, jupe marine toute droite, corsage blanc chemisier ... elle représentait, dans sa plus complète expression, la moderne amazone. Toutefois, et malgré elle probablement, elle demeurait singulièrement femme. D'abord, elle était si belle que l'absence de toute recherche dans sa toilette accusait encore la noblesse de ses traits et de ses attitudes.

Le cou haut, très brune, le front superbe, un nez parfait, le menton net, elle évoquait les comparaisons olympiques. Mais sous les sourcils droits, les

grands yeux noisette avaient, par instant, d'inattendues douceurs et quand elle riait, il semblait que le dessin trop exact du visage se féminisât.

— Jupon s'en retourne à ses appartements ! était la plaisanterie familière avec laquelle on accueillait, dans la famille, ces éclairs de joie ...

Au moment où nous l'avons surprise, le bras au cou de l'exquise vieille dame, il semble bien que la déesse eût laissé sa place à la toute petite fille heureuse de se faire gâter.

Un paysage tranquille et doux de jeune été, une terrasse blanche parfumée de glycine, l'harmonieuse façade d'un château de Touraine, servaient de fond à cette scène charmante.

Au bas de la terrasse, des allées de gravier bleu-tê, des pelouses vertes aux corbeilles vives, un jet d'eau.

— Ma petite Marie-Charlotte ...

— Marie-Charlotte ! reprit la jeune fille en riant de son rire irrésistible. Vous ne pouvez imaginer, ma tante, l'étonnement que j'ai toujours à m'entendre nommer ainsi.

— Mais ... c'est ton nom ! rétorque d'un air scandalisé son interlocutrice.

— Je ne vous dis pas le contraire ! repartit la nièce, s'installant sur un coussin aux pieds de Mme de Chandausset. Mais après quelques mois de Paris... j'oublie que ce patronyme romantique me désigne... Marie-Charlotte !

— Et... comment te nomme-t-on à Paris ? dit sa tante, non sans une certaine hauteur.

— On m'appelle Docteur. Ou bien, tout simplement d'Avricourt.

— Oh ! s'écria la vieille dame, comme si ce fût envers elle-même que tant de liberté eût été prise...

Marie-Charlotte contemplait d'un œil juvénilement amusé la mine réprobatrice de la baronne.

Mais celle-ci poursuivit :

— Pour ma part, c'est à ces mœurs cavalières que j'aurai bien du mal à m'habituer. Je me demande ce que ta pauvre mère dirait... Elle qui voulait t'appeler Graziella, ou Jocelyn, si tu avais été un garçon ! A cause de Lamartine, dont elle connaissait l'œuvre par cœur ! Nous avons eu toutes les peines à la dissuader. Une d'Avricourt, doit avoir un nom bien de chez nous.

— Euh ! Marie-Cholette, cela fait plus tôt... Wertherien. Je trouve même, que ce Marie appuie sur l'intention !

— Mon frère, lui, voulait t'appeler Claude, que tu fusses fille ou garçon.

— J'aurais préféré ! Tandis que Marie-Charlotte, excusez-moi, *Auntie*, c'est un peu ridicule !

— Il me semble que j'entends ton père. Ah ! certes ! Il t'a légué son goût du paradoxe, des idées avancées...

— C'est lui qui voulut que je fisse ma médecine !

— Beau résultat ! grommela la vieille dame. Ah ! s'il n'était pas mort, que ne lui dirais-je pas aujourd'hui ! Il est vrai que, pas plus que toi, il n'entendrait raison. Ce n'est que par le courage qu'il était bien de son sang. Tu sais qu'il aurait pu ne pas partir en 1914 ?

La jeune fille abaissa la tête en signe d'acquiescement.

— Depuis son accident de chasse, il boitait légèrement. Son poumon droit avait été déchiré par la décharge du Lebel... Ah ! il n'eût pas fallu beaucoup de bonne volonté à la commission de réformes pour le déclarer inapte. Et avec les relations que nous avions, c'eût été un jeu ! Sans compter qu'il eût rendu dans un ministère de très grands services. Mais il n'y eut pas moyen de le convaincre. « Je ne me cacherai pas derrière les poitrines des autres ! » Des paroles comme celles-là, ma chérie, quand on les prononce à vingt-deux ans de distance, sont peut-être un peu théâtrales. Au moment que mon frère les a dites, elles avaient une certaine grandeur.

— Pauvre papa !

— Eh ! oui, soupira la vieille femme. Il fut tué et au bout de quatre années héroïques, après avoir tant de fois « passé au travers », comme il disait. Ta pauvre mère, elle, avait commencé de mourir lorsqu'il la quitta pour le front. Elle n'eut pas l'air aussi bouleversé que l'on s'y fût attendu en apprenant son deuil... Seulement, deux mois après, on lui ferma les yeux. Elle laissait une gamine de huit ans... terriblement mal élevée... et qui se montait la tête, parce que son père avait dit un jour devant elle :

« J'aimerais qu'elle eût une profession comme un homme ! »

— Il avait précisé qu'il préférait la médecine !

— Oui. Je ne sais pourquoi cette carrière lui paraissait plus indiquée pour une femme. Quelle façon de concevoir les choses ! Ah ! j'ai eu bien du mérite à respecter son vœu et à te laisser pousser tes études !

— Ma bonne *Auntie* !

— Tu n'as pas eu de jeunesse. Mme de Saint-Esprit, chez qui tu étais en pension durant la préparation de tes examens, m'assura que tu veillais tous les soirs jusqu'à plus de minuit. Aux grandes vacances, lorsque tu venais ici, c'était accompagnée de caisses de livres... Quant à tes trois années d'internat, je me demande encore comment j'ai pu les supporter ! Je me rappellerai jusqu'à mon dernier souffle ce jour où, m'étant rendue à Paris sans t'avoir prévenue, je te surpris à ton hôpital avec une blouse blanche pleine de sang, les manches remontées au coude... et les yeux brillants d'enthousiasme !

— Je pense bien, ma tante ! Je venais d'aider le grand Dartoz à une laparotomie sur un infectieux.

— Tais-toi, tu me soulèves le cœur ! Tu avais l'air d'une sauvage après la danse du scalp.

La baronne de Chandausset exprima, par une moue indicible, combien cette évocation demeurait

pénible à sa sensibilité. Sa mère, qui avait croisé les mains sur les genoux de la vieille dame, la contemplait avec un affectueux ébahissement.

— Bast ! reprit la tante, tout cela, nous l'avons dit cent fois déjà et sans autre résultat que de nous maintenir, chacune, sur nos positions respectives. Mais il est un sujet qui me tourmente davantage encore, tu ne l'ignores point. Ma petite Marie-Charlotte, je ne voudrais pas mourir avant de t'avoir mariée.

— C'est une idée fixe, ma tante.

— Ecoute, ma chérie. J'ai beaucoup réfléchi à tes refus successifs depuis des années. Et une idée m'est venue...

Elle s'arrêta...

— Quelle idée ? demanda la jeune fille.

— J'ai pensé que... peut-être... dans la liberté de ta vie d'étudiante... tu avais fait un choix... et que tu craignais ma réprobation... Alors, je voulais te le dire depuis longtemps : même si tu as jeté les yeux sur un garçon sans argent et sans naissance... je ne te blâmerai pas. Il pourra, quand il voudra, me demander ta main...

Mlle la doctoresse avait laissé parler sa parente, les yeux agrandis et tout son visage exprimait la stupéfaction la plus profonde.

Avant qu'elle eût trouvé un mot à dire, la baronne reprenait :

— Je suis sûre que tu ne t'es pas trompée lourdement et que l'homme que tu aimes est digne d'être ton mari.

par

Mary Lysane

◆◆◆

Illustration de F. Bazin

— Ah çà ! ma tante ! s'exclama enfin Marie-Charlotte. Je vois que vous avez de moi l'idée la plus fautive qui se puisse imaginer. Vous me croyez capable, aimant un jeune homme, de m'arrêter à des préjugés de caste ? Vous parlez « d'argent », de « naissance ». Ce sont des mots qui n'ont plus de sens ! Vous avez gardé votre énorme fortune. Vous avez protégé la mienne. Mais ces circonstances me rendraient plutôt, en face de mes contemporains... anormal ! Je me suis toujours appliquée à faire oublier et à oublier moi-même mes millions. Pour aider des camarades qui avaient organisé, chez l'un d'eux, une petite popote, pour les aider sans les blesser, j'ai mangé, pendant deux ans, en versant au bout de mois deux cent cinquante francs, pas un sou de plus, pour mes deux repas, dans la caisse du trésorier. Quant à la « naissance »... Ah ! ma pauvre tante ! Mais le type le plus étonnant que j'aie connue à la Faculté, c'était le fils d'un concierge. Aujourd'hui, il est chef de laboratoire et, à vingt-six ans, médecin-adjoint à l'hôpital Joffre. Alors, ma tante, si j'avais aimé un pareil garçon, vous imaginez que j'en aurais eu honte ? Mais j'aurais été fière de vous annoncer : « Je me marie avec un homme que j'admire ! Il va se rendre auprès de vous pour remplir toute la partie protocolaire du programme... »

— Comment peux-tu plaisanter ainsi ! Tu es tout juste respectueuse, Marie-Charlotte.

— Excusez-moi, *Auntie*. C'est cette idée que je pourrais avoir honte d'un fiancé qu'il ne devrait qu'à lui-même...

— Alors, si tu n'es pas exagérément difficile...

— Mais je le suis, difficile ! s'écria la jeune fille impétueusement. Je suis très difficile. Je n'aimerais qu'un homme qui sera mon égal !

— Orgueilleuse !

— Non... Raisonnable !

— Et... tu n'as pas trouvé cela à Paris, parmi tous les jeunes gens que tu as côtoyés ?

— J'ai rencontré plus d'un garçon dont j'ai admiré les qualités d'esprit. Mais je ne crois pas que l'amour se borne à cette séduction intellectuelle ?

— As-tu donc un idéal physique ?

— Pas précisément. Si ce n'est un idéal négatif : l'horreur du beau garçon tel qu'on l'entend généralement.

— Tu as refusé le comte de Saint-Prix. Tu ne me répondras pas cependant, que c'est une nullité ? Moins encore un bellâtre...

— Il exigeait que je rompisse mon internat ! s'écria-t-elle, comme elle eût dit : « Il exigeait que je fisse de la fausse monnaie ! »

— Oui... Saint-Prix ne voulait pas d'une femme toute la journée occupée à réparer des ventres et des estomacs ! Mais avant lui, tu avais été demandée par le fils de Beaulieu, qui admettait fort bien...

— Il manquait de cran ! Oui, ma tante ; c'est pour cela qu'il m'eût laissé agir à ma guise ! S'il avait osé imposer sa volonté, il m'eût enfermée, cloîtrée, murée...

— On ne sait jamais quand tu parles sérieusement !

— Je parle très sérieusement, en ce moment, ma tante, Robert de Beaulieu, sous son apparence de courtoisie, n'est qu'un despote refoulé.

— Et M. Malvinson ?

— Celui-ci considérait mes devoirs professionnels comme une garantie. Il aimait mieux que je fusse à l'hôpital qu'au dancing.

— Tu as l'air si sûre de tes diagnostics...

— Ce que l'on appelle la « qualité clinique », ma tante, mes maîtres ont bien voulu la reconnaître chez moi. Pourquoi me ferait-elle défaut lorsqu'il s'agit, non plus du corps, mais de l'âme ? Je ne crois pas, non... je suis certaine de ne m'être pas trompée au sujet des... prétendants dont vous venez de me rappeler les noms.

— L'amour, de mon temps, était aveugle !

— Alors, ne me souhaitez jamais d'aimer, *Auntie* ! Je voudrais rester capable de distinguer pleinement chez celui que j'accepterais pour mari, l'intelligence... la largesse de vue... le courage... Si je ne rencontre pas cet homme-là, eh bien, je mourrai vieille fille.

— Tu parles de ce que tu ignores ! A vingt-sept ans, parce que te voilà installée avec une clientèle, tu crois connaître la vie ! Ma pauvre chérie ! Tu ne sais rien des pièges qu'elles réservent à une femme seule... Mais encore, sans parler de cela... Comment sacrifierais-tu les douceurs incomparables d'un foyer, le bonheur, un jour, d'être maman !

A ces mots, Marie-Charlotte pressa la main fine et ridée.

Mme de Chandausset ne s'était jamais consolée de n'avoir pas eu d'enfants. Cependant, veuve à trente-huit ans, elle ne s'était pas remariée, vite accaparée par la tâche que lui imposait la Destinée à la mort des parents de Marie-Charlotte.

— Tu as été mon enfant ! dit-elle en réponse au geste tendre de la jeune fille. Seulement... aujourd'hui, je sens le besoin d'avoir des petits-enfants.

— Sur lesquels vous vous rattrapiez de mon insubordination, n'est-ce pas, *Auntie* ? taquina la doctoresse en riant... Des petits-enfants que vous gâteriez épouvantablement.

— Je l'avoue, ma chérie. Mais ce désir égoïste ne me guide pas seul lorsque je te parle de mariage. Il me semble que je n'aurai pas terminé ma tâche auprès de toi tant que...

— Ma tante, vous avez une idée de derrière la tête ! s'écria la jeune fille. Chaque fois que vous me parlez mariage avec une telle ténacité, il y a prétendant sous roche. Allons ! Avouez et l'on vous tiendra compte de votre franchise.

— Eh bien ! oui ! se résolut à reconnaître la châtelaine.

— Voyez-vous ça, reprit sa nièce. A peine ai-je débarqué d'hier au soir que déjà vous avez un fiancé tout prêt...

— J'en ai deux... déclara la vieille dame.

— Deux ! Mais j'aurai l'embarras du choix !

— Non... je ne crois pas... Car ils sont aussi différents qu'il est possible !

— Je brûle de les connaître !

— Tu les as rencontrés à plus d'une occasion. Il s'agit de Pierre Le Mayeur, l'archiviste. Tu vois qui je veux dire ?

— Je vois...

— Comment le trouves-tu ?

— Mettons que je n'ai pas à son sujet d'idées préconçues.

— C'est déjà quelque chose, répondit la tante, encouragée. L'autre, c'est Marcel Daille !

— Le champion de tennis ?

— Lui-même ! Mais pourquoi ris-tu ?

— Ma bonne tante chérie ! Ainsi, vous avez réussi à réunir en mon honneur ces deux types d'homme qui sont bien, en effet, les plus totalement opposés que l'on puisse imaginer. Pierre Le Mayer, l'Intellectuel avec un grand I, Marcel Daille, le sportif. Le cerveau et les muscles ! La Science et l'Adresse !

— Juges-tu que Marcel manque de profondeur ?

— Je ne le crois pas, Auntie. Nous savons qu'il a toute la culture voulue et qu'il travaille dans un laboratoire de chimie... Mais enfin ! C'est par la raquette qu'il se couvre de gloire...

Mais un profond attendrissement se laissait deviner sous ces boutades.

Marie-Charlotte comprenait de quel lacinant et affectueux souci elle était l'objet.

Et pour la première fois, elle souhaita de ne pas décevoir les ingénues espérances de la chère vieille femme.

II

CONCESSIONS

DANS la jolie chambre, encombrée par quelques piles de livres que Marthe, la femme de chambre, n'a su comment ranger au gré de sa jeune maîtresse, celle-ci va et vient l'air réfléchi.

— Quelle robe convient-il de mettre pour accueillir deux fiancés ? se demande-t-elle.

Sans son désir sincère de jouer le jeu, dont l'issue importe si fort au cœur de celle qui l'éleva... elle n'aurait point agité le dilemme.

Mme la docteur d'Avricourt porte, à l'ordinaire, une sorte d'uniforme, dont l'étoffe et la couleur seules varient.

— Il faudra que j'écrive à Champy, qui est encore pour deux semaines à Paris, d'aller m'acheter quelque chose de plus « flou », de plus « jeune fille au château » ! décida-t-elle.

Champy, c'est-à-dire M^e Colette Champy, est une jeune avocate à laquelle la lie une amitié de lycée. De même taille, toutes deux, ce ne serait pas la première fois que l'une se chargerait, pour l'autre, d'une commission de ce genre.

— Pour ce matin, pense-t-elle, la seule concession qui me soit permise, ce sera de changer mon chemisier bleu contre un blanc. C'est peu, mais cela fera tant de plaisir à Auntie ! La chère femme ! oui, vraiment, je serais aussi heureuse qu'elle-même si l'un de deux prétendants « faisait l'affaire ». Tout de même... Je ne veux pas me laisser influencer par l'idée de sa propre satisfaction... Un mari... C'est pour un bout de temps !

Puis elle en vient à évoquer chacun de ces candidats à sa main. Elle revoit très nettement la silhouette fine de Marcel Daille, sur un court de tennis, l'été dernier. Elle l'avait taquiné ce jour-là, à cause de ses cheveux qui, si lustrés au début de la partie, s'ébouriffaient drôlement après les premiers échanges. Elle avait observé que, par la suite, il se passait fréquemment la main sur les cheveux pour les maintenir en bon ordre.

La physionomie de Pierre Le Mayeur était plus effacée dans sa mémoire.

— On me l'aurait donné en mille avant que j'eusse l'idée de citer son nom parmi les jeunes gens « empressés à me plaire ». Mais tante Hélène a un service d'informations qui fonctionne à merveille lorsqu'il s'agit de mon « avenir ». Elle entend par là mon mariage et c'est tout. Lui dirait-on que je dusse, un jour, figurer à l'Académie des Sciences, qu'elle parlerait de ma vie ratée si elle apprenait, qu'en revanche, je resterais vieille fille !

Tout en suivant le fil de ses pensées, Marie-Charlotte a longuement brossé ses cheveux noir-bleu, un peu drus, puis a enfilé le corsage qui lui semblait de circonstance.

Auntie m'a priée d'être prête pour midi. Ce qui signifie que « ces Messieurs » vont surgir à l'heure du déjeuner. Elle serait contente de me voir en avance et en tirerait les plus favorables présages. Car il n'est qu'onze heures et demie.

A peine a-t-elle fait cette constatation que la cloche du château résonne des quatre coups qui annoncent une visite.

— Tiens ! se dit-elle, eux aussi sont en avance... Du moins l'un des deux. Car j'imagine qu'ils ne viennent pas ne se tenant par la main.

Elle sourit, puis s'asseyant à sa table-bureau, elle se met à tirer des papier. Elle avise des feuillets dactylographiés.

La Semaine Prochaine

La plus Belle Interview

par Luc Nert

— La thèse de Mauduis ! Je lui ai promis de lui dire ce que j'en pensais...

Et oublieuse des vacances, des deux fiancés, de tout ce qui constitue son existence présente, elle se plonge dans la lecture du manuscrit. Mais à peine a-t-elle parcouru six pages que Marthe fait son entrée.

— Oui... oui... je sais, Marthe. Je descends ! dit-elle sans quitter les pages qui la captivent.

— Ah ! Mademoiselle sait ?... répond l'autre, visiblement étonnée.

— Dites à ma tante que je serai dans cinq minutes au salon.

— Ce n'est pas au salon que l'on attend mademoiselle. Et c'est plus pressé que ça. C'est pour un blessé !

— Un blessé ? s'écrie la docteresse, brusquement ramenée à la réalité. Où ? Qui est-ce ?

— C'est un ouvrier de l'usine de papiers. Il a eu le bras broyé par une machine. Et c'est M. de Lantégau, le patron de l'usine, qui vous attend, avec son auto. Je n'ai pas même pu prévenir Mme la baronne.

Tandis que la jeune servante explique, Marie-Charlotte, avec une vivacité professionnelle, vérifie sa trousse. Puis, sans avoir pris le temps de demander un chapeau, quitte la pièce au studieux désordre.

Un homme, d'allure un peu militaire, fait les cent pas, nerveusement, dans le vestibule dallé. Il lève la tête lorsque la jeune fille apparaît au haut de l'escalier, mais aussitôt son visage se crispe d'impatience.

— C'est le docteur d'Avricourt, mademoiselle, que je désirerais voir. Il n'est donc pas là ?

— C'est moi, monsieur, dit-elle, sans dissimuler la lueur amusée de ses grands yeux noisette.

Pas davantage il ne cherche à masquer sa surprise et sa contrariété.

— Ah ! c'est... Excusez-moi, mademoiselle... Je pensais... Enfin, il s'agit d'une blessure horrible... Une intervention chirurgicale est indispensable...

— N'hésitez pas, monsieur, à appeler un de mes confrères... masculins, si vous manquez de confiance en moi.

— J'ai voulu téléphoner tout de suite à mon médecin à Tours. Il n'était pas chez lui. Le docteur de l'assurance, qui habite Nantes, est parti depuis hier. Son remplaçant venait d'être appelé par ailleurs...

— Alors, monsieur, il n'y a pas à hésiter. La vie d'un homme est en jeu. Conduisez-moi auprès de ce blessé quelles que soient vos... préventions personnelles.

Il la regarde, subjugué par cette autorité. C'est un homme d'environ trente-cinq ans, au visage énergique et dur.

— Je vous remercie, mademoiselle, dit-il.

— Docteur... le reprend-elle.

Puis, sans s'occuper de lui, elle se dirige vers l'auto qui attend.

— Marie-Charlotte ? Que signifie ? s'enquiert la châtelaine, dont le beau

— Aucune importance ! coupait-elle. Nous sommes encore loin de chez vous ?

— Dans une demi-heure, nous serons arrivés.

— Qu'a-t-on fait pour le blessé ?

— J'ai un excellent infirmier attaché à l'usine, dit-il. Il a procédé, immédiatement, à la ligature pour éviter l'hémorragie.

— Racontez-moi ce que vous savez de l'accident.

Il le fit dans les termes précis et nets d'un rapport. Elle posa quelques autres questions sur l'âge et la température de l'ouvrier.

Puis elle se tut parce qu'il avait de la vitesse et que l'on apercevait, au loin, les bâtisses de l'usine.

Lorsqu'elle releva la tête, après la terrible amputation, pour ordonner que l'on emportât le malade, elle rencontra le regard gris de M. de Lantégau, et elle eut la sensation que, durant toute son atroce besogne salvatrice, ce regard ne l'avait pas quittée.

Alors, elle baissa les yeux sur ses mains posées sur la blouse qu'elle avait revêtue pour l'opération et qui portait des marques rouges. Et pour la première fois de sa vie, sa profession magnifique ne lui causa pas d'orgueil.

Avec une vivacité inaccoutumée, elle se débarrassa de la blouse maculée et se précipita vers la cuvette que lui présentait l'infirmier, sidéré d'admiration.

Enfin, sa pensée revint au malheureux qui allait reprendre connaissance dans une pièce voisine et elle fit à son adresse les plus minutieuses recommandations.

— Mais je crois que tout ira bien ! dit-elle. L'homme est sain et jeune.

M. de Lantégau n'avait pas serré les dents.

Quelques instants après, comme ils sortaient ensemble de la chambre de torture, il émit :

— Il est une heure un quart... Serait-il indiscret de vous demander de partager mon repas, docteur ?

Cette fois, il prononça le mot « docteur » sans hésitation. Comme s'il eût voulu faire sentir que son invitation ne s'adressait pas à la jeune femme.

— Je vous remercie, monsieur, répondit-elle froidement. On s'acquiescerait chez moi. Mais je vais demander la permission de téléphoner pour que l'on m'envoie la voiture.

— J'ai la mienne ! revendiqua-t-il. Du moins celle qui nous servit tout à l'heure. L'autre est au garage pour cause de réparations. En tout cas, puisque nous sommes venus, nous pouvons repartir ! Mais vous n'avez pas déjeuné ! Avec l'aller et le retour, cela vous mènerait à trois heures.

Tout en discutant, elle décrocha le téléphone.

— Il vous faudra le même temps pour attendre votre voiture et repartir.

— Allô ? Le 219 à Elbonne, s'il vous plaît... Oui, le château de Chandausset...

Il insista :

— Il serait tellement plus simple que vous acceptiez de déjeuner ici.

— Je préfère rentrer, répéta-t-elle.

Alors, il s'inclina et tirant son carnet de chèques :

— Docteur... Qu'est-ce que...

— Absolument rien ! Je suis en vacances et si je consens à donner mes services en pareille urgence, je n'accepte pas d'honoraires...

— Mais...

— C'est comme ça.

(Lire la suite à la page 16)

ESSAYEZ LE NOUVEAU *Palmolive* AMÉLIORÉ



"SA NOUVELLE DOUCEUR GARDE MA PEAU BELLE ET DOUCE SANS IRRITATION!"

● Le Palmolive amélioré est si doux... oui si doux qu'il garde toute votre peau douce et jeune, sans la moindre irritation. Des femmes de 72 pays du monde n'emploient que ce savon de beauté pour prendre soin de leur teint.

Dans tout le Canada, des milliers de nouvelles usagères de Palmolive trouvent un nouvel agrément dans le nouveau parfum Palmolive. "Il est exquis et rafraichissant," disent-elles. "Grâce à son parfum, Palmolive est d'usage vraiment agréable, spécialement dans le bain."

Le Palmolive est maintenant durci scientifiquement à quatre reprises au cours de sa fabrication. Voyez vous-même comme il dure beaucoup plus longtemps, comme le plus petit morceau fait beaucoup de mousse sans se briser. Voyez comme le nouveau Palmolive amélioré vous épargne de l'argent.



"VOUS AIMEREZ LE NOUVEAU PARFUM DE PALMOLIVE... IL EST SI AGRÉABLE ET SENT SI BON"



ET MAINTENANT, PALMOLIVE EST PLUS DUR ET DURE PLUS LONGTEMPS. MÊME LE PLUS PETIT MORCEAU DONNE UNE ABONDANTE MOUSSE DOUCE ET SOULAGEANTE.

Votre peau

a besoin du nouveau soin de beauté plus doux de Palmolive !

● Voyez vous-même comme la nouvelle douceur extra de Palmolive garde votre peau belle, fraîche et douce; comme son usage est beaucoup plus agréable grâce à son nouveau parfum; et comme sa nouvelle dureté le rend beaucoup plus durable... et vous épargne de l'argent. Commandez-en trois morceaux dès maintenant par téléphone. Commencez à assurer la beauté de toute votre peau.

ANNETTE CECILE EMILIE MARIE YVONNE

Palmolive, fait de douce huile d'olive, garde la peau des jumelles

Douce et Belle!

Vous êtes probablement très particulière au sujet du savon que vous employez. Il est tout probable que vous avez la peau délicate et sensible. Si tel est le cas, vous ne sauriez choisir de meilleur savon que le Palmolive qui est fait de douce huile d'olive. Le Palmolive est si bon, si sûr, si doux, qu'il fut choisi exclusivement par le Dr

Dafoe pour les fameuses jumelles Dionne. Et vous savez que les jumelles, étant nées prématurément, ont toujours eu la peau extrêmement tendre et sensible. Sûrement, si le Palmolive garde la peau des jumelles douce et en parfaite santé, il peut faire de même pour la vôtre. Procurez-vous-en aujourd'hui.

Pour garder la taille jeune

2478 — Robe pour dame ou jeune fille, gr. 32 à 42. Pour un 34 : $4\frac{1}{2}$ v. de 35" ou $3\frac{3}{4}$ v. de 39". Contrastant : $\frac{1}{4}$ v. de 35"-39". $\frac{5}{8}$ v. de ruban de $\frac{3}{4}$ " pour la boucle. Ceinture de votre choix. 20 cents.

2477 — Robe très simple, gr. 12 à 20. Pour un 16 : $4\frac{3}{8}$ v. de 35" ou $3\frac{3}{4}$ v. de 39". Contrastant : $\frac{5}{8}$ v. de 35" ou $\frac{1}{2}$ v. de 39". 20 cents.

2475 — Robe et boléro, gr. 12 à 20. Un 16 requiert : $3\frac{3}{4}$ v. de 35" ou $3\frac{1}{2}$ v. de 39". Pour le contrastant : $\frac{3}{4}$ v. de 35" ou $\frac{5}{8}$ v. de 39". 25 cents.

2479 — Jolie robe, gr. 12 à 20. Pour un 14 : 4 v. de 35" ou $3\frac{3}{4}$ v. de 39". 20 cents.

2461. — Robe pour la promenade, gr. 12 à 20. Pour un 14 : $4\frac{1}{4}$ v. de 35" ou $3\frac{3}{4}$ v. de 39". 20 cents.



Confort de tout repos **POUR TOUTE FEMME**



*Seul Kotex
à 3 types*

pour différentes femmes . . . à différents jours

- **KOTEX RÉGULIER** — DANS LA BOÎTE BLEUE. Pour les besoins ordinaires de la plupart des femmes — il joint une protection complète au plus grand confort. Les millions de femmes qui sont tout à fait satisfaites du Kotex Régulier n'auront pas de raison de changer.
- **KOTEX JUNIOR** — DANS LA BOÎTE VERTE. Un peu plus étroit. Dessiné à la demande des femmes de taille légère et des jeunes filles. Des milliers de femmes préféreront le Kotex Junior aux jours où il leur faut moins de protection.
- **SUPER KOTEX** — DANS LA BOÎTE BRUNE. Pour les jours où vous désirez une serviette plus absorbante. Des couches additionnelles donnent une protection extra au Super Kotex, bien qu'il ne soit ni plus long ni plus large que le Régulier.

TOUS LES 3 AU MÊME BAS PRIX



CEINTURES KOTEX. Pour compléter le confort de Kotex. Les agrafes brevetées sont sûres et sans danger.

QUEST. La poudre désodorisante absolument efficace.

COMPRIMÉS KURB. Pour soulager la douleur et le malaise à certains jours.

KOTEX ULTRA-DOUX

(Suite de la page 13)

— Il m'est absolument impossible...

— Je regrette, dit-elle, savourant sa vengeance.

— Je n'ai jamais sollicité le dérangement de qui que ce soit sans... Vous me mettez dans un embarras... Mais elle tapotait sur le coin de la table.

— Eh bien ! soit ! dit-il. Je m'informerai auprès de l'un de vos confrères de ce que vaut une opération de ce genre et je vous en adresserai le montant.

— Pour me donner la peine de vous le retourner ?

Il brisa le coupe-papier qu'il tenait en sa main.

— Vous ne vous êtes pas fait mal ? s'informa-t-elle moqueusement. Je ne dois pas... ouvrir ma trousse à nouveau ?

Il ne répondit rien. Sa mâchoire d'homme violent, contractée soudain, exprima seule la colère qui grondait en lui contre cette arrogante, envers laquelle il se trouvait, malgré lui, doublement débiteur.

Mais le téléphone sonna.

— Allô ! dit-elle. C'est vous, Marthe ? Demandez à ma tante qu'elle veuille bien me faire envoyer la voiture à l'usine Lantégaud...

— C'est absurde ! s'écria-t-il.

— Pardon ? Vous me parlez ? dit-elle, levant la tête. Puis dans l'appareil : Non, Marthe, ce n'est pas à vous ! Alors, c'est entendu ? Ne manquez pas de renouveler mes excuses à ma tante... Ah ! Il y a des invités ? Enfin, conclut-elle en riant, pourvu que l'on m'ait gardé une aile de poulet.

Et elle raccrocha d'un air de défi.

— Je vais faire figure, aux yeux de Mme votre tante, d'un monsieur joliment mal élevé ! observa-t-il.

Il semblait à ce point furieux et déconfit qu'elle éclata de rire... De ce rire incomparable, qui donnait à ses larges prunelles mordorées et à son visage trop parfait une séduction si féminine...

Il entr'ouvrit la bouche.

Puis de nouveau, il resserra ses puissantes mâchoires et quand il parla, sans doute n'exprima-t-il pas tout à fait ce qu'il eût voulu dire au moment qu'elle riait :

— Reviendrez-vous, docteur ?

— Il n'est pas d'usage d'abandonner son opéré. Cependant, étant données les conditions particulières dans lesquelles j'ai été appelée ici, je me mettrai en rapport avec le docteur habituel de l'usine. Sans doute, verons-nous le malade ensemble, une fois ou deux. Après quoi, il le suivra seul... En tout cas, attendez-moi demain, dans la matinée. Si d'ici là, il y avait une complication, téléphonez-moi.

Un silence, qui leur parut infini, tomba sur ces mots.

Elle était assise, dans un fauteuil bas, ses belles mains longues étendues à plat sur le large accoudoir. Ses belles mains auxquelles les ouvrages de broderie... un pinceau à aquarelle... une pointe à pyrogravure... enfin, ces belles mains faites pour les travaux élégants de jeune fille... éprouvaient-elles le besoin de se défendre ?

M. de Lantégaud, assis derrière son bureau, tout à coup ouvrit un tiroir et lui présentant un coffret de fines cigarettes :

— Excusez-moi, docteur. Je n'avais pas pensé... La cigarette jouant dans ma propre vie un rôle si restreint...

— Merci ! dit-elle, repoussant la boîte, je ne fume pas.

— Comme c'est étrange, pour une jeune fille moderne !

— Peut-être !... C'est ainsi ! Mais la fumée ne me dérange pas !

— Je n'userai pas de la permission. Je vous ai dit que la cigarette et moi, nous n'étions pas inséparables.

Ils se turent à nouveau et Marie-Charlotte pensa :

— Pourquoi ai-je menti ?

Car elle n'échappait pas à la nocive habitude, aujourd'hui, hélas ! admise dans le meilleur monde. Certes, sans abus.

D'une nature remarquablement équilibrée, elle avait su faire de la cigarette une diversion, non pas un besoin !

Mais cette diversion, elle l'eut accueillie avec plaisir tout à l'heure, après l'effort physique qu'elle avait fourni et la sévère tension morale qui l'avait accompagné.

— Pourquoi ai-je menti ?

Elle aimait voir clair en elle-même et ne craignait pas d'y projeter la lueur révélatrice d'une introspection sans faiblesse.

Pourtant, elle ne sut pas découvrir, elle ne sut pas identifier quel mobile l'avait poussée à dissimuler.

Un sentiment de malaise lui vint de cette incertitude.

— Quel est donc cet homme devant lequel je me déguise ?

Elle lui accorda un de ses rapides regards enregistreurs.

— Pas beau ! dit-elle. Trop maigre. Trop grand. La tête, peut-être, n'est pas mal... A cause de la volonté qu'elle exprime... Mais toute cette raideur de manières est bien antipathique ! Et cette stupéfaction, au château, en découvrant que le docteur d'Avricourt était une jeune fille ! Ah ! c'est un monsieur qui ne doit pas avoir les idées très modernes ! Il doit obliger sa femme à porter les cheveux longs... Sa femme ? Mais il n'est pas marié. Non. Il n'a pas d'alliance et quand il m'a priée à déjeuner tout à l'heure, il n'a fait aucune allusion à une présence féminine...

— Pas beau ! dit-elle. Trop maigre.

Elle respira plus librement.

Durant une seconde, le doux ciel de Touraine, à travers les hautes fenêtres, lui apparut enivrant comme un ciel d'Italie.

— Qu'est-ce que j'ai donc ce matin ? On dirait que cette opération m'a secoué les nerfs.

Alors, elle se leva, vint à la bibliothèque qui garnissait tout un pan de mur.

Victor Hugo... Vigny... Balzac... George Sand...

— C'est bien ce que je pensais ! murmura-t-elle.

— Nous ne fréquentons pas les mêmes auteurs ? dit M. de Lantégaud, à qui sa moue n'avait pas échappé.

— En effet, reprit-elle, je les préfère plus... up to date !

— Quel dommage ! murmura-t-il. Par moment, vous avez l'air si bien faite pour aimer nos vieux romantiques !

— En voilà une idée ! Depuis le baccalauréat, je ne m'intéresse plus à tous ces fossiles...

Elle continua sur ce ton, durant quelques minutes.

— Je regrette, dit-il quand elle s'arrêta. Je n'aurai donc même pas la ressource, en retour de la peine que vous avez prise ce matin pour un des miens, de mettre ma bibliothèque à votre disposition, docteur.

Mais elle s'en voulut de sa réponse.

D'autant que, animée par le désir inexplicable de contrecarrer cet homme froid qui, le premier, l'avait vexée, cette fois encore elle n'avait pas été franche absolument.

Elle connaissait, en effet, des minutes où la grande musique romanti-

que lui semblait être la seule opésie. Alors, elle évoquait le fantôme de la chère maman rêveuse, qui eût voulu l'appeler Graziella en souvenir de Lamartine. Et elle constatait :

« Il faut en prendre mon parti. Je ne suis pas seulement le docteur. Je suis aussi Charlotte et Grazielle. »

— A quoi donc a-t-il connu ça ? se demanda-t-elle, les sourcils froncés et posant sur son interlocuteur trop intuitif un regard brûlant d'un singulier défi.

Mais on vint annoncer que le chauffeur de Mme la baronne de Chandausset attendait Mademoiselle...

CHAPITRE IV

JEUX D'ÉTÉ

— Enfin, ma tante, je ne pouvais pas refuser de sauver ce malheureux...

— Il y a d'autres chirurgiens dans la région ! Tu es ici chez moi, en vacances. Il m'est fort désagréable que tu t'en ailles sans crier gare pour découper des jambes ou des bras et cela au moment où j'attends des invités... Et quelle bonne note pour séduire un prétendant ! Un tel métier te fait déjà assez de tort. Au lieu de chercher à le faire oublier, voilà ce que tu trouves : donner à ces jeunes gens un avant-goût de la vie conjugale d'un médecin !

Cette conversation avait lieu dans la solennelle salle à manger où Marie-Charlotte venait de prendre, en hâte, son tardif repas.

— Nous t'avons attendue jusqu'à une heure... Mais tu sais qu'à la campagne j'aime déjeuner tôt. Nos convives étaient là à midi moins un quart.

— Qu'y avait-il au juste, ma tante ?

— Les de Baland qui sont repartis cinq minutes avant ton retour, les de Preignard. Il nous reste Marcel Daille et sa mère, Pierre Le Mayeur et ta cousine Suzanne, que je garderai tout le temps que ces jeunes gens demeureront au château. Si tu étais la seule jeune fille, j'aurais, trop apparemment, l'air de les avoir attirés pour toi !

— Auntie chérie, va ! Où sont-ils maintenant ?

— Au tennis...

— Je vais donc les rejoindre ! Mais d'abord, il faut me pardonner, ma tante !

La châtelaine détournait la tête, s'efforçant de conserver une mine fâchée.

— Ma tante, aussi vrai que je m'appelle Marie-Charlotte d'Avricourt, docteur chirurgien, ex-interne des Hôpitaux de Paris... je monte m'enfermer dans ma chambre et ni l'un ni l'autre de vos prétendants n'entendront le son de ma voix ni ne verront le bout de mon nez, si vous ne m'embrassez pas immédiatement !

— Prends acte que j'agis par contrainte ! répondit Mme de Chandausset en riant.

Et elle embrassa tendrement son enfant terrible.

— La voilà ! la voilà ! s'écrièrent des voix juvéniles lorsqu'elle déboucha, raquette en main, dans l'allée du court.

Et aussitôt, laissant leur partie, Suzanne, Mme Daille et son fils, Pierre Le Mayeur se précipitèrent vers elle.

— Bonjour, toi !

— Je suis très heureuse de vous voir enfin, ma chère enfant.

— Mademoiselle !...

— Mademoiselle !...

Après les salutations de part et d'autre, les explications, les excuses, Mme Daille, une mince petite femme qui eût pu se dire la soeur aînée de son fils, s'éloigna :

— Je vais auprès de votre tante ! dit-elle.

Les jeunes gens organisèrent la nouvelle partie.

Marie-Charlotte serait avec Marcel Daille, Suzanne et Le Mayeur formeraient l'autre camp.

On avait ainsi équilibré les chances. Suzanne étant une fervente du tennis devait y être plus adroite.

Dès les premiers échanges, on se félicita de cet arrangement. Car dans le camp Daille-Marie-Charlotte, si l'un des adversaires se révélait imbattable, le second accumulait les fautes.

A tel point que le champion ne sut pas dissimuler son impatience :

— Attention, mademoiselle... Vous laissez passer toutes les balles...

Marie-Charlotte se ressaisit.

A la troisième reprise, la balance pencha sérieusement de leur côté.

Suzanne, les yeux brillants, cependant tenait le défi :

— Nous avons encore notre mot à dire, n'est-ce pas, Pierre ?

Mais le jeune archiviste ne sembla pas avoir entendu. Il contemplait sa trop belle adversaire.

Suzanne se mit à rire sans façon et l'on continua :

— Play ?

— Ready !

La cousine de Marie-Charlotte réalisait le type de la « jeune fille charmante ». D'une instruction moyenne... d'une beauté moyenne... elle plaisait par sa nature prime-sautière, sa franchise et son éternelle bonne humeur.

Le jeu manqua bien de se terminer à l'avantage de son camp, mais la virtuosité de Marcel Daille, en définitive, l'emporta, de bien peu toutefois.

— Je vous demande pardon, dit-elle. Je ne suis pas dans mon assiette.

— Bast ! répondit-il. Dans un match, il n'y a que le résultat qui compte.

A ce moment, un domestique arrivait portant les plateaux du goûter et tous les quatre s'assirent à l'ombre d'un grand parasol bigarré.

Pierre Le Mayeur, qui avait été assez peu loquace jusque-là, prononça, en reposant son verre de citronnade :

— Ce Lantégaud, chez lequel vous avez été appelé d'urgence, docteur, est-il le parent de l'amiral ?

— C'est bien possible ! répondit Marie-Charlotte. Il a dans l'allure une hérédité militaire.

— Vous avez raison, Pierre, dit Suzanne. C'est son neveu !

— Tu le connais donc ? demanda avec vivacité Marie-Charlotte.

— Il est fiancée à ma meilleure amie.

— Fiancé ? lança sa cousine qui ne reconnut pas, elle-même, le son de sa voix.

— Eh ! bien oui, fiancé ! Qu'y a-t-il là de si surprenant ?

— Il semble si peu fait pour plaire ! répartit la doctoresse avec un rire qui sonna faux.

— Quoi donc vous choque si fort en lui ? demanda Le Mayeur qui, peut-être, pensait trouver, dans la réponse de Marie-Charlotte, des indications dont il tirerait parti.

— Il est cependant café, ce type-là ! reconnut Marcel Daille. Je ne le connais pas. Mais il paraît qu'à vingt-neuf ans, il a hérité de son père cette usine qui périlait. En quatre ou cinq ans, il en a fait l'une des premières de France.

— Je n'en disconviendrai pas ! dit Mme d'Avricourt avec une moue. Je manque de donnée sur la fabrication du papier. En tout cas... je ne l'ai pas beaucoup observé. Mais il a une éducation plutôt... primaire !

— Tu es dure, Marie-Charlotte !
— Comme il doit être difficile de trouver grâce devant vos yeux ! soupira le jeune archiviste.

— Et l'on dira que les absents n'ont pas tort ! s'exclama Marcel Daille, levant les bras.

— Elle est bien, ton amie ? s'informa d'un ton dégagé Marie-Charlotte, qui se mit à croquer des petits fours.

— Elle est ravissante. Au pensionnat, nous l'avions surnommée « la Madone au vitrail ».

— Ah ! oui ! Elle a le genre ancien ?

— Comme tu es mordante, cet après-midi ! observa Suzanne. Est-ce d'avoir découpé un bras ?

— Mlle d'Avricourt doit avoir l'habitude de ces petits exercices ! remarqua le champion de tennis.

— N'êtes-vous jamais impressionnée fâcheusement ? dit Le Mayeur.

Elle fit un geste qui ne signifiait ni oui ni non. Visiblement, elle était loin du beau jardin harmonieux, de la table gourmande et des convives empressés.

D'ailleurs, instinctivement, ceux-ci se reformèrent en un groupe à part où les reparties de Suzanne, aiguës à l'esprit des jeunes gens, fusèrent...

Seul, Pierre Le Mayeur, de temps à autre, tournait, dans la direction de Marie-Charlotte, un visage préoccupé.

CHAPITRE V

QU'EST-CE QUE J'AI DONC ?

EH BIEN ! s'enquit avec une curiosité affectueuse, Mme de Chandauset, lequel préféres-tu ?

C'était avant le dîner. La jeune fille était montée dans sa chambre où sa tante l'avait rejointe.

— Je ne les ai pas encore regardés, ma tante !

— Oh ! ma petite fille ! Je t'avais cependant demandé... Mme Daille, qui a connu ta pauvre mère, serait tellement heureuse de t'avoir pour bru ! Quant à Pierre Le Mayeur, c'est le filleul de ma vieille amie de la Tour-du-Maine, à qui il fit confiance de son penchant pour toi. Je les ai réunis pour te permettre de mieux juger... de... comparer... Mais j'aimerais que tu fisses assez rapidement ton choix, afin d'éviter à celui qui ne serait pas élu... de s'attacher trop... et de souffrir...

— Vous êtes étonnante, Auntie ! Vous n'avez pas hésité à me créer une situation de vaudeville entre mes deux prétendants, et ce n'est que pour presser ma décision que vous avez l'air de songer à ce que notre trio peut avoir de paradoxal et de gênant.

— Songerais-tu à me donner une leçon, Marie-Charlotte ?

— Non, ma tante, non... Excusez-moi...

— Tu t'excuses beaucoup depuis ce matin. Mieux vaudrait en éviter l'occasion.

— Ah ! je suis nerveuse !

— De mon temps, soupira la vieille dame, lorsqu'une jeune fille avait l'humeur que tu nous as montrée cet après-midi, les parents se chuchotaient à l'oreille, avec mystère, et l'on préparait les cadeaux de mariage !

— De votre temps !... répéta la jeune fille doucement.

— Hélas ! Aujourd'hui, c'est aux tracas professionnels qu'il faut son-

ger. Devant une fille de vingt-quatre ans, courtisée pour elle-même et qui n'aurait qu'à jeter le gant... il est plus raisonnable de chercher à s'expliquer ses... absences... ses... caprices par le souci d'une amputation délicate, faite dans la matinée.

— Comment, ma tante, vous croyez ? Mais je n'ai pas l'ombre d'une inquiétude. D'ailleurs, à la moindre alerte, on me téléphonerait ! Elle eut un sourire supérieur, très sûre d'elle.

— Alors, me donneras-tu le mot de l'énigme ? Après notre conversation sur la terrasse, tu paraissais avoir accepté avec entrain ton rôle de jeune fille à marier... Et il a suffi qu'un maladroit passe sous une machine pour changer tout cela !

Comme elle terminait ces mots, des rires, venus du jardin, crépitaient. La baronne s'approcha de la fenêtre.

Sur le gravier bleu des allées, Marcel Daille et Suzanne se poursuivaient. Le jeune homme semblait emporter quelque chose que la jeune fille désirait reprendre.

A ce spectacle de jeunesse et de vie, la châtelaine hochait la tête et dit :

— Voilà comment je voudrais te voir !

De longues minutes, elle resta à contempler la course gracieuse du sportif et de la pétulante enfant.

Puis son visage se rembrunit, et, revenant à Marie-Charlotte mi-étendue sur le divan, le menton dans la main :

— Quelle robe comptes-tu mettre ce soir ? Je pense que vous danserez un peu après dîner.

— Je suis fort dépourvue, Auntie. Je n'ai pas de petites robes légères. Je pensais justement écrire à mon amie Colette Champy d'aller m'acheter ça...

— Oh ! s'exclama la vieille dame. Tu n'aurais pu t'en occuper toi-même avant de venir ? Sais-tu qui tu me rappelles ? L'impératrice Marie Louise qui, dans ses déplacements à l'étranger, commandait à ses femmes demeurées à Paris : « Que l'on m'envoie une robe bleue... et deux robes vertes... » Voyons, dit-elle, ouvrant son placard, il n'est pas possible que tu n'aies rien de plus « soir » que ces éternels chemisiers...

Elle finit par découvrir, roulée en boule, une petite robe de soie.

— Eh bien ! Et cela ? demanda-t-elle d'un air de triomphe.

— C'est une robe de l'année dernière.

— Aucune importance. Tu vas sonner Marthe qui la repassera. Et je te trouverai bien, dans mes tiroirs, une fleur... un bouquet... qu'elle te coudra à l'épaule... Al-lons, dépêche-toi... Je suis bien sûre que ta cousine, elle, n'aura pas besoin qu'on l'aide pour s'arranger une toilette de circonstance.

Mais restée seule, Marie-Charlotte fut un moment avant d'appeler la femme de chambre.

Une lassitude, jamais éprouvée, la retenait immobile, les membres lourds et la tête vide...

— Qu'est-ce que j'ai donc ? murmura-t-elle.

Mais ses fameuses qualités de diagnostic ne lui servirent de rien.

CHAPITRE VI

DEUXIÈME VISITE

Le lendemain matin, une imposante automobile, après un souple virage, stoppait au pied de la terrasse aux glycines.

La baronne, qui s'y trouvait à sa place familière en compagnie de son



LES DOCTEURS TROUVENT QUE LE BROMO-SELTZER ARRÊTE VITE LES MAUX DE TÊTE DU LENDEMAIN. MET L'ESTOMAC EN PLACE, CALME LES NERFS!

TOUTES les parties de plaisir finissent mieux — grâce au Bromo-Seltzer que l'on a sous la main et que l'on prend le lendemain matin ! Essayez-le — et vous trouverez, comme les docteurs, qu'il arrête le mal de tête le plus vite de tous ceux qui ont essayé. Il adoucit aussi l'estomac, et calme les nerfs. Il diminue l'excès d'acide lactique occasionné dans le sang par l'excès de boisson. Vous trouverez le Bromo-Seltzer dans les pharmacies et les fontaines à sodas.

BROMO-SELTZER

Vous remet d'aplomb - VITE!

hôtesse, Mme Daille, se pencha légèrement.

— Je n'attends personne, dit-elle. Cependant, ayant échangé quelques mots avec le valet de pied accouru, le chauffeur — aussi imposant que sa voiture — mit pied à terre et remit, pour Mme de Chandausset, une lettre que celle-ci décacheta, non sans surprise.

« Madame », disait la missive.

« J'ai dû recourir aux excellents offices du docteur d'Avricourt. Bien que Mlle votre nièce ne m'ait pas permis de reconnaître les soins qu'elle voulait bien dispenser à mon malheureux ouvrier, j'ose solliciter l'honneur d'aller, à votre jour, vous présenter mes hommages.

« Aujourd'hui, je prends la très grande liberté de joindre à ce petit mot une caissette de cerises, puisque l'on veut bien, dans la région, célébrer les mérites de mon verger.

« Mon chauffeur a ordre d'attendre Mlle d'Avricourt qui avait laissé espérer à mon malade une seconde visite.

« Daignez agréer, madame, etc »

S'étant fait apporter son écritoire, Mme de Chandausset, de son aristocratique écriture, remercia M. de Lantégaud et l'informa qu'elle était tous les après-midi chez elle.

Puis elle demanda que l'on ouvrit devant elle le panier des fameuses cerises. Alors, à la vue des fruits rouge-noir d'une grosseur de prunes, Mme Daille et elle s'étonnèrent.

— Je réclamerai des boutures à votre maître ! dit-elle au chauffeur qui prenait sa part des compliments adressés au clos Lantégaud... Firmin ! priez donc Marthe d'aller prévenir Mademoiselle.

Mais ce fut d'abord Suzanne qui accourut.

— Oh ! les belles cerises ! Ma tante, me permettez-vous d'en prendre quelques-unes ? Maintenant, je me sauve parce que je veux me les accrocher aux oreilles. Et vous ne trouveriez pas cela convenable du tout !

Quelques minutes après, elle était rejointe par Marcel Daille, et l'on entendait encore son rire comme un vent frais sous les branches de juin.

— Elle est très enfant ! remarqua l'hôtesse de la baronne.

— Oui, dit celle-ci, très enfant et très femme ! Elle a des parents qui lui ont laissé faire des études... raisonnables...

Mme Daille n'eut pas le temps de répondre.

Marie-Charlotte, à cheval, venait se ranger près de la rampe de la terrasse fleurie :

— Encore votre dada, Auntie ? Décidément, j'aime mieux le mien. Bonjour, madame ! dit-elle à Mme Daille tout en flattant d'une main experte l'encolure de sa monture, une bête capricieuse et racée...

— Je te croyais encore dans ta chambre ?

— Je me suis levée de très bonne heure... J'ai mal dormi cette nuit... J'avais envie de manger de l'air. Mais à qui appartient cette auto pour famille nombreuse ? ajouta-t-elle à mi-voix.

— C'est l'auto de M. de Lantégaud qui la met à ta disposition pour te rendre auprès de son blessé. Il m'a fait tenir un mot fort courtois, accompagné de cette corbeille de cerises... Tu voudras bien lui dire de vive voix, combien cette attention me fut agréable.

Mais Pierre Le Mayeur, comme s'il eût guetté l'arrivée de la jeune fille, survenait au détour d'une allée et s'avançait vers elle.

— Croyez-vous, lui dit-elle, que j'aie besoin que l'on m'aide pour sauter de cheval ?

Et, avec une agilité d'écurière, elle retomba sur le gravier bleu.

Hautes bottes molles et culottes bouffantes, elle offrait, sous le canotier plat, une image nouvelle d'elle-même... Sans doute son admirateur la trouva-t-il sous cet aspect inattendu aussi radieusement belle, car ce fut la voix tremblante qu'il la salua.

Mais elle jetait la bride de *Soliman II* au palefrenier survenu, puis décida :

— Eh bien ! je vais donc me rendre sans plus tarder aux usines Lantégaud.

— Comment ? Dans cette tenue ? se récria sa tante la voyant se diriger vers la portière que maintenait ouverte le cérémonieux chauffeur.

— Pourquoi ne pas éviter une perte de temps, Auntie ? Je voudrais aujourd'hui ne pas rentrer déjeuner à l'heure du thé !

En route, elle s'appliqua — d'abord avec succès — à ne songer qu'à la belle carrosserie qui l'emportait. La

tant, il sut trouver, pour renouveler sa gratitude, les termes qui pouvaient, le plus, flatter la praticienne.

Puis il l'informa de la présence du docteur de Nantes qu'elle-même avait prévenu et qui attendait l'arrivée de sa brillante « confrère » pour se rendre avec elle auprès de l'opéré.

Dès ce moment, comme s'il en eût fini avec les devoirs d'amabilité, il se retrancha dans une attitude lointaine et presque indifférente.

Ayant présenté l'un à l'autre les deux médecins et assisté à leurs congratulations, il ne se départit de son indifférence qu'au chevet de son ouvrier.

Alors, pour parler à l'homme étendu et geignant, il eut des mots qui semblaient, vraiment, partis du cœur.

Marie-Charlotte se souvint de la façon dont il l'avait la veille remerciée de s'être dérangée pour « l'un des siens ».

— Un chef ! chuchota, pour elle, son collègue, désignant de Lantégaud.

Il éprouvait visiblement, pour le jeune industriel, une grande admiration.

Je Rêve...

+

*Je rêve à l'immense vague,
Au sanctuaire, à l'encensoir,
Au bruit monotone des vagues,
A la paix sereine du soir.*

*Je rêve au ciel, à la chaumière
Où la famille s'entretient.
Je rêve à la douce fermière,
Coquette en son costume ancien.*

*Je rêve à toi, femme inconnue,
Femme pudique au teint vermeil,
Dont l'image blonde et menue
Hante, chaque nuit, mon sommeil.*

*Vous demandez pourquoi je rêve ?
Pour mutiler le souvenir
Persistant de mes amours brèves,
Et confondre mon avenir !...*

HENRI LATREILLE

voiture qui se trouvait hier en réparation...

Alors, elle s'aperçut que le porte-bouquet était garni de roses magnifiques. Sur une tablette, une bonbonnière en verre de Lalique, retenue par des crampons d'argent, offrait vingt espèces de pâtes de fruits.

— Evidemment, il sait vivre ! accorda-t-elle sans s'apercevoir que sa pensée glissait, justement, au delà des frontières qu'elle s'était interdites.

Et, au bout d'un moment :
— Il a bien fait de m'envoyer sa voiture de gala au lieu de venir avec celle qu'il conduit lui-même. Au moins, je n'ai pas à supporter sa présence durant le trajet.

Elle soupira :
— Je n'avais pas encore rencontré un individu qui me fût aussi fortement antipathique !

CHAPITRE VII

POLITESSES

Il accueillit la doctoresse-amazone avec cette courtoisie froide qui exaspérait la jeune fille parce qu'elle persistait à y voir de l'ironie. Cepen-

— Oh ! mademoi... docteur... reprit la jeune fille. C'est vous qui avez amputé hier ce pauvre Julien ? Savez-vous que je ne vous imagine pas du tout sous ces traits ? osa-t-elle dire.

— M. de Lantégaud m'aurait-il dépeint comme une virago armée d'une scie à couper les membres et d'une paire de lunettes ?

— Oh ! non ! Au contraire... répondit-elle en rougissant... Mais... Tout de même...

— Ma chère Françoise, interrompit l'industriel, vous retenez Mlle d'Avricourt, qui voudrait rentrer chez elle pour le déjeuner.

— Mais ce fut Marie-Charlotte qui enchaina :

— N'êtes-vous pas une amie de Suzanne de Montifet ?

— Parfaitement ! acquiesça son interlocutrice.

— C'est ma cousine, poursuivit la doctoresse. Je suis sûre qu'elle serait très heureuse de vous revoir. M. de Lantégaud a, je crois, l'intention de rendre visite à ma tante Chandausset. Si vous voulez l'accompagner, vous nous feriez grand plaisir, mademoiselle.

— Alors, j'irai sûrement ! N'est-ce pas, Jacques ?

Celui-ci s'inclina sans mot dire.

Marie-Charlotte observa que sa main s'ouvrait et se refermait nerveusement, comme la veille, lorsqu'il avait brisé le coupe-papier.

CHAPITRE VIII

TROIS SEMAINES APRÈS... DEUX
JEUNES FILLES UN BEAU
MATIN

« MARIÉ-CHARLOTTE, tu vas me répondre franchement ! »

— J'espère n'avoir aucune raison de mentir. Que veux-tu donc savoir, Suzanne ?

— Ecoute...

La jeune fille, assise sur le lit où sa cousine reposait encore, ramena sous ses pieds nus les plis de sa robe de chambre.

Mais elle ne parla pas tout de suite.

Par la fenêtre entr'ouverte, les bruits familiers du jardin parvenaient dans la pièce tendue de cretonne rose : passage du râteau sur les graviers... arrosage des pelouses...

— Il est très tôt encore, reprit la petite, comme si, au bord de la confiance, elle eût hésité... Mais c'est le seul moment où nous pouvons être vraiment tranquilles, nous deux.

— Explique-toi donc...

— Voilà... Nous sommes ici depuis trois semaines, n'est-ce pas ! Je suis arrivée quarante-huit heures après toi. Mais cela ne compte pas. J'ai tout de suite compris pourquoi tante Hélène m'avait invitée. Oui, c'était pour... meubler, sans devenir gênante... Marcel et M. Le Mayeur étaient là, tout chargés d'espérances te concernant... Ce matin, la question que j'ai à te poser, peut-être te l'es-tu posée à toi-même déjà ? Marie-Charlotte, aimes-tu l'un de tes deux prétendants ?

Sa cousine éclata de rire.

— Hélas ! Bien sûr que non ! J'ai bien peur de me retrouver au bout des vacances aussi peu fiancée qu'au début.

— Ça, c'est à voir ! déclara l'autre en hochant la tête. Enfin... en ce qui concerne ces deux-là... rien dans le cœur, rien dans la tête ? Ouf ! Tu m'enlèves un poids.

— Je crois deviner, petite masque ! Aurais-tu l'intention de me prendre mes deux fiancés ?

— Un seul, Marie-Charlotte... Marcel Daille... Je commence à l'aimer, vois-tu, et je crois...

— Que tu ne lui es pas indifférente, oui, c'est la phrase consacrée.

— Seulement... avant de laisser aller les choses, j'ai voulu savoir... Si tu m'avais dit que tu te le réservais...

— Quelle drôle de petite bonne femme tu fais!

— J'aurais pris mes cliques et mes claques, me rappelant la valeur accordée à la fuite en pareil cas.

— Et lui... « à qui tu n'es pas indifférente »?

— Oh! Parce que tu l'as bien voulu. C'est à toi qu'il pensait en arrivant ici. Encore maintenant, si tu t'en donnais la peine... C'est pourquoi j'aurais été sotte de lutter. Tu es si belle, Marie-Charlotte! déclara-t-elle d'un ton de sincérité profonde.

— Tu es jolie aussi! protesta sa cousine.

— Non! Moi, je suis « gentille », corrigea-t-elle avec une modestie charmante.

Marie-Charlotte la regarda affectueusement.

Puis, comme si elle se décidait, à son tour, à une secrète enquête:

— Eh bien! ma chérie, confiance pour confiance: Dis-moi comment... à quel signe... tu as reconnu ton amour naissant pour l'heureux Marcel?

— A quoi l'on reconnaît qu'on aime? Quelle bizarre question! Mais à tout... Je suis heureuse quand il est là... et je me sens toute petite, toute réduite à moins que son ombre... Je suis jalouse quand il te regarde. Mon Dieu, oui... Je l'avoue, puisque tu me demandes ce que c'est que l'amour. Mais...

Soudain, elle s'arrêta, se pencha vers sa cousine pour plonger dans les grands yeux noisette:

— Mais, Marie-Charlotte, es-tu si ignorante que cela?

— Je t'ai répondu très franchement que pas plus Pierre Le Mayeur que Marcel Daille...

— Il s'agit bien du duo!

— Que veux-tu dire?

— Je pense à Jacques...

— M. de Lantégaud, le fiancé de ton amie?

— Fiancé! Fiancé! répéta la petite.

« Je crois bien qu'ils l'étaient... en projet. Un peu comme toi avec Le Mayeur ou Marcel. Les parents disposent... Et puis, je sais ce que je sais! déclara-t-elle d'un ton important. Françoise est mon amie.

— Elle t'a confié qu'elle ne tenait pas à épouser M. de Lantégaud?

— Cela te ferait donc tant de plaisir?

— Cela me serait complètement indifférent!

— Alors, je ne te livrerai pas les confidences de mon amie... Tralala houp lala... Tralala houp lala... se mit-elle à fredonner, s'amusant à se balancer d'avant en arrière. Tralala houp lala!

— Ne pourrais-tu t'arrêter? demanda sa cousine. Tu me donnes le mal de mer!

— Qui t'a vu jouer hier après-midi au tennis aurait pu te croire le cœur mieux accroché, ma chère! Depuis quinze jours que Françoise et Jacques viennent échanger des balles avec nous tous les après-midi, je t'avais déjà bien vue... acharnée, mais comme hier, jamais! Quelle victoire! Marcel lui-même en était tout ébloui!

Marie-Charlotte souriait, d'un sourire ambigu.

Aux paroles de sa cousine, le souvenir de la partie d'hier se levait dans son imagination avec un saisissant relief.

Pour expliquer son amour, Suzanne avait dit:

— Je me sens toute petite quand il est là, toute réduite à moins que son ombre...

A l'encontre de cette impression, Marie-Charlotte éprouvait, en présence de Jacques de Lantégaud, un besoin de se grandir et de vaincre.

Depuis le jour, si proche et si lointain à la fois, de leurs premiers mots échangés, leurs rapports avaient gardé le rythme, et le son d'une joute.

Comme si elle eût suivi le cours des pensées de sa cousine, Suzanne constata à voix haute:

— Entre vous deux, c'est toujours au premier arrivé!

La doctoresse sourit sans cesser d'évoquer à part soi le fameux match de la veille:

Elle avait choisi, pour partenaire, le plus faible *tennisman* de leur bande: Pierre Le Mayeur.

En face d'eux: de Lantégaud et Suzanne.

Dès les premières balles, les spectateurs, cependant, jugèrent que le camp Lantégaud-Suzanne n'avait pas « gagné d'avance ».

Puis le jeu se précipita. Bientôt, il ne sembla plus un jeu tout à fait. Les balles de Marie-Charlotte rassaient le filet avec un sifflement de bataille... de Lantégaud ripostait et elles volaient d'un coin à l'autre et les ronds projectiles blancs repartaient, durs, serrés...

— Qu'ont-ils donc? demandait à Françoise Marcel Daille, qui servait d'arbitre. Ce n'est plus du tennis!

— Non! répondit la jeune fille gravement. C'est un duel!

On n'eût pu, jusqu'à la fin, désigner d'un mot plus exact cette partie mémorable. A un moment, la chance de Marie-Charlotte parut hésiter. Mais la jeune fille, tendue comme un arc vers cette victoire qu'elle voulait à tout prix, força le destin.

Et l'on ne joua pas plus avant cet après-midi-là.

Françoise, Suzanne autant que Marcel Daille et Pierre Le Mayeur sentaient qu'ils n'avaient assisté qu'à l'une des faces d'un combat resté, dans son sens, mystérieux.

Quant aux deux antagonistes, ils se dévisageaient, essouffés et les yeux plein d'orgueil, comme s'ils n'eussent pas épuisé leur défi.

— Ah! non! Je n'oublierai jamais cette partie-là! assura Suzanne, sautant du lit de Marie-Charlotte. Mais, ajouta-t-elle, il ne s'agit pas de se mettre en retard en rêvant à ce qui se'est passé hier. Tu sais que nous montons tous ce matin.

CHAPITRE IX
LA COURSE À LA MORT?

UNE heure après leur matinale conversation, les deux cousines, accompagnées de Pierre Le Mayeur et de Marcel Daille, caracolaient sous bois.

Au hasard de la course, il arriva que le cheval du champion de tennis rejoignit *Soliman II* et sa belle cavalière.

— Je sais que Suzanne vous a communiqué nos projets! dit le jeune homme avec un certain embarras.

— Vous cacherez-je que je les avais, depuis un certain temps, soupçonnés, mon cher... cousin? déclara-t-elle en riant.

Alors, soudain à l'aise, il se mit à parler du bonheur qu'il entrevoyait aux côtés de la petite épouse qu'il avait su conquérir. Et Marie-Charlotte, en l'écoutant, et se remémorant les paroles de Suzanne, pensait:

— Comme ils sont heureux d'être simples!

Mais bien vite, un bruit de galop les fit se retourner tous deux.

C'était la jeune fille qui se pressait de les rejoindre.

SUR SES FRAIS DESSOUS-UNE ROBE PORTEE 5 JOURS!

Quelle sottise! Mais une visite de sa cousine lui ouvrit les yeux—



CE SOIR-LA



MAIS TA ROBE A L'AIR PROPRE, MARIE - POURQUOI LA PASSER AU LUX?

J'EVITE TOUJOURS LE MOINDRE SOUPÇON D'ODEUR DE TRANSPARATION, JEANNE, ET JE LUXE TRES, TRES SOUVENT MES ROBES.

LES ROBES absorbent l'odeur de transpiration — NE BLESSEZ PAS!

Froisser! C'est le cauchemar de celles soucieuses de leur personne. Jamais elles n'ont leurs robes imprégnées de transpiration. Elles les LUXent souvent.

Les robes absorbent toujours l'odeur, surtout en été—mais le Lux enlève complètement la transpiration qui la cause. Souvent les autres nettoyages ne le font pas.

Toute robe que l'eau n'abime, ne sera abimée par le Lux. Méfiez-vous des savons aux alcalis nuisibles et du frottage au savon en barre. Le Lux n'a aucun alcali nuisible. Il épargne les couleurs, il protège la forme.



MAIS VOYONS, MARIE, TU N'AS JAMAIS REMARQUE CELA SUR MOI?

ET BIEN OUI, JEANNE, AUJOURD'HUI. TU SAIS, LE LUX CHASSE TOUT CELA, ET PUIS, IL GARDE UNE ROBE COMME NEUVE —



JEANNE, VOTRE BEAUTE, VOTRE DOUX PARFUM RAPPELLENT UNE DELICATE FLEUR.

O! PAUL SE FAIT GALANT. PEUT-ETRE EST-CE GRACE AU LUX DE MARIE!



pour les robes

Si facile... et si économique également!

L'AMOUR VAINQUEUR

(No 13 — Suite)

par Jacques BRIENNE

Le jeune homme posa bien délicatement son fardeau sur les couvertures.

— Maintenant, mère, donnez-moi du vinaigre. Non, pas du vinaigre, il y a de l'eau de Cologne dans ma chambre.

— Je vais la chercher, dit la mère. Et elle sortit précipitamment de la chambre.

L'ébéniste frictionna les tempes finement veinées de bleu de la petite.

Les beaux cheveux blonds s'étaient répandus, le fin visage était pâle et doux comme une fleur du rosier de Marie, dont les feuilles délicates s'ourlent de rose.

Pour la seconde fois, Ferdinand prit conscience du charme qui se dégageait de cet être charmant.

Il pensa, mais sans aucune arrière-pensée :

— Cette enfant est délicieuse !

Cependant la mère la Frite ne revenait pas.

Le sein de la jeune fille commençait à se soulever; les lèvres pâles s'agitaient comme pour parler. Aucune contraction de douleur ne pesait sur son marmoréen visage.

— Elle n'a rien, se disait l'ébéniste. C'est le choc et la peur qui l'ont fait s'évanouir.

Et il était heureux d'un bonheur sans mélange.

Mais qu'avait-il entendu ?

Une émotion étrange pénétrait en lui.

C'était son nom à lui qui s'échappait des lèvres de la rescapée.

C'était bien naturel qu'elle prononçât son nom, puisqu'il venait de la sauver.

Néanmoins, il se pencha tout près de cette jeune bouche qui n'avait pas encore conscience de ce qu'elle disait.

Elle murmura d'une voix faible et angoissée :

— Ferdinand, mon Ferdinand, comme je t'aime !

Il se releva tout blême et porta la main à son front.

Cette fois, il n'y avait plus moyen de se tromper.

Et toutes sortes de pensées qu'il avait repoussées jusqu'alors l'assaillaient.

C'était clair comme le jour.

Elle l'aimait, cette pauvre petite.

Ainsi donc on pouvait l'aimer !

Un cœur pouvait battre pour lui !

Toutes ne le repousseraient pas !

Quelque chose de très doux glissait en lui.

Puis il se reprit et, amer encore, il murmura :

— C'est dommage que je ne l'aime pas !

Et comme elle allait ouvrir les yeux et que la mère apportait l'eau de Cologne, il s'éclipsa, plus troublé qu'il ne le croyait.

La femme de Joseph Papin s'était dit, une fois hors de la chambre :

— Il faut que je le laisse seul avec elle.

A la flexibilité des membres de la petite, elle avait bien vu qu'il n'y avait rien de grave.

C'est volontairement qu'elle avait mis trop de temps à chercher l'eau de Cologne.

En entrant, elle dit :

— Je parie qu'elle n'en a plus besoin.

Et, voyant son fils s'éloigner, elle ajouta :

— Où vas-tu, Ferdinand ?

— Mais chercher un médecin, peut-être.

— Attends, un peu, nous allons voir; si elle n'a rien, à quoi bon aller chercher quelqu'un ?

Et s'adressant à la pauvre :

— Comment te trouves-tu, ma petite Julienne ?

La jeune fille s'était assise sur le lit.

— Mais bien, madame Papin, très bien, je ne me sens aucun mal.

Et apercevant Ferdinand :

Aujourd'hui Comme Hier

(Suite de la page 19)

Marie-Charlotte sourit. Il lui sembla qu'elle n'entendait lui dire :

— Je suis jalouse quand il te regarde...

Toutefois, un souci de bonne hôtesse la traversa :

— Où est donc Le Mayeur ?

— Ne t'inquiète pas... Nous avons rencontré Françoise...

Et comme son fiancé les devançait quelque peu, elle ajouta plus bas :

— Tiens... Tu voulais savoir ce matin le secret de mon amie... Penche-toi un peu sur la gauche et regarde.

Marie-Charlotte obéit doucement à l'injonction de sa cousine. A quelques pas... dans un sentier parallèle, deux cavaliers étaient arrêtés. L'un des deux... l'homme, tenait par leurs brides son cheval et celui de sa compagne et la curieuse crut voir sur la mâle épaule un front timide s'abandonner.

Devant elle, Suzanne et Marcel, d'un trot égal, trottaient.

— Nous voici seuls, mon vieux Soliman !

A peine avait-elle prononcé ces paroles, qu'elle tressaillit.

Se trompait-elle ?

On eût dit qu'un galop se précipitait à la rencontre de leur petite troupe. Tout à coup, au tournant d'un chemin couvert, Jacques de Lantégaud, sur son magnifique alezan, déboucha.

Alors, prise de ce vertige triomphal, que la présence du jeune industriel éveillait à chaque fois chez elle, elle lança son cheval en avant et dépassant Jacques, un instant interdite :

— Votre revanche ! cria-t-elle. Attrapez-moi !

Suzanne et Marcel qui la virent passer comme un éclair pensèrent que Soliman II s'était emballé. Déjà, ils donnaient de l'éperon lorsqu'ils furent frôlés, ainsi que par un vent de feu, par son poursuivant.

Ils comprirent. Cependant ils se demandèrent encore s'il ne convenait pas d'intervenir.

— S'il tarde à la rattraper, dit Marcel Daille, les chevaux vont prendre le mors aux dents.

— Elle se tuera plutôt que de se laisser distancer ! affirma la jeune fille en tremblant. Marcel, j'ai peur ! Et il n'y a rien à faire, voyez-vous !

Nous n'arriverions qu'à l'exciter davantage...

Françoise et Pierre Le Mayeur accouraient à leur tour.

— Que se passe-t-il ? Où est Marie-Charlotte ?

Cependant, ivre de vitesse et de danger, l'amazone, là-bas, filait comme une flèche. Presque entièrement couchée sur l'encolure, à la manière des jockeys, elle pressait, du pied et de la voix, sa bête écumante !

Un autre galop infernal la précipite toujours plus avant, malgré les obstacles, malgré les branches qui lui déchirent le visage...

Il va l'atteindre ?

Non !

Un chemin de traverse est là. Elle y projette Soliman II. Elle échappe.

Ciel ! Le cheval butte sur une racine traîtresse...

Lui, se relève presque aussitôt. Mais l'amazone, étendue et pâle, évoque l'image d'un grand lis fauché !

Calmé, Soliman II la flaira doucement.

Et voici qu'un cri de douleur et d'effroi résonne à leurs côtés.

Jacques de Lantégaud, à genoux, balbutie son désespoir :

— Marie-Charlotte ! Marie-Charlotte ! Ce n'est pas possible... Vous n'êtes pas blessée... Répondez-moi !

Mais ses sanglots libèrent le cher secret si bien gardé !

— Mon amour ! balbutie-t-il dans ses larmes ; mon amour !

Alors, rappelée des lointaines limbes, Marie-Charlotte ouvre les yeux et tout de suite le rassure :

— Je ne suis qu'étourdie... J'ai passé par-dessus la tête de Soliman III ! Oh ! Jacques... vous pleurez ?

— Je ne crois pas que j'aurais pu vous survivre, répond-il simplement, tandis que, preste, elle se relève et observe :

— La pratique des sports, cela sert à quelque chose. On tombe un peu à la façon des chats...

Elle sourit pour qu'il sourie.

Mais Jacques, éperdu de bonheur à la voir debout, ne trouve pas d'autres mots que les mots murmurés dans la douleur :

— Mon amour... mon amour...

Et quand il abaisse ses lèvres sur ce beau front orgueilleux, celui-ci fléchit enfin.

Mais tout à coup, relevant la tête, eut protesté malicieusement :

— Vous savez... sans cette racine... vous n'auriez pas gagné !

FIN

— Oh ! monsieur Ferdinand, je vous remercie bien !

— Il n'y a vraiment pas de quoi, répondit l'ouvrier et il se mit à rire pour cacher son émotion.

La petite rit aussi.

Puis elle s'écria :

— C'est que j'ai perdu l'entre-côte !

Ferdinand plaisanta :

— Mince, alors, mademoiselle, on ne va pas souper !

— J'irai en chercher une autre.

— Ça, jamais !

— Alors !

— Alors, proposa l'ébéniste, nous allons aller tous trois au restaurant manger des tripes.

— Là. Qu'est-ce que je te disais, hier, Julienne ? Il les aime joliment, les tripes; il est comme son père.

Avec l'aide de Pauline, la petite fleuriste était descendue du lit.

Elle remarqua :

— C'est que ma jupe est toute déchirée.

— Nous allons passer chez vous.

— Alors je veux bien.

— C'est sur l'avenue de Saint-Mandé que je vous emmène dîner; nous prendrons le tramway.

Depuis longtemps, Pauline Papin n'avait vu son fils animé d'un tel entraînement.

Elle fut enchantée.

Le dîner fut très gai.

Les mets étaient simples et bons.

On les arrosa d'un petit vin gris qui râpait joliment la gorge.

Au dessert, la mère la Frite voulut que Julienne y allât d'une petite chanson.

La jolie fleuriste chantait comme une fauvette.

Elle gazouilla d'une voix délicieuse :

Mignonne, voici l'avril

Le soleil revient d'exil

Tous les nids sont en querelles...

Viens, car tu sais qu'on t'attend

Sous le bois près de l'étang

Où vont boire les gazelles...

Julienne avait fini la jolie romance que Ferdinand l'écoutait encore.

Charmé par cette voix suave, il la pria de continuer et, devant son insistance, la douce fleuriste attaqua gentiment la Chanson des roses.

Viens avec moi pour fêter le printemps

Nous cueillerons des lilas et des roses

La sympathie de Ferdinand grandissait pour la gentille midinette.

En sortant du cabaret, on poussa jusqu'à l'entrée du bois, pour voir le lac immobile sous les saules et pour admirer deux beaux cygnes qui voquaient majestueusement sur l'eau polie comme un étain.

Ce fut une heure délicieuse, même pour Ferdinand.

Sans doute, il n'aimait pas encore Julienne, mais sa société commençait à lui plaire, maintenant qu'il avait surpris son secret.

— Si je voulais, je la rendrais heureuse, se disait-il, et cela serait si je n'aimais pas Alésia.

Mais une voix, la voix de la raison, lui disait :

— Alésia est une reine, et une reine est adorée de ses sujets, mais aucun d'eux n'espère la posséder.

D'avoir près de lui ce cœur de femme, qui était sien, lui était la plus douce des consolations.

— Pauvre petite, ne souffre-t-elle pas comme moi? se disait-il.

Au retour, la jolie boîteuse s'appuyait au bras robuste de l'ébéniste. Elle était heureuse.

Les prédictions de Pauline Papin allaient-elles se réaliser?...
Des journées passèrent, paisibles et calmes.

Heure par heure, sans qu'il s'en aperçût, Ferdinand s'attachait à Julienne.

Maintenant, tous les soirs, il lui portait une fleur.

— Elle les aime tant! se disait-il.

Et lentement, très lentement, le souvenir d'Alésia s'entourait de moins de souffrances, de moins de révoltes.

Une résignation mélancolique descendait en lui comme la fraîcheur apaisante d'un beau soir.

De plus en plus la jeunesse et le besoin d'aimer reprenaient sur lui leur empire.

Il souffrait encore, mais sans se l'avouer, il espérait un peu.

Le voile de deuil qu'il avait tiré sur la vie était parfois soulevé par une brise de printemps.

VI

La journée que la mère la Frite, Ferdinand, son père et César Biliotti passèrent ensemble à la campagne fut charmante.

L'ancien cuisinier fit de son mieux pour animer la conversation.

Quand il voulait, c'était un boute-en-train incomparable. Tout l'esprit du faubourg — et certes, on sait s'il y en a — résidait en lui.

Au dessert, César offrit le champagne.

Il s'était efforcé, lui aussi, d'être gai et aimable.

Pauline Papin et Ferdinand étaient ravis.

Personne n'ignore combien les Parisiens sont heureux de passer quelques heures à la campagne, à flâner, à savourer un bon déjeuner aux bords de la Seine, ou encore mieux près de la Marne, la jolie rivière sinueuse qui est la parure de la banlieue.

Quand vint le soir, quand ils se quittèrent les meilleurs amis du monde, l'Italien avait si bien manœuvré qu'il savait tout ce qu'il voulait savoir.

La mère la Frite, légèrement émoustillée par les vins fins et le champagne, avait parlé, parlé à n'en plus finir.

Habilement, Joseph Papin avait mis la conversation sur la Reine du faubourg.

Maintenant qu'elle avait la certitude que son fils aimait déjà, ou aimerait bientôt, la petite Julienne, maintenant qu'elle était sûre qu'il ne restait plus de sa passion pour Alésia qu'un souvenir très tendre et presque doux dans son cœur, Pauline ne redoutait plus de parler de la jeune fille.

Elle dit tout ce qu'elle savait sur elle, sur le père Millias, sur la vieille Margottine.

Elle raconta cent anecdotes, les unes amusantes, la plupart touchantes, sur la jeune fille.

Avec quelle émotion le gentilhomme italien l'écoutait!

Car plus que jamais il était sûr, mille fois sûr, qu'Alésia, vivante image d'Eléna, était sa fille.

Le soir, au moment de se séparer de la famille Papin, devant la porte de leur maison, César leur dit:

— Madame Papin, monsieur Ferdinand, je garde votre mari, votre

père... J'ai besoin de lui pendant quelques jours d'une façon continue.

— Oh! vous pouvez le garder tant qu'il vous plaira, dit la mère la Frite dans un bon rire.

» J'aime mieux le voir avec vous qu'avec une jeune chocolatière!

— Pauline, intervint sévèrement le faubourien, il y en a qui sont malheureux par manque de mémoire.

Toi, c'est ton trop de mémoire qui t'a perdue!

Quand les deux hommes furent seuls, l'Italien déclara:

— Je suis content de ma journée.

— Moi aussi... Qu'est-ce qu'on va faire maintenant?

— A vrai dire, je ne le sais pas encore.

Et ils gardèrent le silence, pendant que l'auto les transportait vers la rue de Châteaudun.

Mais, après avoir réglé le chauffeur, César, au moment de sonner pour faire ouvrir la porte de la maison demanda:

Et il tira sa montre en même temps que Papin.

— Onze heures moins dix... dit celui-ci. C'est honteux de rentrer si tôt un jour de fête... Si on allait dans n'importe quel café prendre un de ces vieux madères?...
— Oui, fit l'Italien, je ne sais pourquoi, mais je ne me sens, ce soir, aucune envie de dormir.

Ils allèrent au café le plus proche.

— Commande ce que tu voudras, indiqua le gentilhomme. Mais demande en même temps ce qu'il faut pour écrire.

Naturellement, Papin héla le garçon et demanda:

— Garçon, deux madères et de quoi écrire.

Ils furent servis promptement.

César Biliotti commença à rédiger une lettre.

Papin ayant vidé son verre d'un seul coup, prit un journal qui traînait sur la table voisine.

Sans doute ce qu'écrivait l'Italien était grave et difficile.

A chaque ligne, il s'arrêtait pour réfléchir longuement.

L'ancien cuisinier, pendant ce temps, parcourait le journal avec indifférence.

Tout à coup une exclamation lui échappa:

— Ah! par exemple!

— Qu'est-ce qu'il y a? fit l'autre.

— Tenez, patron, voyez vous-même.

Joseph Papin tendit du doigt le passage intéressant.

César jeta un coup d'oeil sur l'endroit indiqué.

— Tiens, fit-il aussitôt, le vicomte de Maximieux qui se bat en duel!... Après tout, que nous importe? C'est son affaire à ce jeune homme.

— Assurément.

César relut tout bas ce qu'il avait écrit.

Sans doute, ça ne le contentait pas.

Il sembla hésiter un instant.

Puis, il déchira le papier à moitié noir.

— Ah! dit Papin ironique et satisfait, vous ne respectez pas plus votre style que le mien.

— Dans une maison où quelqu'un se bat, répliqua l'ancien fou, les femmes ne comprennent rien à ce qu'on leur dit en dehors du duel...
» Je tiens à être lu par des gens qui ne soient pas sous le coup d'un affolement. Allons nous coucher.

Déjà il jetait une pièce d'argent sur la table de marbre et se levait.

— Et votre madère? Vous l'oubliez? dit le faubourien.

(Lire la suite page 39)



QUELLE VEINE DE M'ETRE CASSE LA JAMBE!

ON DIRAIT QUE JE SUIS LE SEUL A VENIR LE VOIR! UN GENTIL GARÇON COMME LUI AURAIT TANT D'AMIS S'IL FAISAIT PLUS ATTENTION

JE VOUS AI ENTENDUE! DITES, COMMENT ASSOCIEZ-VOUS LE LIFEBOUY A MON MANQUE D'AMIS?

PUIS-JE ETRE FRANCHE? LE LIFEBOUY ENRAYE L'"O.T.". IL CONTIENT UN INGREDIENT PURIFIANT SPECIAL QUE D'AUTRES SAVONS DE TOILETTE N'ONT PAS

COMME SI TOUT HOMME NE DEVRAIT PAS CONNAITRE ET EMPLOYER LE LIFEBOUY...



3 MOIS APRES Ce 21 janv. 1937

Mademoiselle, Comment vous remercier de votre excellent conseil? L'emploi régulièrement du Lifebuoy maintenant — et j'ai tant d'amis! Et comme vous êtes ma confidente — je me marie le mois prochain! Votre tout dévoué Jean

LES JEUNES FILLES AVISEES CONFIENT LA BEAUTE DE LEUR TEINT A CETTE MOUSSE 20% PLUS DOUCE

Elles se baignent aussi régulièrement au Lifebuoy... en effet, plus de canadiennes et d'américaines — c'est vrai aussi pour les hommes et les enfants — préfèrent le Lifebuoy pour le bain à tout autre savon... Ainsi disent 125,000 lectrices de onze grands magazines. Essayez-le! Sa mousse rafraîchissante pénètre les pores à fond, purifie, enraye! "O.T."... Oui! Le Lifebuoy assure une fraîcheur permanente.



Approuvé par le "Good Housekeeping Bureau"

RASEZ-VOUS AVEC "tout le confort moderné!"

VRAIMENT, LA CREME A BARBE LIFEBOUY DONNE UNE EXCELLENTE MOUSSE! ET QU'ELLE EST ABONDANTE

ELLE ABSORBE L'EAU COMME UNE EPONGE! ET PUIS, AU MOINS ELLE RESTE HUMIDE...

ELLE ME RAMOLLIT SI BIEN LA BARBE, QU'ELLE S'ENLEVE SANS QUE JE LE SENTE!

ET COMME ELLE EST DOUCE ET CALMANTE! C'EST UN PLAISIR DE SE RASER

Essayez-la — Demandez un Tube d'Essai GRATUIT

En effet, messieurs! La mousse Lifebuoy absorbe 52% plus d'humidité que celle des savons à barbe ordinaires pour ramollir la barbe. Et elle est beaucoup plus douce pour les peaux sensibles. Achetez-en aujourd'hui! Ou demandez un généreux tube d'essai Gratuit à Lever Brothers Limited, Dépt. S23, Toronto, Ont.



OLDSMOBILE VOUS DONNE

Tout ce qu'il y a de

Vous entendrez partout les gens dire que l'Oldsmobile est "la voiture la plus élégante de l'année—la plus belle de toutes les valeurs". Et quand vous vérifierez la liste imposante des caractéristiques de belle voiture de l'Oldsmobile, vous conviendrez que c'est vraiment l'auto qui a tout. L'on n'a pas omis la moindre caractéristique moderne afin de vous donner un automobilisme tout à fait satisfaisant. Il n'y a pas eu non plus de compromis en fait de qualité, de main-d'oeuvre ou de matériaux. C'est pour cela qu'Oldsmobile jouit d'une réputation si enviable en matière de sûreté et de faibles frais

d'ent
plus
à ven
c.v. a
—po
tenan
du m

PRIX DEPUIS
\$1065

(Coupé sport six cylindres avec strapontins). Livré à l'usine, Oshawa, Ont. Taxes du gouvernement, licence et fret à coût additionnel. (Prix sujets à changer sans avis).

Il y a aussi des modèles 8-cylindre

ÉLÉGANT! NERVEUX! SATISFAISANT!



de nouveau

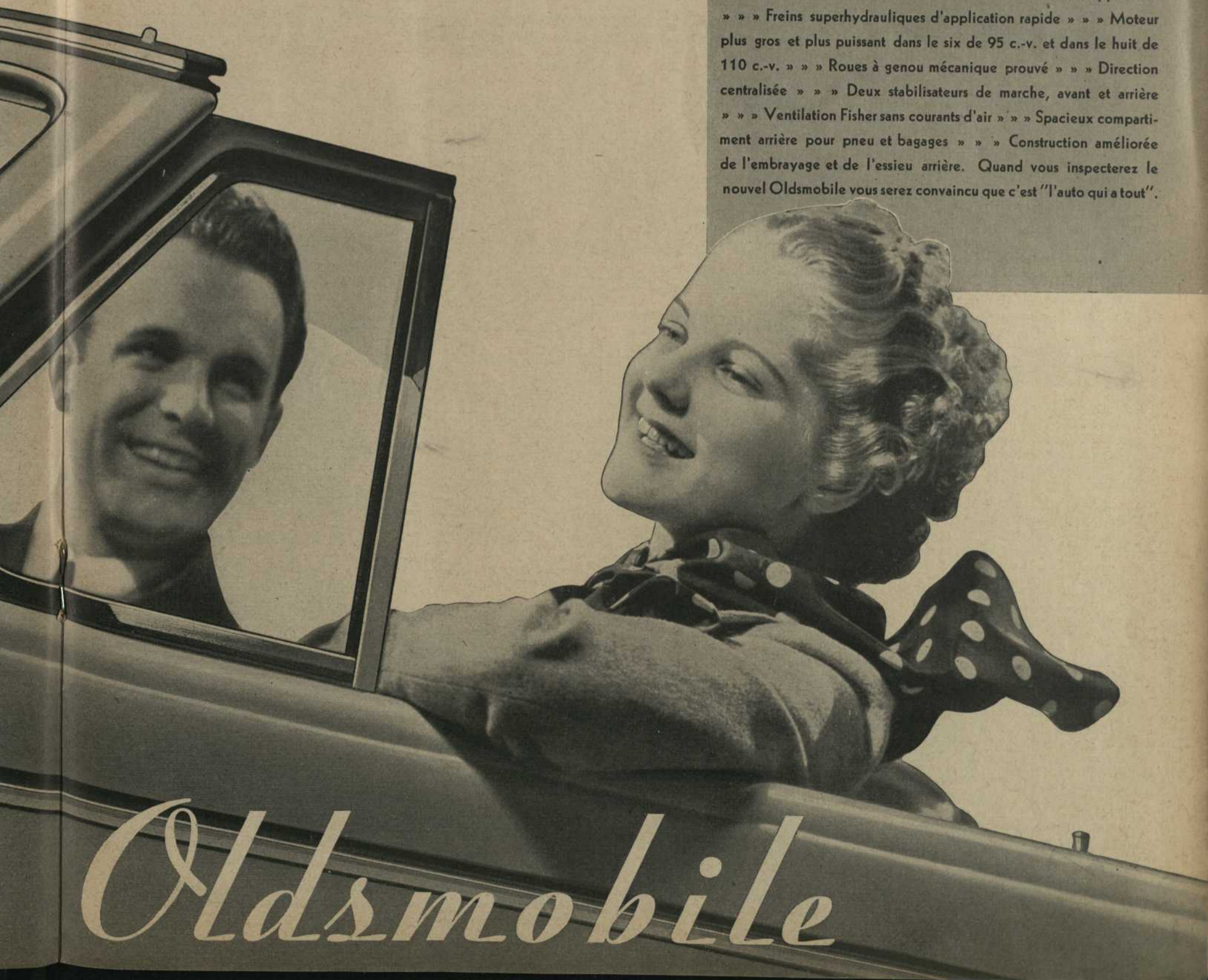
légante
posante
e c'est
afin de
plus de
ur cela
les frais

d'entretien. Mais ce qu'il y a de mieux, les prix d'Oldsmobile sont au nombre des plus bas afin de vous donner la plus grande valeur pour votre argent. Nous vous invitons à venir faire un essai sur la route d'un nouveau six de 95 chevaux ou d'un huit de 110 c.v. afin de vous convaincre que l'Oldsmobile a tout pour la performance et l'économie — pour le confort et la sécurité. Voyez donc votre dépositaire Oldsmobile dès maintenant. Et rappelez-vous que vous pouvez acheter suivant les légers paiements mensuels du mode General Motors de paiements à termes.

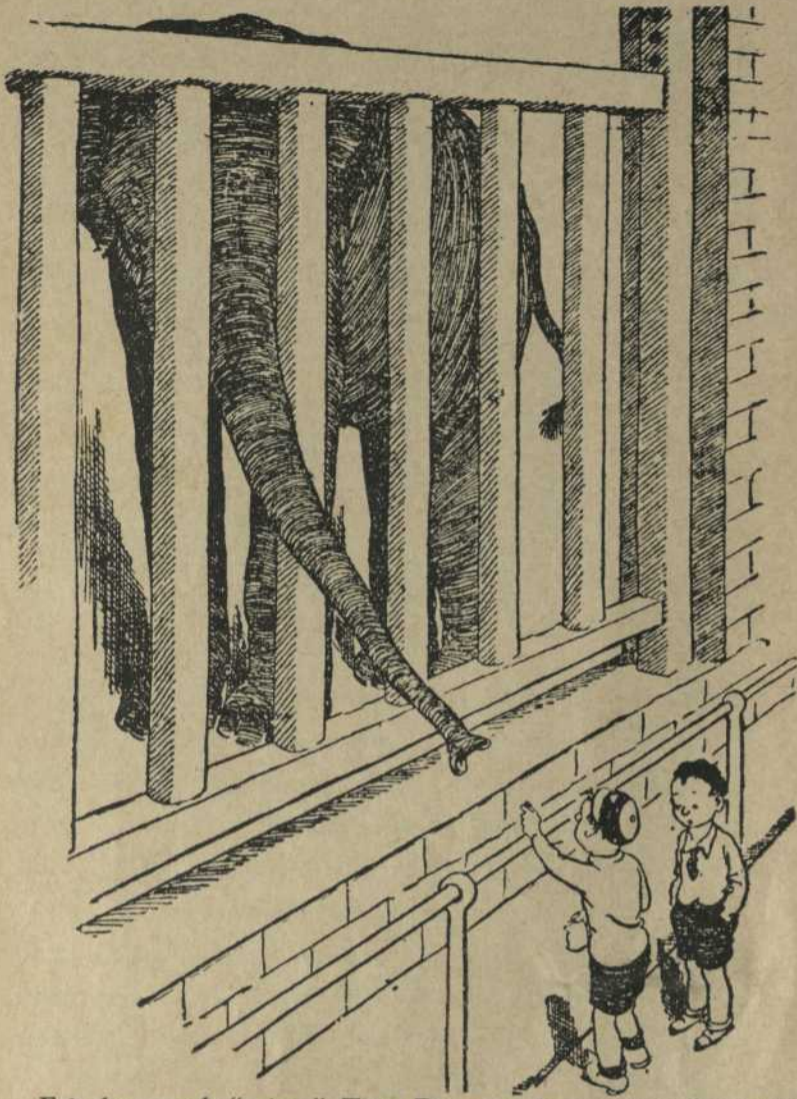
Toute **CARACTÉRISTIQUE
MODERNE ET PROUVÉE**



Nouvelles carrosseries Fisher monacier à toit-tourelle » » » Plus long empattement » » » Intérieurs plus spacieux et plus luxueux » » » Glace de sécurité dans toutes les fenêtres sans supplément » » » Freins superhydrauliques d'application rapide » » » Moteur plus gros et plus puissant dans le six de 95 c.-v. et dans le huit de 110 c.-v. » » » Roues à genou mécanique prouvé » » » Direction centralisée » » » Deux stabilisateurs de marche, avant et arrière » » » Ventilation Fisher sans courants d'air » » » Spacieux compartiment arrière pour pneu et bagages » » » Construction améliorée de l'embrayage et de l'essieu arrière. Quand vous inspecterez le nouvel Oldsmobile vous serez convaincu que c'est "l'auto qui a tout".



Oldsmobile



— Fais donc pas le "peigne", Titur. Donnes-y donc toute ta "peanut"!

Bill va se faire couper les cheveux. Il lit son journal pendant que sa cri-nière est raccourcie. Au bout d'un quart d'heure, le barbier lui demande :
— Est-ce bien, ainsi ?
Bill se regarde dans le miroir et dit :
— Non, coupez-les un peu plus long...

Une dame reçoit ses bonnes amies. Celles-ci font des gentillesses à la fillette de l'hôtesse. L'une d'elles demande :
— J'espère que tu aides ta maman pour le ménage ?
— Oui, madame. Comme la bonne est absente, c'est moi qui compterai les cuillers quand vous serez parties...

La scène se passe au collège. Chaque élève est invité à interpréter une pantomime ou à réciter "un petit morceau". L'un d'eux monte à son tour sur la scène et reste bien droit sans bouger, pendant deux minutes.
— Qu'est-ce que ça signifie ? demande le professeur.
— Un homme qui monte dans un ascenseur !

— Qui vous a poussé à frapper votre femme ? demande le juge à l'accusé.

— Eh ! bien, répond ce dernier, voilà. Elle me tournait le dos; la poêle à frire se trouvait à portée de ma main et la porte du fond était grande ouverte. J'ai pensé que c'était une bonne occasion.

Le maître — Comment appelle-t-on celui qui ne se nourrit que de végétaux ?

L'élève — Un végétarien.

Le maître — Et celui qui ne se nourrit que de veau ?

L'élève — Un vaurien.

Deux amis qui ne s'étaient pas vus depuis quelque temps se rencontrent sur la rue. L'un est un peu sourd. L'autre lui demande :

— J'ai appris avec regret la mort de ta femme.

— Quoi ?

— Je t'offre mes sympathies à l'occasion de la mort de ta femme.

— Qu'est-ce que tu dis ? Je n'entends pas.

— Je dis que j'ai appris avec regret que ta femme est enterrée.

— Ah ! oui, il le fallait bien. Elle était morte...

Un visiteur parcourt la prison et se permet d'interroger quelques jeunes prisonniers. Il demanda à l'un d'eux :

— Et vous, pourquoi êtes-vous ici ?

— C'est pour avoir conduit une auto trop lentement.

— Tu veux rire ! Tu veux dire trop vite.

— Mais non. C'est une auto que j'avais volé et je me suis laissé rattraper par la police...

— Ma chère et tendre épouse, tu oublies que l'homme a été créé avant la femme. C'est donc lui qui doit conduire dans le ménage.

— C'est entendu; l'homme a été créé à titre d'expérience; c'est une ébauche, avant le chef-d'oeuvre !

Un marchand ambulant, installé sur le trottoir, vante sa marchandise :

— Mesdames, messieurs, je vous présente un peigne extra souple, absolument incassable. Vous pouvez le plier, vous pouvez le frapper avec un marteau, en un mot vous pouvez en faire tout ce que vous voudrez.

— Est-ce qu'il peut peigner ? demande un spectateur.

Rions, c'est l'heure

— Je me demande où j'avais la tête quand j'ai consenti à t'épouser.

— Mais sur mon épaule, chérie, sur mon épaule.

— La cure d'amaigrissement de votre femme a-t-elle eu du succès ? Ça intéresse beaucoup ma femme.

— Oui, certainement; crois-moi si tu veux mais ma femme a tellement maigri qu'elle a disparu...

— Tiens, tiens; je vais donner cette bonne recette à la mienne...

Elle — Et dire que j'ai renoncé à deux autres hommes pour toi.

Lui — Et moi, j'ai renoncé... à des milliers de cigarettes; tu ne veux même pas que je fume.

— Tes chaussures crient : tu ne les as pas payées.

— C'est idiot car, dans ce cas, tous mes vêtements hurleraient.

— Venez vite, docteur, mon fils vient d'avaler une pièce d'un sou.

— Et vous me dérangez pour si peu. Ah ! non !

La bonne dame — Pourquoi pleures-tu, mon petit ami ?

Le bambin — Ma soeur veut pas jouer avec moi.

La bonne dame — Et pourquoi ne veut-elle pas jouer avec toi ?

Le bambin — Parce que je pleure.

— Tu as cassé le cendrier, Abraham... pour te punir, tu vas en acheter un autre avec tes économies.

— J'aimerais mieux acheter de la colle, c'est plus avantageux.

La ménagère — Eh ! c'est de l'eau qu'il y a dans vos bouteilles.

Le laitier — Sapristi ! On a oublié d'y mettre le lait...

Un épicier avait fourni des aliments à une famille, pendant plusieurs mois. Un bon jour, son client trouva du travail. Mais l'épicier constata avec étonnement qu'il allait maintenant acheter chez son concurrent et qu'il payait comptant. Il alla trouver ce client peu reconnaissant :

— Comment ! Je t'ai fait crédit pendant des mois et maintenant tu vas payer comptant chez Poirot !

— Mais oui, vous vendez à crédit mais je ne savais pas que vous vouliez vendre votre argent comptant...

Une jeune Montréalaise va à la campagne pour la première fois. Son oncle va la prendre à la gare et l'amène dans sa voiture des dimanches. En route, la jeune fille voit un grand moulin à vent et, tout près, des cochons qui broutent.

— Oh ! dit-elle, je ne savais pas que vous aviez tant d'attention pour vos animaux.

— Qu'est-ce qu'il y a, dit l'autre.

— Vous construisez de grands éventails pour que les cochons n'aient pas chaud...

Au restaurant, un client interpelle violemment le garçon :

— Qu'avez-vous aujourd'hui ? Vous me servez d'abord le poisson et maintenant vous me donnez le potage. Ne savez-vous pas que le potage vient avant le poisson ?

— Je le sais, monsieur, réplique le garçon à voix basse, mais, de vous à moi, le poisson ne pouvait attendre davantage.



Notre COW-BOYS CANADIENS

EPISODE No 2



1—Les trois cow-boys Fred, Bob et Fatty poursuivait des bandits qui avaient attaqué un ranch.



2—Mais ceux-ci ayant mis le feu à un petit pont de bois, les cow-boys tombèrent dans la rivière.



3—Sans lâcher la bride, ils réussirent à se maintenir sur l'eau, cherchant un endroit pour aborder.



4—Ce ne fut que quelques arpents plus loin qu'ils purent monter sur la rive avec leurs montures.



5—"Sus aux bêtes puantes!" cria le gros Fatty. C'est ainsi qu'il appelait les bandits de McBride.



6—Ils galopèrent pendant plusieurs minutes mais ne virent aucune trace des pillards.



7—Ils allaient prendre une autre direction quand une hache de guerre vint se planter dans un arbre près d'eux.



8—Regardant d'où venait le projectile, ils virent un Indien qui fuyait dans une coulée.



9—Eperonnant leurs chevaux, les trois amis se lancèrent à la poursuite de leur ennemi.



10—Ils tirèrent plusieurs coups de revolver mais ne purent l'atteindre à cause de la distance.



11—Ils constatèrent, mais trop tard, que cette fuite n'avait pour but que de les entraîner dans un traquenard. En effet, ils se trouvèrent entre deux murs de roche et les bandis les fusillaient des deux côtés.

(A suivre dans le prochain numéro)



EPISODE No 40



1—Yves avait réussi à échapper aux bandits qui, pendant la nuit, l'avaient enlevé de sa chambre.

2—Ils voulaient sans doute le faire disparaître parce qu'ils le jugeaient trop bien renseigné sur leurs affaires.

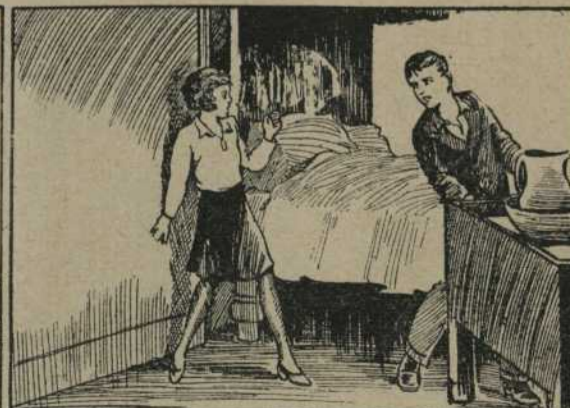
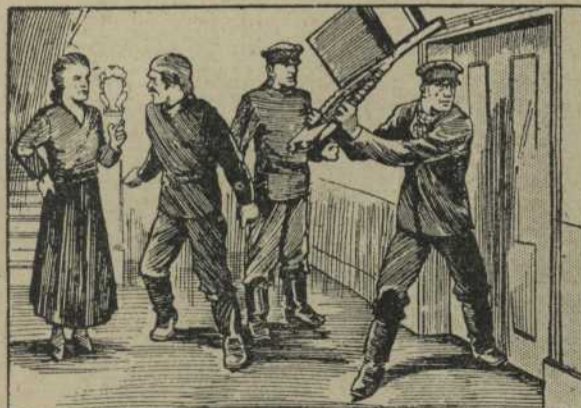
3—Germaine lui ouvrit la porte de sa chambre et ils s'y barricadèrent en attendant un moyen de s'évader.



4—Le garçon poussa le lit vers la porte car il savait que les contrebandiers prendraient tous les moyens pour s'emparer de lui.

5—En effet, les trois hommes essayaient d'ouvrir la porte. Celle-ci ne pourrait certainement pas résister longtemps à leurs coups.

6—Yves et Germaine entendaient les assaillants jurer contre eux. Ils entassèrent tous les meubles devant la porte.



7—C'est à ce moment qu'arriva la cuisinière. Celle-ci était évidemment la complice des contrebandiers. "Laissez-moi faire", dit-elle.

8—Elle attendit quelques instants puis elle frappa doucement dans la porte. "Ouvre la porte, Germaine; c'est moi, la cuisinière".

9—Mais la jeune fille comprit le stratagème et elle ne répondit pas. "Il faut sortir d'ici au plus tôt", dit son compagnon...

(A suivre dans le prochain numéro)

L'île de l'aventure

EPISODE No 15



1—Après la bataille contre les nègres, Ninette, Charles et le vieux Robinson avaient subi une violente tempête à bord du bateau échoué. Le calme revenu, ils posèrent un câble entre l'île et l'épave pour transporter les marchandises et s'établir un campement confortable. Charles grimpa dans un arbre pour attacher le câble transbordeur. Il en profita pour examiner les alentours.

2—Il poussa un cri d'étonnement. Il voyait au loin un grand voilier ancré dans une baie. Mais à cette distance il ne pouvait signaler.



3—Le vieux Robinson grimpa à son tour dans un arbre. "C'est un bateau de pirates, dit-il. Il vaut mieux qu'ils ne nous voient pas".

4—Nos trois amis se remirent donc au travail. Charles et Ninette se rendirent sur le bateau et chargèrent les caisses.

5—Pendant plusieurs heures, ils travaillèrent ainsi à envoyer les boîtes que le vieux Robinson déchargeait sur l'île.



6—Le jour était avancé quand ils eurent enfin terminé. Pour retourner à l'île, les jeunes gens se servirent du câble transbordeur.

7—Quand ils abordèrent, ils constatèrent avec surprise que le vieux Robinson n'était plus là. Ils l'appelèrent en vain.

8—Ils étaient très inquiets. Leur compagnon avait-il été attaqué par une bête sauvage ou enlevé par les pirates ?

(A suivre dans le prochain numéro)

Notre Nouveau Feuilleton



« LUI, LUI, LUI !... CÉSAR... MON FRÈRE ! »

Illustration de SAINT-LOUP

COEUR FIDÈLE

par Ely MONTCLERC

I

COURS-LA-REINE, à l'angle de la rue B. s'élevait, à l'époque où commence notre récit, un magnifique immeuble : l'hôtel de la Fougeraye.

La maison, séparée de la grille d'entrée, donnant sur le Cours-la-Reine, par une cour assez vaste, était reliée au mur qui borde la rue B... par une terrasse spacieuse qui faisait angle, à la hauteur d'un premier étage et appuyait sur le mur même sa majestueuse balustrade de pierre.

Cette terrasse était plantée de hautes verdure, de plates-bandes soigneusement garnies de fleurs rares, courant jusqu'au vaste escalier qui descendait au jardin, derrière l'hôtel.

Au fond du jardin se trouvaient les communs, le pavillon des domestiques; seuls les valets attachés spécialement à la personne des maîtres couchaient dans le bâtiment principal.

La loge du concierge flanquait à droite la grille d'entrée.

C'était une coquette bâtisse blanche, le long de laquelle grimpaient

hardiment le lierre, la glycine et la vigne vierge.

Les appartements de réception s'ouvraient sur un rez-de-chaussée et communiquaient par un jardin d'hiver, sur le côté gauche, avec la terrasse dont nous venons de parler.

C'étaient d'abord trois salons en enfilade, puis le boudoir de la duchesse de la Fougeraye, femme du propriétaire de l'hôtel, et enfin la chambre de la duchesse, séparée seulement par un cabinet de toilette de la pièce où couchaient sa camériste, une jeune et fraîche Anglaise répondant au nom de Clarisse Burnett.

L'appartement privé du duc de la Fougeraye était situé au premier étage.

Jadis les deux époux demeuraient dans deux pièces contiguës, mais Mme de la Fougeraye, souffrant d'une affection cardiaque, avait transporté ses pénates au premier, afin d'éviter les montées d'étages qui lui étaient très pénibles.

Puis, la jeune femme gardait près d'elle, à côté de son lit, un berceau drapé de mousseline dans lequel reposait ce qu'elle avait de plus cher au monde, un joli bébé blond comme elle, au doux regard semblable au sien, un petit garçon de quatre ans et demi qu'elle ne voulait, la nuit, confier à personne.

Elle-même l'avait nourri, et jamais, depuis sa naissance, le petit René n'avait dormi loin des yeux maternels.

La femme de chambre qui se tenait, comme nous l'avons dit, à proximité, accourait lorsque cela était nécessaire au moindre appel, mais René, maintenant, était un homme; il jouait tout le jour, bondissait, courait, sautait, agitait si fort ses petites jambes que le soir, on le couchait exténué, et qu'il ne faisait qu'une somme jusqu'au matin.

Le duc et la duchesse de Fougeraye, mariés depuis un peu plus de

cinq années, formaient le couple le plus uni qui fût.

Robert adorait sa femme, sa charmante femme, si jolie, si douce, de seize ans plus jeune que lui, et Mathilde, si elle ne rendait pas à son mari l'affection passionnée qu'il lui portait, l'aimait du moins de tout son cœur, fraternellement, filialement, avec respect et reconnaissance, car il l'avait faite riche, heureuse, et il était le meilleur, le plus noble des êtres.

Depuis la naissance de René, les deux époux, resserrant leur intimité autour du cher mignon, avaient presque absolument renoncé au monde. Mme de la Fougeraye ayant déclaré qu'elle entendait elle-même élever son enfant, et que cela étant, elle supprimait pendant plusieurs années les réceptions, les diners et toute cette agitation ennuyeuse à laquelle elle ne s'était prêtée qu'avec répugnance jusqu'alors.

Robert de la Fougeraye n'aimait guère le monde non plus; il lui préférait de beaucoup l'étude, et collectionnait avec art les médailles rares,

les vieilles estampes, dont il possédait une galerie universellement connue et appréciée.

Le jeune ménage se laissait donc vivre, parfaitement heureux; l'enfant grandissait en force et en beauté, la jeune femme devenait chaque jour plus jolie, et le père ravi, l'époux, aussi épris à cette heure qu'au jour du mariage, ne pouvait se lasser de contempler ses deux amours, comme il disait, éprouvant la plus douce des ivresses à les avoir groupés autour de lui.

— Je serais tout à fait content, ajoutait le duc aux heures d'expansion, si ma famille se trouvait près de moi au complet.

Tant il est vrai qu'il faut des ombres aux tableaux les plus riants!...

Mon "ombre" à moi, c'est mon frère, et mon souci est de penser que j'ignore où il vit, ce qu'il devient, quelle existence bizarre mène ce fou...

Chaque fois, Mathilde ne manquait pas de répondre :

— Tu devrais t'informer, Robert, rechercher où il se trouve et le rappler...

— Non, non, rispostait le duc en fronçant les sourcils, le visage subitement assombri... non, Mathilde, cela ne se peut, tu le sais bien, et tu plaiderais vainement en faveur de César.

Après ce qu'il a fait, nous ne devons plus vivre ensemble...

Il n'y consentirait jamais, d'ailleurs, lui qui s'est si mal plié au joug pourtant bien doux de ma tutelle...

Je me suis montré pour lui trop indulgent, et il n'a reconnu cette indulgence qu'en commettant des méfaits de plus en plus graves...

Nous sommes séparés pour longtemps si non pour toujours, mais il devrait bien donner de ses nouvelles, me faire savoir qu'il existe...

— Il s'est peut-être amendé.

— Peut-être... peut-être aussi est-ce tout le contraire.

Il est doué d'une si singulière nature!...

Pas méchant, coeur excellent même, et cependant, capable des pires folies...

On l'appelait au régiment : cerveau brûlé; on avait bien raison.

Crois-tu qu'il ne serait pas mieux auprès de nous, vivant de notre bonne existence familiale?...

— Certes! répliquait en soupirant Mathilde, mais n'est-ce pas toi, Robert, qui as exilé ton frère?

— Il le fallait bien, sans cela!...

Oh! l'ingrat, l'ingrat!...

Mais tiens, ma chérie, ne parlons plus de lui, cela me fait mal... et attendons qu'il se souvienne de nous et qu'il se corrige.

C'est ainsi que se terminait généralement l'entretien.

Le duc soupirait, comme sa femme, il se rappelait le passé, les années enfuies, l'irréparable...

Puis il embrassait son enfant, baisait le front de Mathilde et remontait chez lui.

... Au début de cette histoire, Robert de la Fougeraye venait d'atteindre sa quarante-cinquième année, mais c'est à peine si ses tempes grisonnaient un peu, si parmi sa barbe brune couraient quelque fils d'argent.

Sa taille avait conservé l'élégance de la première jeunesse; de dos on lui eût à peine donné vingt-cinq ans, tant sa démarche et sa tournure étaient demeurées jeunes.

Et son coeur, de même que son corps, n'avait pas une ride.

Ayant toujours vécu comme un sage loin des vaines agitations de l'existence parisienne, il avait conservé une fraîcheur de sentiments, une naïveté, diraient certains, qui le

rendait semblable à un enfant ou à une femme.

Le mal l'indignait encore, le bien dilatait son trop sensible cour.

Il se montrait si pitoyable envers les douleurs d'autrui qu'il éprouvait une souffrance physique véritable devant la misère, la maladie, le malheur quel qu'il fût...

... Le mois de mai de l'année 187... fut exceptionnellement doux.

Un printemps hâtif fleurissait les arbres, semant une neige embaumée de pétales le long de l'avenue des Champs-Élysées, qui, le soir, était noire de fiacres se rendant au Bois.

Quoique voisin de la somptueuse voie, le Cours-la-Reine, dès la nuit tombée, reprenait sa tranquillité provinciale.

A peine si une voiture, roulant de temps à autre sur la chaussée, troublait, durant l'espace de quelques secondes, la paix de ce coin de Paris.

Les passants s'y faisaient rares, et l'absence totale de magasins le rendait encore plus sombre et plus silencieux...

Le soir où commence ce véridique récit vers les onze heures, l'hôtel de la Fougeraye, toutes fenêtres closes, paraissait endormi; il n'en était rien cependant, car, dans l'obscurité de cette nuit printanière, deux personnes veillaient.

L'une, le duc Robert lui-même caché derrière un massif de rhododendrons à l'entrée du jardin d'hiver, guettait avidement, fixant avec anxiété ses regards sur la principale porte de la serre qui donnait sur la terrasse.

L'autre, c'est une femme svelte, jeune, qui marche à petits pas dans le jardin d'hiver et se dirige avec précaution se glissant derrière les plantes, du côté de cette porte où précisément le duc est en sentinelle.

Arrivée à proximité, la femme va se risquer vers la porte, entrer dans le rayonnement lumineux que la lune à cet endroit projette à travers les vitres mais soudain elle recule effrayée; elle vient d'apercevoir, se penchant contre la vitre, le duc aposté, l'oeil et l'oreille au guet...

— Oh! mon Dieu! murmure la femme toute tremblante, que se passe-t-il?...

C'est vrai, j'y pense à présent, qu'il m'a paru un peu bizarre aujourd'hui...

C'était donc cela... quelqu'un lui a dit...

Mais alors je serais perdue?...

Il ne faut à aucun prix qu'il me voie qu'il sache...

Vite, vite, rentrons... Ludovic, en ne me trouvant pas à l'endroit convenu sur la terrasse, comprendra qu'il se passe quelque chose et rebrousse chemin...

Aussitôt, en effet, la femme prenant bien soin de ne faire aucun bruit, glissa en arrière et disparut dans les profondeurs du jardin d'hiver.

Le duc, absorbé dans l'attention avec laquelle il regardait la porte n'avait rien entendu.

Il demeurait droit, fixe, immobile, appuyé contre le socle sur lequel s'élevaient les plantes, dissimulé par elles, et sa main se crispait, nerveuse, sur un revolver placé dans la poche de son veston.

La demie de onze heures sonna, mélancolique, dans la nuit.

Robert, énévéré par cette attente vaine, commençait à piétiner.

— Pourtant, se disait-il, c'est bien l'endroit, c'est bien l'heure...

La dernière lettre reçue ce matin donnait des indications précises...

C'est la septième que l'on m'adresse en huit jours; les autres, je les ai déchirés, piétinés avec dégoût.

Une dénonciation anonyme, pouah! mais celle de ce matin en disait trop, j'ai voulu savoir, savoir enfin...

Je préfère tout à la souffrance qui me ronge depuis une semaine, je préfère tout au soupçon...

On écrivait : onze heures... La demie vient de sonner, et personnel...

Quel bonheur! mon Dieu, si c'était une mystification, si quelque envie jaloux de mon bonheur avait voulu l'empoisonner par cette persécution anonyme, dans le seul but de me faire un peu de mal...

Ah! oui, ce doit être cela, car Mathilde est une honnête femme, je le crois, j'en suis sûr...

Je ne ressemble guère, sans doute au jeune et poétique mari qu'une imagination exaltée pourrait rêver, mais Mathilde n'est pas romanesque, elle sait que je l'adore, elle m'aime de tout son coeur, elle est folle de son fils, cela lui suffit...

Jamais je ne lui avouerai mes odieux soupçons, j'en ai honte, je...

Mais on marche sur la terrasse il me semble, j'entends le gravier crier sous des pas... et cette ombre qui s'avanc en rasant la paroi vitrée, c'est un homme, il se dirige par ici...

Grand Dieu! la lettre disait donc vrai!...

Et le duc, avec une horreur croissante, vit l'homme s'approcher encore, s'arrêter devant la porte auprès de laquelle Robert guettait, inspecter les alentours, puis tendre le bras et ouvrir cette porte...

Un mouvement instinctif porta la Fougeraye en avant, le revolver au poing, prêt à faire feu.

Mais ce mouvement fut tout de suite réprimé et le duc se dissimula de son mieux à l'abri des feuilles.

— Je veux savoir, gronda la Fougeraye tremblant de douleur et de colère, je veux être sûr, voir de mes deux yeux... jusqu'où elle pousse l'infamie...

L'homme entra et referma soigneusement le battant derrière lui.

Sous un rayon de lune à travers lequel il passa, le duc put l'examiner à loisir.

Il avait la tournure élégante et paraissait correctement vêtu.

Un chapeau de feutre mou dont les bords étaient rabattus dissimulait le haut de son visage, le bas disparaissait sous le collet relevé du pardessus.

Robert de la Fougeraye soupira. Son dernier espoir à cette vue s'en allait!

L'homme, certes, n'avait ni l'aspect ni l'allure d'un voleur, comme dans sa détresse terrible il venait de le souhaiter.

Le visiteur furtif, cependant, paraissait hésiter sur le chemin à prendre.

Après avoir tourné la tête à droite, à gauche, après s'être orienté un moment, il se décida et dirigea ses pas prudents vers la porte qui donnait accès dans les appartements privés de la duchesse.

Robert, à ce moment, l'entendit murmurer quelques mots à voix basses, mais il ne put distinguer que ceux-ci :

— Elle sera surprise!

— Oh! oui, elle sera surprise, pensa la Fougeraye, et tu ne crois pas si bien dire, misérable!

Ah! mais, je deviens fou! mon cerveau est brûlant, ma tête près d'éclater!

Ils avaient raison, ceux qui l'ont dénoncée, cette femme, ma femme... elle me trompe indignement.

Mais je vais me venger... je les tuerai tous deux, tous deux, oui!...

Je repandrai tellement de sang que mon nom qu'elle a sali, la gueuse, sera lavé du coup, et personne n'osera plus rire en me voyant...

Les Papiers à Mouches WILSON'S



TUENT REELLEMENT

Un papier tuera des mouches toute la journée et chaque jour pendant 2 ou 3 semaines. 3 papiers dans chaque paquet. Pas d'arrosage, de viscosité et de mauvaise odeur. En vente dans les Pharmacies, les Epiceries et les Magasins Généraux.

10 CENTS LE PAQUET
POURQUOI PAYER PLUS?
The WILSON FLY PAD CO., Hamilton, Ont.

des soins spéciaux pour les yeux. Vos yeux sont exposés, tous les jours, à l'éclat de la lumière, à la poussière, à la fumée, à la fatigue de la lecture, de la couture et du travail. Aidez la nature à protéger ce sens qui n'a pas de prix en nettoyant, apaisant et calmant vos yeux par l'emploi quotidien de Murine. Depuis plus de 40 ans, Murine a contribué à conserver les yeux sains et frais.

MURINE
pour Les YEUX

La meilleure partie du pique-nique... ces merveilleux sandwiches que vous préparez en un instant avec le Paris-Pâté. Vous ne sauriez souhaiter rien de mieux!

PARIS-PÂTÉ

**SAVON
BABY'S
OWN**

Le Meilleur pour Bébé Le Meilleur pour Vous

Maux de Tête
Toujours soulagés
par
ANTALGINE

C'EST LE MOMENT DE SONGER AUX CONFITURES ET AUX GELÉES

Je devrais songer aussi à faire des confitures — mais c'est tant de travail !

Pas avec le Certo ma chère. C'est de la pectine de fruits pure qui permet de faire des confitures ou des gelées avec n'importe quel genre de fruits.

ÉPARGNEZ DE L'ARGENT-DU TEMPS - DE L'ÉNERGIE... Faites-les avec CERTO — C'est Facile et Rapide

Regarde ! Avec cette méthode à courte ébullition, je peux finir toute une chaudronnée en moins de 15 minutes après avoir préparé mes fruits.

Non... vraiment ? Cela veut dire que je pourrais en faire 4 ou 5 chaudronnées dans une matinée.

Et, le jus ne s'évaporant pas évaporé, j'ai 10 pots de confiture au lieu de 6 que j'avais avec l'ancienne méthode à longue ébullition.

C'est une véritable économie. Ces pots supplémentaires doivent réduire le coût de la confiture ?

Et je n'en rate jamais aucune ? Je suis ces recettes très attentivement — c'est pourquoi je ne peux pas me tromper.

Eh bien ! Tu ne me verras plus en train de remuer des confitures pendant des heures au-dessus d'un poêle chaud !

Merci. J'aimerais bien y goûter. Quelle belle couleur — tout comme celle des fruits frais et mûrs !

Oui, et tu remarqueras aussi que le goût est riche et délicieux. La courte ébullition garde aux fruits leur couleur et leur saveur naturelles.

LIVRE DE RECETTES GRATUIT

Sous l'étiquette de chaque bouteille de Certo et dans chaque paquet de "Certo" en Cristaux se trouve un petit livre de Recettes essayées pour faire toutes sortes de confitures et de gelées. Ces recettes sont spécialement préparées pour être faites avec Certo. Suivez-les attentivement — car elles ne réussiront pas avec aucune autre pectine.

Certo est de la pectine pure — la substance gélifiante naturelle extraite de fruits. Il permet de faire des confitures et des gelées meilleures, plus riches et plus savoureuses, avec toutes sortes de fruits, en beaucoup moins de temps et avec beaucoup moins de mal.

Se fait aussi sous forme de Cristaux

Pour obtenir une couleur naturelle et une meilleure saveur dans vos confitures et vos gelées, employez le Certo sous l'une ou l'autre forme — en Liquide ou en Cristaux. Deux paquets de "Certo" en Cristaux font autant de confiture ou de gelée qu'une bouteille de Certo.

OFFRE SPÉCIALE
60 ÉTIQUETTES ASSORTIES POUR POTS À CONFITURES

Pour recevoir ce livre d'étiquettes pour pots à confitures, envoyez ce coupon avec une étiquette de bouteille Certo ou deux dessus de boîtes de "Certo" en Cristaux, avec un timbre de 3¢, au Service des Consommateurs, General Foods Limited, 3510 rue Albert, St-Henri, Montréal.

CERTO
FRUIT PECTIN
JAMS AND

GRAPPE
RASPBERRY
STRAWBERRY
CURRANT

Tout en prononçant mentalement ces paroles, le duc suivait à quelques pas seulement de distance l'homme qui, malgré l'obscurité, se dirigeait avec aisance parmi les plantes, les arbustes, tel un familier du lieu.

Mais Robert, fou de rage, de colère, de douleur, ne prenait pas suffisamment de précautions; déjà le bruit de ses pas, un moment, avait inquiété le mystérieux personnage, car il s'était retourné; mais, n'entendant plus rien de suspect, il avait repris sa marche silencieuse.

Cependant, tout à coup, un choc retentit: le duc venait de se heurter assez brusquement contre un meuble, et un juron lui échappa, car cet incident allait donner l'éveil au misérable, et il ne pourrait plus le surprendre, comme il voulait près d'elle, la mettant ainsi dans l'impossibilité de nier son crime.

En effet, l'homme alors se jette brusquement dans la direction de la porte; il court, il se précipite, il se sait surpris et veut fuir; mais au moment où il va atteindre cette porte, deux mains forcenées le saisissent, le happant au passage, et une lutte silencieuse a lieu dans l'obscurité.

Robert, de toutes ses forces, se cramponne à l'homme, il l'étreint, cherche à lui prendre les bras afin de paralyser ses tentatives de fuite, car l'inconnu ne résiste que pour s'échapper, le duc le sent bien.

Il est donc lâche autant que vil, cet être qui vient de la nuit, comme un voleur, accomplir une besogne infâme; il n'a même pas le courage, puisqu'il est pris de rester là, d'accepter la situation...

Et, ses forces décuplées par la fureur, le duc, essaie d'entraîner l'homme jusqu'à proximité d'un commutateur électrique, car il veut le voir, le voir enfin: et ensuite le tuer...

Mais son adversaire est agile, souple jeune, cela se sent à ses mouvements, il parvient à glisser d'entre les mains de Robert, il lui échappe, il atteint la porte... il va être sauvé...

Un rugissement de colère retentit alors; il semble au mari de Mathilde que la folie le gagne vraiment, ses yeux sont brouillés de vapeurs, le sol frémit sous ses pas chancelants... il prend dans sa poche le revolver, il étend le bras et tire...

L'homme s'abat avec un cri, il tombe là-bas: devant la vitre, sous le rayon de lune...

Le duc, comme sous l'empire d'un cauchemar hideux, tourne le commutateur, la lumière électrique inonde la serre, il s'approche de sa victime, se penche sur le visage maintenant bien à découvert, car le chapeau git, tombé par terre, et laisse échapper une exclamation désespérée:

Lui, lui, lui... César, mon frère!... Oh! les misérables, les misérables!...

Il se laisse choir à genoux, près du corps étendu, et il contemple, halluciné, une tache rouge qui va grandissant au milieu de la poitrine, sur le plastron de la chemise... tandis que son revolver tombe lourdement près de lui...

Au même instant, deux portes presque simultanément s'ouvrent.

Un vieillard à demi vêtu sort de l'une et s'avance effaré vers le groupe, une jeune femme, seulement couverte d'un peignoir de batiste, accourt d'un autre côté.

Sur son visage se lit une profonde terreur, elle est pâle, tremblante...

A la vue de l'homme étendu, elle recule instinctivement; mais apercevant Robert, elle soupire, étend les mains, et appelle doucement:

— Robert, Robert!

La Fougeraye se redresse brusquement il aperçoit la jeune femme, et son visage devient vert de fureur.

— Vous, vous! s'écrie-t-il, vous, créature!

Vous avez voulu voir, eh bien! venez, venez!...

Il s'élançait alors sur la malheureuse jeune femme terrifiée, la saisit par les cheveux, et insensible à ses cris, à ses larmes il la traîne jusqu'auprès du corps étendu.

— Tenez, râle-t-il, regardez, le voilà, le voilà!...

Je viens de le tuer, mon frère, votre ami!...

Et il secoue frénétiquement la triste créature qui ne peut que murmurer des mots entrecoupés, des protestations haletantes, et c'est vainement que le vieillard veut s'interposer, essaie d'arracher Mathilde des mains de son mari.

— Laissez-moi, laissez-moi, Félix! crie le furieux, je l'ai tué, lui; c'est maintenant son tour à elle...

Oh! les misérables! lui, mon frère! elle... elle!...

Et dans un élan de colère insensée, le duc jette à terre sa femme; elle tombe près du corps de César, sa tête heurte lourdement contre le socle carré d'un haut lampadaire de bronze, elle pousse un gémissement étouffé, puis demeure inerte, et un mince filet de sang coule de sa tempe fendue...

A cette vue, toute la fureur du malheureux tombe par enchantement une stupeur l'envahit...

Qu'a-t-il fait là?

Oh! comme il s'est cruellement vengé!

— Monsieur le duc, murmure alors derrière lui une voix timide.

C'est le vieillard qui, doucement, s'est avancé.

A sa vue, le duc sent son cœur trop plein crever en sanglots déchirants...

Il se jette dans les bras du vieillard et s'écrie:

— Félix, Félix! que je suis malheureux. Vous ce qu'ils ont fait de moi... un assassin!...

— Monsieur le duc, voyons, reprenez vos sens, calmez-vous...

Je suis consterné, moi... j'étais si loin de m'attendre... Qu'est-ce que tout cela veut dire mon bon Dieu!

— Félix à toi je ferai connaître la vérité...

Depuis quarante ans, depuis que j'existe pour ainsi dire, tu ne m'as jamais quitté... tu es un peu mon parent...

Ce soir, prévenu par des lettres anonymes j'ai guetté ici, car l'on m'avait averti qu'il escaladerait la terrasse, que, de cette place je distinguais entièrement.

Eh bien! Félix, tout à l'heure, cet homme, je l'ai vu sauter par-dessus le mur, il s'est dirigé vers cette porte, l'a ouverte, est entré comme chez lui, sans la moindre gêne.

Je le suivais, me maîtrisant, voulant les surprendre ensemble; par malheur, j'ai heurté un meuble, il s'est vu pris, a voulu fuir, je l'ai attrapé, mais il m'a glissé des mains, il atteignait le seuil de la serre, il m'échappait encore...

Alors, Félix, j'ai pris mon revolver, j'ai tiré... il est tombé... et j'ai reconnu dans ce lâche, dans cet être répugnant qui s'introduit la nuit comme un bandit chez moi, j'ai reconnu César, mon cadet, mon enfant... celui que j'ai élevé, choyé... aimé avec idolâtrie, qui m'a payé jusqu'à présent en ingratitude, et complétait son oeuvre ignoble en me déshonorant...

Le reste, tu le sais...

(Lire la suite à la page 32)

MES RECETTES DE CUISINE

PAR M^{me} ROSE LACROIX
Directrice de l'École Ménagère Provinciale
et Directrice de l'Institut Ménagère du magazine
LE SAMEDI et de la REVUE POPULAIRE

PUNCH AU JUS DE FRUITS

-
- 1 tasse de jus de raisin (grape juice)
- 1 bouteille de cidre
- 1 tasse de jus de pamplemousse
- 1 pinte d'eau gazeuse
- Sucre au goût
- 1 chopine de vin
-

Mêler tous les jus de fruits, et sucrer au goût. Ajouter l'eau gazeuse et le vin. Servir très froid.

PUNCH AU JUS DE RHUBARBE

-
- 4 tasses de rhubarbe fraîche
- 1 pinte d'eau
- 1½ tasse de sucre
- 1 tasse de jus d'orange
- ½ tasse de jus de citron
- 2 bouteilles d'eau gazeuse
- 1 chopine de vin blanc
-

Faire cuire avec l'eau durant ½ heure la rhubarbe coupée et non pelée. Couler et dissoudre le sucre dans le jus. Ajouter jus d'orange et de citron. Refroidir, puis au moment de servir, y joindre le vin et l'eau gazeuse. Servir très froid. (On peut, si on veut, supprimer le vin.)

PUNCH AU JUS DE RAISIN

-
- 2 tasses de jus de pamplemousse
- 6 bouteilles de jus de raisin (grape juice)
- 2 tasses de bon vin de Porto
- 2 bouteilles d'eau gazeuse
-

Mêler tous les ingrédients et servir très froid.

PUNCH AU THE

-
- 2 douzaines de citrons
- 1 douzaine d'oranges
- ½ douzaine de pamplemousses
- ½ douzaine de "Dry Ginger Ale"
- 3 livres de sucre
- 2 pintes de thé noir
-

Infuser 1 tasse de thé noir « orange Pekoe » avec 3 pintes d'eau bouillante. Laisser reposer 5 minutes ; couler, ajouter le sucre. Râper les zestes de citrons et d'oranges et faire macérer dans l'infusion de thé quelques heures (2 à 3 heures). Couler et ajouter tous les jus de fruits. Verser dans un grand récipient et y mettre un gros morceau de glace. Avant de servir, y verser le « Dry Ginger Ale ».



"J'obtiens de
meilleurs produits
et j'économise en achetant aux
**DOMINION
STORES**"

Dépenses des magasins Dominion en une année dans Québec

Achats des manufacturiers, \$5,209,426.17
Achats des cultivateurs
Ile de Montréal seulement \$63,122.08
Taxes, municipales, provinciales et spéciales, \$57,922.23
Salaires - \$663,669.36
Loyers des magasins, \$182,203.86
Chauffage, électricité, téléphone, etc., \$167,336.83

Les ménagères aiment à acheter aux Magasins Dominion parce qu'elles y trouvent des fruits, légumes et viandes de choix, toujours bien frais et présentés d'attrayante façon par des vendeurs courtois, dans un milieu d'une scrupuleuse propreté. Mais il y a encore une autre raison : elles savent qu'elles obtiennent leurs denrées *aux plus bas prix possibles !*

En s'approvisionnant dans nos magasins, les ménagères contribuent en outre à créer du travail et des revenus aux manufacturiers, cultivateurs, utilités publiques et propriétaires d'immeubles qui, à leur tour, bénéficient des achats que nous faisons nous-mêmes.

Les Magasins Dominion sont un actif précieux pour la province de Québec.

**DOMINION STORES
LIMITED**



COUPON D'ABONNEMENT "Le Samedi"

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au Samedi.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.





QUELLE AMELIORATION LA
Maybelline

APPORTE !

Des yeux bordés de longs cils noirs et riches — deux sources de charme ! C'est ce que vous obtenez facilement et rapidement avec le Mascara Maybelline, solide ou en crème. Voilà le véritable secret d'une figure romanesque. La Maybelline est inoffensive, n'échauffe pas les yeux et n'est pas dissoute par les larmes. Elle n'est ni collante ni granulée. S'applique facilement, paraît naturelle. Accentue la courbure des cils. Plus de dix millions de femmes chic, de Paris à Hollywood, se servent régulièrement de Maybelline. 75¢ partout. Noir, Châtain ou Bleu. Employez aussi le Crayon Maybelline pour les sourcils et la crème Maybelline pour les paupières dont les jolies nuances s'harmonisent avec le mascara. Dans tous les bazars, vous pouvez vous procurer des petits modèles des Accessoires Maybelline pour la beauté des yeux. AUJOURD'HUI — apprenez comment avoir des yeux plus beaux, plus séduisants — avec Maybelline — le maquillage pour les yeux des gens chics!

UN NEZ PARFAIT

EST CHOSE FACILE A OBTENIR



Le modèle Trados No 25, breveté en France, refait rapidement, confortablement, d'une façon permanente, sans douleur et à la maison, tous les nez disgracieux. Plus de 100,000 personnes satisfaites depuis des années par les médecins. 18 ans d'expérience dans la fabrication des redresseurs de nez. Demandez la brochure gratuite et des attestations.

M. TRILETY, SPECIALISTE,

Dépt. F. LS-52, 45, Hatton Garden
LONDRES E. C. 1., Eng.

QUAND VOUS AVIEZ
SON AGE !



Vous vous souvenez n'est-ce pas ? — mamans d'aujourd'hui — de ces malaises qui vous assaillèrent et vous rendirent l'existence si misérable à l'approche de vos quinze ans : faiblesse, nervosité, lassitude, mauvaise humeur, maux de tête, vertiges, douleurs dans le dos, les reins, les aines.

Votre mère vous expliqua, dans le temps, que vous passiez par une période de transition difficile.

Votre jeune fille atteint cette période, c'est à votre tour de veiller sur elle, de bien considérer les changements importants qu'elle subit, les périls qui la menacent afin d'y remédier à temps. Aujourd'hui ceci est facile — Grâce aux Pilules FEMOL la jeune fille peut passer sans danger cette période critique et éviter aussi de nombreuses maladies féminines dont la plupart y ont leur origine.

Les PILULES FEMOL sont inoffensives, purement végétales et peu dépendieuses. Elles se vendent partout.

Notre brochure médicale vous sera expédiée gratuitement sur demande.

INSTITUT CAZO — Dépt S.
Place Royale, Montréal.

(Suite de la page 30)

Crois-tu maintenant que j'aie raison d'être désespéré ?

— M. César ? Mme la duchesse ?...

Oh ! non, non ! c'est impossible, murmurait le vieillard, vous vous êtes abusé, monsieur le duc... une chose pareille ne se peut pas...

Robert de la Fougeraye éclata d'un rire amer, sinistre en ce lieu, à cette heure, devant ces corps...

— Mais comprends donc, simple que tu es, comprends donc que le doute n'est plus possible pour moi ?

J'ai vu, j'ai vu, et vivrais-je cent ans que j'aurais sans cesse sous les yeux ce spectacle...

Ah ! ceux qui m'ont prévenu étaient parfaitement renseignés, val...

Ils en avaient long !...

De plus, cet après-midi, pendant qu'elle était au Bois avec l'enfant, pour sa promenade quotidienne j'ai fouillé son appartement, sa chambre...

Comme si elle avait éprouvé quelque pressentiment, Mathilde, avant de partir, avait mis en ordre ses tiroirs...

Sa cheminée était pleine de cendres... de morceaux de papier à demi consumés... et j'ai fouillé, j'ai fouillé dans tout cela, car je voulais savoir, connaître la vérité entière.

Je n'ai vu qu'une chose, c'est qu'un homme tutoyait ma femme, l'appelait sa chère Mathilde...

Vois-tu, Félix, je ne sais encore comment j'ai pu me contenir, garder en moi l'effroyable secret, paraître calme, assister debout à l'écroulement de mon bonheur...

— Oh ! monsieur le duc ! s'exclama le vieux serviteur avec accablement, oh ! vous vous trompez sans doute...

Depuis si longtemps, madame...

— J'ai gardé ce fragment de lettre, Félix, tu le verras... impossible de douter, va !...

— Mais une écriture, c'est trompeur... il y a des femmes qui écrivent comme des hommes...

C'était peut être une amie qui...

— Non, interrompit Robert avec éclat, et la vérité est bien plus monstrueuse encore que je ne le supposais...

Je suis doublement trahi, doublement déshonoré.

Il ne me reste qu'à me tuer, moi aussi !...

— Oh ! monsieur le duc, quelle pensée s'écria Félix consterné, vous tuer, vous que non pas, par exemple !...

Si tout ce que vous me dites est vrai... et c'est vrai, je suis bien obligé de le croire, vous devez vivre au contraire, oublier ceux qui se sont montrés si indignes de vos bienfaits... et refaire votre vie...

Excusez-moi, monsieur le duc, de vous parler aussi librement, mais la confiance que vous me témoignez, mes longs services, mon dévouement autorisent un peu, je crois, cette familiarité respectueuse.

— Oui Félix, oui, tu peux parler selon ton cœur... tu es mon seul ami maintenant...

Mais alors si je ne me tue pas, quelle sera mon existence désormais ?

Qu'ont-ils fait de moi, ces monstres, en mettant une arme dans ma main ?...

— Vous vous êtes fait justice, monsieur le duc, votre conscience ne saurait vous reprocher rien.

— Et l'enfant ? l'enfant ?

A ce moment le duc s'interrompt, et désignant avec un geste d'effroi le corps de son frère :

— Regarde, regarde, Félix, il a bougé !

Le vieux domestique se pencha... César, en effet, venait de faire un

léger mouvement; il commençait à s'agiter, faiblement.

— Votre remords sera plus léger quant à... M. César, fit le vieillard, car s'il n'est pas possible de se prononcer après cet examen sommaire, sa blessure ne met pas, je crois, ses jours en danger.

Voyez, il est sur le point de reprendre connaissance.

Madame non plus n'est pas morte... son cœur bat.

— Ils vivent ! s'écria Robert, ils vivent ! Je n'aurai donc pas ce remords !...

Ma vengeance pourra donc s'exercer telle que je la souhaite dans mes instants de lucidité, telle qu'il convient que soit vengé l'honneur du nom que je porte...

En ce cas, écoute, Félix, et jure que tout ce qui vient d'être dit, tout ce qui s'est passé demeurera entre nous.

Seule de la domesticité avec toi, Clarisse couche à l'hôtel; elle n'a rien entendu, sans doute puisqu'elle n'est pas accourue au bruit de la détonation.

Nous pouvons agir sans crainte.

Je me suis juré cet après-midi, sur le fragment de lettre trouvé, que je connaissais tout.

Mathilde adore son fils, c'est le plus grand châtement que je puisse lui infliger.

Ils seront pour toujours séparés...

Quant à elle, je verrai plus tard ce qu'il conviendra de faire à son égard.

Tout à l'heure, aveuglé par l'indignation, j'ai frappé, mais il vit, le lâche, le traître, il vit, eh bien ! tant mieux, il verra comment j'entends me payer du mal qu'il m'a fait.

Prends-le, Félix, tu es fort, porte-le dans ta chambre, sur ton lit.

— Puis j'irai chercher un médecin, interrompit vivement le vieux domestique.

— Fais ce que je dis, rien de plus ! tonna le duc.

Je veux que mon frère demeure enfermé, caché à tous chez toi, que personne n'y soupçonne sa présence.

— Comment le soigner, alors fit doucement le vieillard.

— Tu le panseras toi-même, comme tu sauras.

Pour tout le monde mon frère est au loin, dans je ne sais que quels pays, nul ne doit connaître son retour.

Quand ce que je veux sera accompli, alors tu pourras lui faire administrer les soins nécessaires... jusquelà, il attendra...

Allons, prends-le, fais ce que je dis, et reviens vite...

Sans un mot Félix obéit.

Il prit à bras le corps César évanoui, et le traîna jusqu'à sa chambre située non loin de là, au fond d'un couloir, et qui donnait sur les derrières de l'hôtel.

Après avoir étendu le frère de son maître sur sa couchette, et avoir appliqué à la hâte sur sa blessure une compresse d'eau fraîche, le vieillard ferma sa porte à double tour, mit la clé dans sa poche et revint au jardin d'hiver.

— Bon, fit le duc, attends un instant.

— Va, porte-le à Castérac, le concierge mon frère de lait.

Dis-lui qu'il garde René caché dans son pavillon jusqu'à ce que je lui donne l'ordre de me le rendre.

Tu entends bien, qu'il le garde, et le cache...

L'habitation est vaste, la chose est donc possible, et personne n'ira chercher là cet enfant.

Je suis sûr de Castérac comme de toi-même, il n'aura cette nuit rien ou ni troublé son sommeil... Va !

Le vieillard prit l'enfant; René continuait à dormir paisible, souriait, beau comme un ange dans sa longue robe de nuit, sa mignonne petite figure rose auréolée de boucles blondes...

Robert eut un suprême regard pour le pauvre être, pour cet enfant qu'il avait cru être le sien : il soupira... tendit les mains ému, apitoyé, mais brusquement ses traits reprurent leur rigidité, ses yeux redevinrent durs.

— Va, répéta le duc d'une voix étouffée va, je ne veux plus le voir ! Félix parti, et demeuré seul, la Fougeraye s'approcha de sa femme toujours inerte.

La scène que nous venons de décrire avait duré quelques minutes, Mathilde cependant ne reprenait pas connaissance.

Allongée sur le parquet de mosaïque, les bras étendus le long du corps, ses cheveux blonds répandus sur ses épaules, le visage calme, elle semblait une belle morte.

Le long de la joue gauche, un filet rouge continuait à couler, et, près des cheveux à la tempe, une mince déchirure se voyait une petite fente, longue à peine d'un centimètre, par où le sang s'échappait sans discontinuer.

Robert jeta sur sa femme un regard farouche.

Toute pitié était bien morte en son âme.

Le supplice qu'il avait enduré, les souffrances auxquelles il se savait condamné, toutes les choses cruelles qui lui venaient de Mathilde durcissaient son cœur...

— Elle ne souffre pas... Elle est bien heureuse...

Moi ! il faut que je réfléchisse, que je vive, que je songe sans cesse à l'horrible crime qu'ils ont commis...

Ils faut que je garde assez de sang-froid pour éviter le scandale, les bruits malveillants, les railleries, la boue qui rejaillirait sur mon nom, si l'on savait...

Dieu merci, l'on ne saura pas !

Ils vivent, mon bras a tremblé, je n'ai pu mortellement les frapper... il me sera possible de garder le silence sur cette infamie...

Félix à ce moment reparut, les bras vides.

— Eh bien ? interrogea le duc.

— C'est fait, répondit tristement le vieillard.

Seulement Castérac craint de ne pouvoir garder longtemps M. René; il criera...

Si l'on pouvait le transporter hors de l'hôtel chez la mère de Castérac votre nourrice... à Chelles.

— Impossible pour le moment; mais ce ne sera guère long, je suppose.

De plus... l'enfant aime Castérac, il le connaît; en lui racontant une histoire quelconque on lui persuadera très bien de demeurer tranquille.

— Castérac y a bien pensé... il fera tout ce qu'il pourra.

Maintenant le pauvre petit dort... S'il dormait longtemps, ce serait ça de moins à pleurer pour lui.

La Fougeraye passa sa main sur son front et se détourna brusquement.

Des larmes montaient à ses yeux, il tâchait de les refouler, il tâchait aussi d'étouffer le sentiment de regret cuisant qui l'obsédait en pensant au pauvre petit, à cet innocent qui allait souffrir, payer pour des coupables, être privé désormais de tendresse...

Mais je ne veux plus, je ne veux plus le voir; cela c'est impossible !...

Maintenant, fit-il tout haut, voici le moment, Félix, de me prouver ton dévouement.

De toi dépend ce qui va suivre.

Si tu fais ce que je te dis, personne ne saura la vérité que toi d'une façon absolue.

Ton devoir en cette circonstance sera des plus simples.

Tu ne sais rien, tu n'as rien vu.

Un coup de feu t'a réveillé, tu es accouru, et tu m'as trouvé un revolver à la main auprès de ma femme ensanglantée.

Je t'ai ordonné alors de donner l'éveil, de sonner les domestiques, d'appeler Clarisse, la femme de chambre de la duchesse...

As-tu bien compris ?

— Oui, monsieur le duc, répondit le serviteur.

Est-ce maintenant que je sonne les domestiques ?

— Commence par Clarisse; il faut donner des soins à cette malheureuse — le duc désignait sa femme toujours inanimée — et la transporter sur son lit.

Cela nous regardera Clarisse et moi tandis que tu donneras l'alarme.

Oui, malgré mon dégoût, je te toucherais misérable, je te soignerai, car on ne doit pas savoir, non, non !

Pas de scandale... à tout prix le silence, Félix, jouant admirablement son rôle, courut à la chambre de Clarisse, et frappa de grands coups contre la porte :

— Vite, vite ! cria-t-il, réveillez-vous, Clarisse, il est arrivé un malheur, un malheur, un grand malheur !

Mme la duchesse est mourante !...

La porte s'ouvrit immédiatement, et la jeune fille apparut, livide, tremblante; chose singulière, elle était déjà en partie vêtue, mais ce détail échappa à Félix.

— Mourante ! répéta l'anglaise avec effroi.

Que s'est-il donc passé ?

— Vous n'avez rien entendu ? Vous avez le sommeil dur.

Moi j'ai été réveillé par un coup de feu, je me suis précipité et j'ai vu mon maître accroupi près de madame évanouie.

Je ne sais rien de plus...

Aussitôt, je suis venu vous chercher... Je vais sonner les gens... vous, courez auprès de madame...

Quel malheur, mon Dieu !...

L'anglaise, en écoutant ce récit, claquait des dents; une épouvante indicible se lisait sur ses traits; elle ne put que balbutier de vagues paroles et suivit le domestique chancelant, s'appuyant aux meubles, comme prise de vertige...

A la vue de sa maîtresse qu'elle aimait beaucoup, la pauvre fille fondit en larmes.

Elle se baissa, souleva la belle tête pâle, vit la blessure par où la vie s'écoulait.

— Jésus ! cria-t-elle, on a tué madame !...

La Fougeraye debout, sombre, farouche maintenant sur son visage un mouchoir, se dissimulant autant que possible.

J'ai entendu du bruit dans la serre, expliqua-t-il d'une voix entrecoupée, je n'étais pas couché, j'écrivais.

J'ai pris mon revolver, je suis venu, et apercevant des ombres j'ai tiré...

Mais je n'ai pu atteindre personne sans doute, car avant que je sois parvenu à faire de la lumière, la porte de la serre s'est refermée sur le, ou les bandits.

J'allais courir, chercher à les joindre; le corps de ma femme, étendu là m'a barré le chemin.

Alors, je n'ai plus pensé qu'à elle, j'ai crié, appelé...

L'Anglaise posa sur Fougeraye son regard clair.

— Monsieur le duc veut-il m'aider à transporter madame sur son lit en attendant la venue du médecin ?...

Robert tressaillit, eut comme un mouvement de répulsion, puis :

— Je veux bien, articula-t-il d'une voix altérée.

Et se baissant, il souleva avec un frisson ce corps charmant, ce corps adoré, ce corps maudit...

Pendant que sa femme de chambre appliquait sur la blessure une compresse d'eau glacée, Robert se tenait debout au chevet du lit, mordant son mouchoir pour ne pas crier sa peine...

Oh ! il adorait encore l'infidèle comme ces yeux clos lui rappelaient les ivresses passées, comme cette bouche menteuse évoquait les paroles d'amour, les baisers envolés, le bonheur défunt...

Il sentait à cette minute s'aviver en lui toutes ses douleurs... il sentait que sa vie était brisée, finie, exempte de toute joie désormais...

Jamais il ne l'oublierait, l'ingrate, mais il ne pourrait non plus jamais lui pardonner !

Clarisse, voyant que les sels, les parfums, ne ranimaient pas sa maîtresse, voulut essayer des révulsifs.

Et ce médecin qui n'arrivait pas !

Elle passa devant le lit de René pour se rendre au cabinet de toilette où elle savait trouver ce qu'il lui fallait.

Les rideaux de dentelles étaient clos comme à l'habitude; la jeune fille, par mouvement instinctif, les écarta afin de voir si le bébé dormait.

Elle se pencha, vit le lit vide, et jeta un cri si horrible qu'il dut ramener du bord de la tombe, où elle était déjà, la mère agonisante.

— L'enfant ! l'enfant ! hurla Clarisse, on a volé l'enfant !...

Au même instant, Mathilde sur sa couche tressaillit, ses lourdes paupières s'entr'ouvrirent, et elle tourna vers son mari un regard terne, vitreux, un regard d'où la raison semblait à jamais partie.

II

ASSISE au chevet de la duchesse toujours inanimée, Clarisse, comme en un rêve horrible, écoutait son maître, lequel d'une voix brisée par la douleur, racontait au médecin dans quelles circonstances il venait, quelques instants auparavant, de trouver sa femme.

— Je travaillais dans mon cabinet, répétait Robert, lorsqu'il m'a semblé entendre sous mes fenêtres crier le gravier du jardin...

Je me suis penché et j'ai vu des ombres se glisser dans la direction de la terrasse alors saisissant un revolver je suis descendu et me dirigeant tout droit vers le jardin d'hiver, j'ai entendu distinctement le bruit d'une fuite rapide.

Sous un rayon de lune, une silhouette humaine m'est apparue, j'ai tiré, mais l'homme a pu s'échapper sans blessure, ou bien il n'est que très légèrement blessé, car la porte de la serre s'est aussitôt refermée.

J'ai songé à ce moment à faire de la lumière et, la première chose qui ait frappé ma vue, docteur, c'est ma pauvre femme, couchée tout de son long sur le parquet, la tempe ouverte par l'angle aigu d'une torchère...

Immédiatement j'ai appelé Félix, lequel est accouru, a réveillé la femme de chambre de la duchesse et tout le personnel.

Nous avons transporté ma femme sur son lit; là, un nouveau malheur m'attendait... le berceau de René était vide, on a enlevé mon enfant !...

Le docteur hochait la tête avec compassion.

— Oui répondit-il, c'est évidemment pour se mettre à la poursuite des ravisseurs que Mme de la Fougeraye a quitté sa chambre.

Dans l'obscurité elle s'est heurtée à cette sale torchère et...

— Pensez-vous la sauver, docteur — Hélas ! mon cher duc, je ne puis vous promettre cela.

Quelque esquille d'os a certainement offensé le cerveau, car malgré les remèdes les plus énergiques, Mme de la Fougeraye ne reprend pas connaissance...

J'ai grand peur que ce ne soit qu'une affaire de minutes...

— Vous ne pouvez rien ?

— Rien !

Mais c'est affreux !

N'est-il pas possible, du moins, de la ranimer, ne fût ce qu'une seconde, afin qu'elle me voie, qu'elle reçoive mon adieu !...

— Mme de la Fougeraye expirera sans avoir repris ses sens...

— Peut-être, après tout, vaut-il mieux pour la pauvre femme qu'elle ne retrouve pas sa raison...

Elle voudrait voir son fils, l'embrasser et quelles souffrances ! en me contemplant les mains vides...

Robert prononça ces paroles d'une voix sourde et le silence tomba.

Le docteur demeurait près de la mourante par pure convenance, puisque rien ne pouvait la tirer de la tombe où déjà elle était à demi descendue.

Clarisse, hébétée, sentait ses idées bouillonner confusément dans son cerveau enfiévré.

Le mystère qu'elle pressentait lui paraissait si horrible qu'elle fermait les yeux comme devant un gouffre.

Elle ne comprenait pas, d'ailleurs, elle se perdait dans ce noir...

Une seule chose restait claire, nette, en son esprit, c'est que le duc mentait, qu'elle le savait ?

Oh ! non, non ! ces événements lui paraissaient trop effrayants, elle se sentait devenir folle devant cette énigme...

Elle ne dirait rien, rien, elle ne pensait qu'à une chose, fuir, fuir, partir bien loin dès que serait morte la douce femme qui la protégeait et qu'elle aimait, dès que seraient clos pour jamais ses yeux purs...

Et Clarisse regardait le cher visage de sa maîtresse avec une douleur sincère, et elle se prenait à répéter comme le duc en voyant ses traits calmes :

— Reste dans le néant où tu es, pauvre mère, ne reviens pas à la vie, puisque tu n'as plus d'enfant !...

Félix vint dire que le commissaire de police, accompagné de son secrétaire, était là.

Fougeraye laissa le docteur et Clarisse aux côtés de l'agonisante, et il se rendit immédiatement auprès des hommes de justice qui l'attendaient dans la serre.

Après l'échange de saluts, M. Vicair commença ses questions, et Robert renouvela le récit qu'il venait déjà de faire au médecin.

Le commissaire écouta sans mot dire, rivant son oeil clair sur le duc qui ne sourcillait pas, et se montrait tout à fait à la hauteur du rôle terrible qu'il avait résolu de jouer.

Douleur concentrée, gestes sobres, paroles brèves, l'harmonie était parfaite et d'ailleurs, le mal du pauvre duc n'était-il pas sincère, et n'était-ce pas en somme un sentiment fort louable auquel il obéissait.

L'interrogatoire terminé, M. Vicair voulut opérer les constatations légales.

Dans la serre d'abord, à la place où l'on avait trouvé la duchesse, place qu'indiquait tragiquement une petite mare de sang coagulé au pied de la torchère, puis sur la terrasse, où il fut impossible de relever la moindre trace de pas, cette terrasse semée de petits cailloux étant piétinée tout le jour par les habitants de l'hôtel.



La
"British Consols"
vous assure toutes les
qualités que vous préférez
dans une cigarette... des ta-
bacs plus doux et plus coûteux
... un goût et un arôme agréables
... une douceur satisfaisante. Bout
uni ou liège.

British Consols
Tabacs PLUS DOUX,
plus coûteux



Voici
la cigarette par-
faite—vous assure la
protection du bout à filtre et
la qualité "Export" réputée.
Si vous préférez le bout uni, de-
mandez "Export"—faite avec du
papier imperméabilisé.

EXPORT A
de MACDONALD
AVEC BOUT A FILTRE



La Menthol
de Macdonald est
la cigarette "de tous
les temps" pour ceux qui
aiment une fumée fraîche et par-
fumée. Faite de tabacs doux de
Virginie, traités au menthol, pour
protéger votre gorge et l'adoucir.
Bout uni ou liège.

Menthol
de MACDONALD
VIRGINIE DOUX

MACDONALD'S

ETABLI EN 1858

Les manufacturiers indépendants
de tabacs et de cigarettes les
plus importants au Canada.

C'est au matin seulement que le jardinier râtissait.

Le long de la balustrade qui bornait la terrasse comme preuve de l'escalade, l'échelle dont s'était servi César était demeurée à sa place, et M. Vicaire la fit saisir.

Félix, le premier en cause, dit simplement, sans hésiter, sans balbutier, ce qui avait été convenu avec son maître.

Clarisse, elle, tremblait comme une feuille en présence du magistrat.

C'est à peine si, de ses lèvres décolorées, purent s'échapper ces mots qu'elle répétait obstinément.

— Je ne sais rien... rien monsieur... Je dormais... Félix est venu frapper à ma porte... je me suis levée, j'ai couru aider M. le duc à transporter madame sur son lit; là, j'ai constaté la disparition de M. René... c'est tout!

Les autres domestiques, et pour cause, ne pouvaient apprendre rien d'intéressant du commissaire.

Quant à Castérac le portier il vint avec sa figure martiale son regard assuré d'ancien soldat déclarer qu'il ne donnerait aucun renseignement à M. Vicaire.

— Cette affaire se présente mal... objecta le magistrat, et nous aurons de la peine, je le crains, à démêler cet écheveau.

Personne ici ne peut nous éclairer. Il y a meurtre, rapt d'enfant si on peut s'expliquer le meurtre il est absolument impossible en revanche de trouver un motif plausible à l'enlèvement de votre fils, monsieur le duc...

Qu'en pensez-vous Barlas?... Le secrétaire, d'un hochement de tête, approuva son chef lequel poursuivait :

— Vous ne vous connaissez pas d'ennemis, monsieur ?

— Aucun répondit Robert.

— Alors, je ne sais plus. Seule une haine, une vengeance à exercer pourraient légitimer cet incompréhensible enlèvement...

Vraiment je m'y perds, et j'ai grand peur que l'enquête ne soit sans résultat...

— Que l'on retrouve mon fils ! s'écria le duc, qu'il me reste au moins lui !

Pour cela je ne ménagerai pas l'argent.

Que la police, monsieur, mette en chasse ses meilleurs limiers, que l'on fouille le monde entier s'il le faut, mais que René me soit rendu.

— Le nécessaire sera fait, vous y pouvez compter répliqua le magistrat pénétré de compassion en face de cette douleur si légitime.

Mais pour le moment mon devoir s'arrête là.

Il ne me reste qu'à rédiger mon rapport et tout à l'heure le parquet sera prévenu.

Avant de se retirer M. Vicaire pénétra dans la chambre de la duchesse et visita le lit défait du petit René.

Mathilde était toujours insensible; seul son coeur qui battait faiblement disait que la vie persistait encore en elle.

Les deux hommes de police après avoir jeté un regard sur la pauvre femme se retirèrent.

Robert les accompagna.

Lorsqu'il rentra dans la chambre, il trouva Clarisse ayant repris sa place au chevet de Mathilde, et le docteur l'oreille appuyée sur sa poitrine.

— Eh bien ! demanda Robert.

— Elle n'est pas encore morte, répondit à voix basse le médecin.

La Fougeraye fit un geste de découragement et se laissa choir dans un fauteuil, cachant son visage dans ses deux mains comme pour échapper à la vision lamentable de cette

douce créature étendue, frêle et pâle, mourante !

Et la douleur du malheureux s'avivait encore des souvenirs que son esprit, malgré lui, évoquait.

Tous les actes de sa vie depuis son mariage reprenaient corps, venaient se dérouler devant lui; et il semblait à Robert que les heures heureuses, celles où il avait épousé Mathilde, celles où il était devenu père, se montraient à lui railleuses maintenant, narguant sa crédulité, son aveuglement...

Trompé toujours, trompé, bafoué sans cesse...

Dans le silence effrayant de cette veillée sinistre, la Fougeraye se sentait plus misérable, plus anéanti, plus saignant encore...

Des sanglots soulevaient sa poitrine robuste.

Tout à coup, Mathilde s'agita; en un clin d'oeil ils furent autour d'elle groupés anxieux...

La jeune femme après quelques mouvements inconciens tourna et retourna sa tête alourdie, ses paupières se soulevèrent et la vue apparut terne, vague; c'était déjà le regard d'une morte.

Puis un à un, les traits se détendirent, la tête un instant soulevée par un effort des muscles, retomba pesante sur les oreillers, les bras s'allongèrent le long du corps, la peau prit cette teinte livide caractéristique et un soupir pareil à un souffle léger s'exhala des lèvres bleues tandis que de la blessure coulait une dernière larme rouge...

C'est fini, articula le docteur.

Clarisse jeta un cri et tomba à ge-

noux, la bouche collée sur une des mains de la morte.

Quant à Robert l'inexorable mot fit sur lui l'effet du tonnerre.

Il chancela tel un arbre foudroyé, et s'éroula sur les couvercles comme pour y étouffer le gémissement qu'exhalait son pauvre coeur brisé, pantelant, à l'agonie...

Elle était morte la douce femme, morte dès la minute affreuse où la saisit brutalement celui qu'elle adorait.

Tout son sang à cette seconde s'était figé et tandis qu'il lui criait l'insulte, qu'il la secouait durement, elle si fragile, Mathilde sentait la vie s'écouler d'elle comme d'une blessure ouverte...

Elle était tombée, la mort l'avait prise et depuis elle ne souffrait plus... Dieu ayant jugé dans sa clémence que c'était assez... et la blanche victime dormait à cette heure pour l'éternité...

Et le mari, le bourreau ! — comme il eût souffert davantage encore de la voir innocente — ne se souvenait plus en présence de ce cadavre que de son amour.

Il sentait la place toute puissante que Mathilde avait prise en lui, et que le vide qu'elle laissait ne se pourrait combler en son coeur...

Oh ! murmurait Robert, je puis te pardonner à présent que tu es morte, cruelle amie qui m'as payé en éternelle douleur le bonheur que j'ai voulu te donner...

Tu n'as donc pas su lire en moi, ingrate, tu n'as donc pas vu quel amour insensé je nourrissais pour toi, l'unique, la seule chérie, la seule... la seule ! tu le sais à présent.

J'ai voué ma vie à deux affections; lui que je chérissais comme un fils... toi... trop adorée hélas et tous deux vous m'avez récompensé par la trahison... le mensonge, les choses basses et viles que je ne puis répéter car je respecte ton cadavre, ô morte !

Maintenant je ne serai plus qu'un pauvre homme seul, désespéré, je n'aurai plus rien en ce monde que le remords... Vous m'avez rendu criminel, toi et lui...

Quant à l'autre, à ce malheureux petit être, je ne peux plus le voir, tu comprends cela n'est-ce pas ? mais je penserai sans cesse à lui et mon âme se déchirera quand je me dirai qu'innocent, il paye pour vous, coupable; qu'il grandit sans tendresse sans aucun de ces soins aussi précieux à l'âme qu'au corps, et que jamais plus le sourire de sa mère ne s'épanouira sur son berceau.

Pauvre tête blonde sur laquelle j'ai si souvent appuyé ma main tremblante d'orgueil paternel, pauvres yeux bleus dans lesquels je plongeais les miens avec ivresse je ne les verrai plus...

Il sera loin de moi, l'abandonné...

Il sera pour moi perdu comme tu l'es toi-même, toi qui repose paisible à présent et dont j'envie le sommeil sans fin.

Ah ! clos tes yeux, clos tes yeux de mensonge, Mathilde, car je suis tenté pour ne plus revoir leur regard hypocrite, de les crever, d'en éteindre la lueur bleue, cette lueur dont le rayonnement était pour moi, naguère, le paradis.

Comme tu as bien fait de mourir !...

Et les heures de la nuit s'écoulerent lentes, tandis que se continuait la funèbre veille, et sous la lueur pâle des cierges allumés par la main pieuse de Clarisse, la morte, maintenant vêtue de soie blanche, ses doigts ivoirins tenant un chapelet de rubis, resplendissant sur sa couche, belle surhumaine beauté.

Ses cheveux épars, ses cheveux de soie blonds auréolaient son visage, cachant la blessure, l'horrible trou où

Nos Artistes de la Radio

Albert Duquesne



Le sympathique artiste Albert Duquesne (Albert Simard) est né à Baie Saint-Paul, pittoresque village situé dans un « petit pays » de montagnes romantiques et dénommé le « coin des légendes canadiennes ».

C'est en 1910 que débuta M. Duquesne avec une troupe française de New-York, qui, cette année-là, se rendit aux Antilles. De retour aux Etats-Unis, il joua dans les grandes villes. En 1913, tournée à travers le Canada. Quelque temps après, il continue en Europe des études interrompues par la guerre. A Montréal en 1918, il s'associe à Fred Barry et leur troupe se distingue par le choix d'acteurs et de pièces excellents.

Albert Duquesne avait auparavant fait partie de la troupe Becman et Gilda Darti. Après un second voyage en douce France. M. Duquesne parcourut les provinces canadiennes. Pas n'est besoin de dire combien il fut apprécié et applaudi.

A la radio, il obtint d'autres succès, notamment dans « Coeur de maman », « Mimi, la petite ouvrière » et « Le Roman d'une orpheline ». Actuellement il donne des causeries radiophoniques et prend part chaque jour à un ou deux programmes. Comme on le constate il est fort occupé. Grand bien lui fasse, puisqu'un public nombreux et avide l'écoute toujours avec la plus grande attention.

toujours, durant ses cauchemars futurs, le mari verrait s'écouler le sang... le sang rouge, le sang du sacrifice...

III

Le surlendemain de cette soirée maudite, un fourgon des pompes funèbres vint chercher le corps de la duchesse pour le transporter au chemin de fer, où un wagon avait été transformé en chapelle ardente.

Les restes de la défunte devaient reposer dans la crypte de la chapelle du château de famille, près de Poitiers, à côté des ancêtres de son mari.

Le duc, naturellement, accompagnait le corps.

Il décida de demeurer à la Fougeraye pour y passer le temps de son deuil.

C'est du moins ce qu'il annonça à ses domestiques en les congédiant.

Son valet de chambre devait lui suffire, le service se résumant désormais à peu de chose, puisque le duc entendait vivre dans la solitude la plus complète.

Le château de la Fougeraye, outre les gardes du domaine, était surveillé par un ménage de braves gens qu'il comptait utiliser pendant son séjour.

Robert leur adjoindrait Antoine, le frère aîné de Félix, ancien cuisinier du duc, et qui maintenant, à la Fougeraye, en possession d'une sinécure créée par son ancien maître, espérait bien terminer ses jours sans reprendre le collier.

— Tant pis pour ton frère, Félix, dit le duc, lui faudra se remettre à la besogne. Je ne veux plus que vous deux pour me servir.

Castérac c'est impossible; il doit rester ici pour garder l'hôtel.

D'ailleurs cela lui serait trop pénible de s'éloigner indéfiniment de sa mère, ma vieille nourrice, tandis que ton frère et toi vous êtes seuls, libres par conséquent, vous pourrez me suivre partout où je trainerai ma lamentable existence.

Toi, demeure ici momentanément pour garder ceux que tu sais...

Lui est en voie de guérison, m'as-tu dit; l'autre... le petit malheureux, toujours enfermé sous la garde de Castérac...

Cela ne peut ainsi durer... et dès que mes gens auront quitté l'hôtel, tu devras agir...

Cette nuit, j'ai consigné sur ce papier mes instructions.

Suis-les rigoureusement, prends aussi ce paquet; en lisant la note ci-jointe, tu verras ce qu'il contient.

Dès que ta mission sera remplie, viens me rejoindre à la Fougeraye, où je t'attendrai...

Adieu, maintenant, mon ami...

Le vieillard s'inclina sur la main de son maître, et voulut la baiser.

— Non, fit le duc, je t'ai appelé mon ami.

Les deux hommes échangèrent une vigoureuse poignée de mains, et Robert se dirigea vers la porte cochère où l'attendait son coupé.

— Laissez-moi vous accompagner jusqu'à votre voiture, demanda le vieux domestique, je voudrais... — sa voix se mouilla de larmes contenues — dire un dernier adieu à... à celle qui n'est plus!

— Viens! répliqua brièvement Robert.

Au moment de franchir le seuil, il s'arrêta et saisissant Félix par le bras, il dit, tout bas, comme honteux:

— Où est-il?

— Là-haut, dans une des chambres du premier, celle où les volets sont fermés, répondit Félix sur le même ton.

— Que fait-il?... que dit-il?

— Il pleure silencieusement, comme s'il comprenait, le pauvre mignon; il ne veut pas se lever et c'est à peine s'il consent à prendre un peu de nourriture...

Castérac lui a raconté que... madame était bien, bien malade, et qu'elle guérirait seulement s'il restait très sage...

Il s'est soumis sans murmurer, il demanda seulement de sa jolie petite voix douce si maman sera bientôt guérie...

Castérac dit que c'est à fendre l'âme...

— Sa captivité va être terminée, fit la Fougeraye.

— Oh monsieur, monsieur, si vous vouliez! il est si gentil, si doux...

Le visage du duc redevint dur, inflexible.

— N'insiste pas, Félix, répliqua-t-il, je ne peux plus le voir.

Je le plains de tout mon coeur, mais c'est notre loi, vois-tu, d'être moi...

Robert franchit d'un pas saccadé les quelques mètres qui le séparaient de son coupé.

La portière en était ouverte.

Avant d'y monter, l'époux de Mathilde jeta un regard désespéré sur le fourgon dans lequel elle était enfermée, puis, d'un mouvement brusque, il se jeta dans sa voiture.

Les deux véhicules s'ébranlèrent l'un à la suite de l'autre, et ils avaient disparu depuis longtemps que Félix était encore debout, le front incliné, perdu dans une méditation douloureuse.

Quelques heures plus tard, le vieux serviteur avait reçu les adieux de tous les domestiques.

Il restait seul dans la maison, seul et libre de soigner comme il faut le blessé confié à sa garde.

Une seule personne avait quitté l'hôtel de la Fougeraye sans venir serrer la main du brave homme.

Cette personne, c'était Clarisse Burnett.

Elle était partie dans des conditions telles, que les pensées de Félix à son égard n'étaient guère charitables.

Dès le lendemain de la mort de la duchesse, quelques heures seulement après ce tragique événement, elle avait disparu, laissant à l'adresse du duc ce seul mot:

« Je prie monsieur le duc de m'excuser si je le quitte ainsi, mais une circonstance impérieuse m'oblige à partir sans retard.

« Je présente à monsieur le duc mes salutations respectueuses.

« Clarisse Burnett. »

Et on ne l'avait plus revue: elle avait laissé dans sa chambre la plupart de ses affaires, ses gages même ne lui vaient point été payés.

— Conçoit-on, marmonnait Félix, une sans-coeur de cette espèce!

Ça pleurait à sanglots devant le corps de madame, et elle n'est pas encore froide que ça se sauve on ne sait où!

Quelque galantin l'aura pour sûr enlevée!

Qu'il la garde, et que je ne la revois jamais, cette péronnelle.

Choisir un moment pareil pour se faire enlever, c'est du propre!...

Le soir, lorsque la nuit fut tout à fait tombée, Félix s'en alla chez Castérac, le portier de l'hôtel.

Celui-ci achevait d'habiller le petit René qui se laissait faire sans mot dire, mais ses grands yeux fiévreux débordaient de larmes, il s'y lisait un étonnement douloureux si poignant que les deux hommes en avaient le coeur serré.



“Je ne croyais pas que la Banque serait intéressée”

Nombre d'hommes et de femmes responsables hésitent à s'adresser à la banque pour contracter un emprunt temporaire qui les tirerait de leurs difficultés du moment.

Pourtant, cette banque consent de tels prêts tous les jours. Il faut que l'argent soit employé à une fin particulière et l'emprunteur doit être financièrement en état de rembourser la banque dans un délai raisonnable.

On peut, au besoin, faire des arrangements avec la banque pour rembourser l'emprunt par versements commodes, effectués à intervalles réguliers. Les gérants des succursales de cette banque se feront un plaisir de discuter la question de prêts personnels avec tout homme ou femme responsable.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix : \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur



ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul, (comté de Laval), P. Q.

Lisez “La Revue Populaire”

UN ROMAN COMPLET
DANS CHAQUE NUMERO

tous les mois!



Coupon d'abonnement à
LA REVUE POPULAIRE
\$2.00 pour 2 Ans

(Pour le Canada seulement)

Ci-joint \$2.00 pour un abonnement de DEUX ANS à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q., Canada.

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS — Problème No 288

Solution du Problème No 289

Dix jeux de cartes

M. Hercule Giroux, 1284, rue Wolfe, Montréal, P. Q.; M. Léopold Paré, 209, rue Willard, Cowansville, comté Missisquoi, P. Q.; M. Jean-Charles Côté, Van Bruysel, P. Q.; M. Fernand Matte, Neuville, comté de Portneuf, P. Q.; Mlle Benjamine Carl, 386, rue St-Jean, Québec, P. Q.; Mlle Marie-de-Lourdes Boucher, 1604, rue St-André, Montréal, P. Q.; Mlle Geraldine Vincent, 451 ave Strathcona, Westmount, P. Q.; M. Henri Beaudoin, 1662, rue Plessis, Montréal, P. Q.; Mme C.-E. Mongenais, 321, rue Rideau, Ottawa, Ont.; Mlle Germaine Dufresne, 342, est rue Sherbrooke, Montréal, P. Q.

O	E	T	A	F	L	O	R	E	O	U	D	E
P	R	O	I	E	A	S	A	A	R	L	O	N
A	M	I	S	N	T	B	D	E	N	T		
L	I	T	T	E	L	P	A	L	A	A	R	
I	N	N	I	O	S	H	U	M	T	E		
N	B	A	C	P	O	T	G	O	B	E		
T	U	B	A	I	C	H	A	I	O	N		
S	T	O	R	S	E	E	C	A	N	G	S	
T	E	T	A	S	Z	C	L	E	C	A		
A	R	T	Z	U	M	I	Q	U	E	P	I	C
N	I	E	L	R	E	C	U	L	D	I	T	O
I	N	N	S	T	R	I	P	S	E	L		
T	E	C	O	U	O	S	O	T	R	E		
Z	C	O	U	S	I	N	I	E	R	E	S	Y
A	L	A	I	S	E	E	M	E	R	I	T	E

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 290

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	■														
2		■													
3			■												
4				■											
5					■										
6						■									
7							■								
8								■							
9									■						
10										■					
11											■				
12												■			
13													■		
14														■	
15															■

Nom (M., Mme ou Mlle) _____
 Adresse ou Boîte Postale _____
 Ville _____ Comté _____ Prov. _____
 Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

1. Terre à porcelaine. — Tissu qui constitue la couche profonde de la peau.
2. Romancier français (1804-1857). — Passage étroit entre deux montagnes. — Pronom personnel.
3. Pronom indéfini. — Lieu de l'arène où l'on tient les taureaux enfermés. — Fleuve côtier de France.
4. En poésie, navire. — Officier de bouche, à l'ancienne cour des rois de France. — Troublé.
5. Préfixe. — Sculpteur, fondeur et médailleur italien. — Terminaison.
6. Partie de la charrue servant à ouvrir le sol. — Point cardinal. — Espèce de cabriolet.
7. Qui exprime le dégoût. — Oxyde bleu de cobalt.
8. Bâton de pèlerin. — Se dit du souffle des vents.
9. Partie la plus fine de la laine cardée. — Voitures qui marchent à l'aide d'un moteur.
10. Fleuve qui arrose la Westphalie et le Hanovre. — Filament. — Saint (en espagnol).
11. Préfixe latin qui signifie *de, par*. — Riche tissu de soie. — Ici.
12. Voiture fermée. — Permis de citer (Dr.). — Rivière de France.
13. Sert à lier les parties du discours. — Couleur qui tient du bleu et du rose. — Note.
14. Règle obligatoire. — Pronom personnel. — Nœud (fam.).
15. Bonnet de police. — Genre de légumineuses alimentaires.

VERTICALEMENT

1. Petit câble de fil de fer tordu garni de pointes. — Plante potagère.
2. Nouveau. — Ecrivain américain, né à Boston. — Selle grossière.
3. Du verbe être. — Réduit pratiqué dans la cale d'un navire. — En cet endroit.
4. Etat physiologique des animaux. — Espèce de poisson des Mascareignes. — Fraude.
5. Chemin de balage. — Tissu de laine étroit et léger. — Fille d'Inachos.
6. Pronom indéfini. — Qui exprime le doute. — Chef-lieu d'Ille-et-Vilaine.
7. Presqu'île montagneuse entre la mer du Japon et la mer Jaune. — Juges Musulmans.
8. Courbure anormale de la colonne vertébrale lombaire. — Feindre.
9. Unissent. — Commune de la Seine.
10. Frère servant. — Mesure algérienne. — Possessif.
11. Conjonction copulative. — Callosités. — Interjection.
12. Gaz stomacaux. — Robe turque doublée de fourrure. — Adj. numéral.
13. A moitié. — Peintre français né à Rothau. — Adverbe de lieu.
14. Partisan. — Affluent du Danube. — Il ne faut jamais se le rompre.
15. De la couleur jaune tirant sur le brun. — Sabre de bois d'Arlequin.

Pauvre être arraché brusquement de l'intérieur douillet, et de la vie délicieuse, si pleine de joie, qu'il menait auprès de sa mère chérie, comme un changement devait lui sembler affreux!

Sa petite cervelle d'enfant se brouillait dans ce noir; il ne comprenait pas, ne pouvait parvenir à comprendre...

— Il faut nous hâter, mon petit monsieur, disait Castérac, faisant aussi douce que possible sa rude voix de soldat, votre maman veut que vous veniez avec moi à Chelles chez la vieille mère, vous savez, qui a de jolies chèvres blanches avec qui vous jouiez si bien!

Quand madame sera guérie, elle viendra vous chercher.

— Quand sera-t-elle guérie, maman? interrogea le petit d'un accent navré.

— Bientôt, je vous promets. N'est-ce pas, Félix?

Surtout si vous êtes bien obéissant. Le vieillard approuva d'un hochement de tête.

— Et mon papa, pourquoi il n'est pas avec moi?

— Votre papa... il soigne madame, vous comprenez, il ne peut pas la quitter...

— Ah!... il m'aime toujours, dis, Félix, mon papa?

Le brave homme étranglé par l'émotion balbutia:

— Oh! monsieur René! vous le savez bien qu'il vous aime, votre papa, et de tout son coeur encore!

L'enfant se tut, et Castérac lui mit son chapeau.

Puis tous les deux se surprirent, essayant furtivement du doigt un pleur.

Qu'il était terrible et poignant ce petit être avec ses questions!

De quelle prescience, à certaines heures solennelles, ces coeurs d'enfants ne sont-ils pas capables!

La toilette finie, Castérac adressa un signe à Félix, celui-ci comprit et sortit sur le Cours-la-Reine, inspectant soigneusement les alentours de l'hôtel.

Il ne remarqua rien de suspect et rentra en avertir Castérac d'un geste convenu à l'avance entre eux.

L'homme et l'enfant s'en allèrent.

— Veille bien, souffla Castérac à l'oreille de son camarade.

Je vais traverser le pont de la Concorde et je prendrai une voiture à la première station que je trouverai de l'autre côté de l'eau.

Je rentrerai par le dernier train, j'ai ma clef, referme sur moi les portes et ne te dérange plus.

Le battant de la petite porte ménagée à côté de la grille d'honneur se referma avec un bruit lugubre sur l'exilé.

Le dernier de la Fougeraye quittait pour toujours la maison paternelle.

Sa vie maintenant serait pleine de hasards, de tristesses, de misères... Adieu! pauvre petit abandonné!

Félix, appuyé contre la grille, écoutait le bruit des pas qui se perdaient peu à peu dans le lointain, celui de l'homme ferme, décidé, celui de l'enfant: un trotinement hâtif de ses pieds menus sur le pavé sonore...

— Allons! se dit le vieillard quand il n'entendit plus rien, les voilà loin, ils pourront sans encombre maintenant continuer leur voyage...

J'avais peur que quelqu'un, quelque individu de la police ne guettât autour de l'hôtel...

Il n'en est rien par bonheur. Du reste en y réfléchissant, ce n'est pas par ici que ces gens dirigeront leurs recherches.

Puisqu'on croit M. René enlevé par des inconnus, c'est dans Paris,

à travers la France qu'on fouillera, et non pas autour de cette maison.

Là, maintenant que tout est bien fermé je retourne près de mon malade...

La fièvre commence à s'en aller, d'ici trois ou quatre jours il sera sur pieds.

C'est curieux, il se laisse soigner puis enfermer sans rien dire; on croirait qu'il n'a pas conscience de ce qui se passe autour de lui.

La fièvre sans doute produit cet état... Mais depuis tantôt, je le crois bien près de revenir tout à fait à lui...

Il regarde sa chambre, ma chambre, d'un oeil étonné, et moi même il me fixe opiniâtrement lorsque je suis près de lui...

Je crois qu'il sera prudent de ne pas attendre que les forces lui soient entièrement revenues pour exécuter les ordres de mon maître, sans quoi il ferait assurément résistance.

C'est que je le connais, M. César et son caractère indomptable...

Tout de même, après les malheurs causés par sa faute, j'espère qu'il se montrera docile...

Tout en monologuant, le vieux domestique arrivait chez lui.

Il entra dans sa chambre, dont la porte par précaution avait toujours été fermée à clef, et après avoir constaté que le malade dormait, il s'assit près de lui et relut la lettre qu'avant de partir, le matin, son maître lui avait laissée.

Environ une heure plus tard, le blessé s'agita sur sa couche, étira ses bras, puis ouvrit les yeux.

Dans son regard se peignit d'abord une stupéfaction très vive.

Il se demandait évidemment par quel hasard il se trouvait dans cette chambre inconnue, avec cet homme à cheveux blancs à ses côtés.

Mais Félix s'étant tourné vers lui, César le reconnut.

— Tiens! Félix! murmura faiblement le jeune homme... je suis donc...

Il n'acheva pas, ne comprenant pas encore comment le vieux compagnon de son enfance se trouvait à son chevet, comment lui-même était couché dans ce lit, les membres lourds, la tête vide.

— Vous êtes chez M. le duc de la Fougeraye.

— Mais comment se fait-il! et cette douleur là... Aie!

— Vous... avez été blessé, et c'est moi qui vous soigne.

— Blessé? où? quand? Je ne me souviens pas...

Voyons que je tâche de me rappeler... Le soir, l'échelle... puis la serre... quelqu'un qui me saisit, je résiste, je m'échappe... puis plus rien... du noir, du vague... je ne sais plus...

— Ne vous fatiguez pas à chercher, monsieur, César, vous avez encore la tête trop faible...

Ne parlez pas trop non plus, cela vous redonnerait la fièvre.

Soyez bien tranquille, bien raisonnable, si vous voulez être bientôt guéri, et alors je vous expliquerai.

Jusque là laissez-vous soigner par moi sans en demander davantage...

César, trop languissant encore pour réunir ses idées se laissa aller sur ses oreillers, soupira et ferma les yeux.

IV

ROBERT et César de la Fougeraye n'étaient que demi-frères.

Leur père, Alexandre de la Fougeraye, épousait, à trente ans, miss Maud Fergusson, richissime Américaine, fille d'un Yankee, possesseur de toute une contrée dans laquelle

se trouvaient de nombreux puits à pétrole, qui lui rapportèrent une fortune colossale.

De très noble et très ancienne race, mais à demi ruiné, Alexandre redorait ainsi son blason, dans les conditions toutefois les plus honorables.

Robert était le fils de l'Américaine, qui mourut jeune, lui léguant ses richesses.

Après deux années consacrées au souvenir pieux de l'épouse défunte, Alexandre s'éprenait d'une jeune veuve et l'épousait.

Mais celle-ci, au contraire de Maud, n'apportait à son mari que sa beauté, sa douceur, et l'exquise sensibilité de son âme.

Il fit cette fois, dans le sens le plus large du mot, un mariage d'inclination.

La douce Isabelle mourut peu de temps après la naissance de son fils César.

Elle avait langué plusieurs mois, souffrant sans se plaindre, et s'éteignit son doux sourire aux lèvres sa petite main pâle appuyée sur la tête de Robert son beau-fils, ses yeux mourants fixés sur le bébé qu'elle laissait si tôt, trop hélas ! sans mère !

Le coup fut si rude pour Alexandre de la Fougeraye, qu'il ne survécut pas longtemps à sa chère morte.

Une année à peine après elle, il mourut, recommandant à son aîné, Robert, le petit César, le conjurant d'être pour lui bon frère, de le protéger, de l'aimer, de lui rendre aussi douce que possible la traversée de l'existence...

Au moment de la mort de leur père, il possédait de solides qualités pratiques.

Ce mélange produisit un ensemble excellent, et fit de Robert un être d'élection au sens le plus large du mot.

Comprenant la grandeur de son devoir, le jeune homme renonça à la vie brillante, aux plaisirs qui s'offrent tentateurs à ceux que la fortune choisit, et se consacra tout entier à l'enfant dont il avait la charge.

Et c'était la chose la plus touchante du monde de voir ce grand tendre avec cet enfant comme la plus tendre des mères.

Il éleva César, veilla sur son éducation, se fit son protecteur, son appui, il l'aima de tout l'amour qu'auraient eu pour lui ses chers parents et entoura sa jeunesse des soins les plus empressés, tandis qu'il s'essayait à former son cœur, ouvrir son esprit, cultiver son intelligence.

Jamais frère n'eut pour son cadet affection plus vive et plus profonde, tendresse plus indulgente !

Jamais aussi ne se rencontra, chez des êtres issus du même sang, une telle dissemblance de nature.

Autant Robert avait été toujours sage et réfléchi, autant César montrait un caractère de jour en jour plus fougueux, plus indomptable.

Parfois, un peu découragé par les incartades enfantines de son cadet, la Fougeraye en venait à se demander de qui César tenait cette nature bizarre, fantasque, cette tête d'étréneau, cet esprit incapable de se soumettre à la moindre contrainte.

Alexandre, leur père, ne ressemblait en rien au jeune garçon, et ce n'était certes pas la douce Isabelle qui avait légué à son fils ces instincts, capables plus tard de se transformer en vices.

César détestait l'étude; qu'on s'y prit doucement ou qu'on le punit, il ne pouvait supporter de demeurer assis devant un pupitre, prenant des leçons ou noircissant du papier.

Ses plaisirs préférés étaient les jeux violents, les gambades, les sauts, les courses folles; il ne pouvait tenir en place et mettait sans cesse aux

abois toute la domesticité de son frère, son précepteur à qui il se plaisait à jouer les niches les plus abracadabrantes; son grand frère lui-même n'était point épargné.

Pourtant il l'aimait bien, Robert et certaines fois le jeune père sentait son cœur se fondre sous les caresses passionnées et les protestations de l'enfant.

César jurait qu'il ne recommencerait plus, pleurait à sanlots, se maltraitait, s'injurait, suppliait son frère de le punir, tant il trouvait sa conduite indigne, son ingratitude noire.

— Je sais bien, va, tout ce que tu fais pour moi, mon Robert, disait-il, je comprends les sacrifices que tu t'imposes...

Tu vis seul dans ce château de la Fougeraye, tu te consacres à mon éducation, tu ne mènes pas l'existence d'un jeune homme de ton âge, à cause de moi...

Tu te contrains à l'ennui, à la solitude parce que je suis là...

C'est certainement moi encore qui t'ai empêché de te marier, car je te connais, tu n'as pas voulu partager ton affection avec... quelqu'un, ou t'exposer à ce que ta femme peut-être me détestât...

Je suis si détestable, elle aurait bien raison.

O mon Robert ! je te jure que je t'aime, pourtant, et si je ne suis pas sage, si je n'obéis pas, si j'ai mauvaise tête enfin, ce n'est pas tout à fait de ma faute...

Je prends les meilleures résolutions, et lorsqu'il s'agit de les mettre à exécution, patatras ! c'est comme si un diable malin s'amusa à me faire la nique...

Mais je me corrigerai, tu verras, je deviendrai raisonnable, j'étudierai comme il faut pour que tu sois content de ton fils...

Tu sais que je t'aime, n'est-ce pas ? que je suis bien malheureux quand je t'ai causé une peine quelconque.

Cela me fait mal, quand tu prends ta figure sérieuse, que tu tronces le sourcil...

Aussi, je ne serai plus méchant jamais, jamais ! je ne veux plus que tu sois fâché.

Les pressentiments légitimes du frère aîné s'évanouissaient comme fumée devant ces paroles sincères, ces regrets, ces larmes.

Malheureusement pour César, la diable malin revenait souvent et détruisait en une seconde les belles promesses.

Les frasques reprenaient de plus belle, sans cesse renouvelées, si bien que Robert s'effraya sérieusement et se demanda ce qu'il allait devenir avec cet enfant indomptable.

Mais sa généreuse nature pas une seconde ne l'incita au découragement, à l'abandon de la tâche commencée.

Leur père était mort en laissant à son aîné un devoir sacré à remplir... Ce devoir il l'accomplirait coûte que coûte...

A treize ans, César s'enfuyait de la maison, ayant à peine quelques sous en poche, et la Fougeraye désolé le retrouvait au moment du départ d'un paquebot, à fond de cale.

— S'il détestait l'étude, l'enfant se passionnait pour la lecture de "Robinson Crusoe" et autres "Robert — Robert" dont les aventures l'émerveillaient.

Un beau matin, la fantaisie lui vint d'imiter ces héros, et de visiter à son tour les pays dont la description l'avait enflammé.

Après une série d'aventures prodigieuses, lorsqu'il serait devenu célèbre, il écrirait à son frère, obtiendrait son pardon etc.



LE MONUMENT NELSON

Quand Montréal érigea ce monument au héros de Trafalgar, le gin de Kuyper était un grand favori dans la métropole du Canada. Alors comme aujourd'hui, la réelle saveur de Hollande faisait les délices de ceux qui savaient apprécier la qualité uniforme d'un vrai bon gin.

Nouveaux et commodes flacons PLATS

40 \$ 265
ONCES,

26 \$ 190
ONCES,

10 85¢
ONCES,

Cette Réelle
Saveur de
Hollande

GIN de Kuyper

EN VENTE AU CANADA DEPUIS PLUS DE 100 ANS

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande—Maison fondée en 1695.

Une revue dont tout le monde parle
en ce moment

LE FILM

La grande revue de cinéma canadienne-française

Dans chaque numéro un roman d'amour, complet et inédit. — De nombreuses photos des grandes vedettes françaises et américaines. — Les dernières nouvelles des studios transmises par nos correspondants de New-York, Hollywood et Paris.

Notre roman de juillet :

Ecoute, mon coeur...

Par LEO DARTEY

COUPON D'ABONNEMENT LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. \$1.00 pour 1 an ou 50 cents pour 6 mois.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Par bonheur, le voyage de César se trouva interrompu dès son début, et le gamin, piteux, retourna à la Fougère l'oreille basse, le cœur gros, préméditant déjà de recommencer plus tard, mais de prendre cette fois mieux ses précautions.

Jusqu'à dix-huit ans, Robert eut toutes les peines du monde à garder son frère, à lui inculquer quelque instruction.

A ce moment enfin, jugeant que tout ce qu'il pourrait faire désormais serait nul puisque son cadet manifestait un si grand amour pour les voyages, il se décida à le laisser parcourir le globe sous la surveillance d'un précepteur, espérant que le jeune homme, après deux ou trois années d'absence, lui reviendrait, mûri, assagi, sérieux en un mot !

Cela se passa bien d'abord et Robert tranquillement put se livrer aux paisibles occupations qu'il affectionnait.

Il collectionnait les vieilles médailles, les estampes rares, et parvint à se composer une galerie des plus intéressantes.

Mais César devait donner à son frère de nouvelles inquiétudes, car un beau jour, Robert apprit qu'il avait abandonné son compagnon de route et commettait les plus extravagantes équipées.

Le mal, grâce à une forte somme et à une mercuriale de son aîné, fut réparé encore.

César jura une nouvelle fois de se corriger et tint parole pendant quelque temps, de sorte que la Fougère se reprit à espérer.

— Mon frère, se répétait-il souvent, est une tête folle, mais son cœur est excellent et l'empêchera toujours de faire de trop grosses sottises.

Quand il aura jeté sa gourme, il deviendra l'être le meilleur qu'on puisse voir.

Il se maria, aura beaucoup d'enfants dont je serai l'oncle-gâteau, car pour moi maintenant c'est fini je ne veux plus entendre parler de mariage, je suis trop enraciné dans mes manies de vieux garçon...

Survint la guerre de 1870.

César, qui se trouvait alors au Maroc, accourut pour prendre du service.

Il se fit remarquer pour sa bravoure folle lors des premières affaires.

(A suivre dans le prochain numéro)

— o —

L'éloquence des chiffres

Quand on parle de reproduction chez les mouches, on arrive facilement aux millions. Il n'est jamais question de dénatalité dans ce monde-là !

Et si vous savez qu'une mouche transporte des germes dangereux, vous comprenez quel danger cette peste constitue pour l'hygiène. Les mouches ont un penchant immodéré pour les poubelles, déchets, aliments en décomposition, etc. C'est là qu'elles trouvent des microbes particulièrement vigoureux.

Les mouches entrent aussi dans les maisons et elles se promènent sur le bébé, ses jouets, sa tétine, partout où elles peuvent semer des germes malfaisants. C'est une menace constante !

N'hésitez pas. Quelques tue-mouches Wilson ici et là dans les différentes pièces de la maison et les mouches passent rapidement de vie à trépas. C'est une solution radicale et infaillible !

Georges Carpentier (Suite de la page 8)

tions de l'arbitre m'achalèrent. » Il fut parti environ deux minutes et quand il revint à son siège, le combat était terminé.

Rapide mise hors de combat

Carpentier avait knock-outé son rival en moins de 73 secondes. Georges avait préparé un plan de la plus grande attention. Il savait parfaitement ce qu'il avait à faire. Au son de la cloche, il se plia sur la pointe des pieds, en lançant un formidable crochet de gauche au corps de Wells. Ce dernier fit entendre un sourd grognement et recula, alarmé. Le Français porta alors une multitude de coups au corps de son adversaire, dansa quelque peu. Wells perdit sa présence d'esprit. Il laissa tomber sa garde pour protéger son corps torturé et Georges ne perdit point l'opportunité, lui décrochant un terrible direct sur le nez. Il fut donc facile au Français de terrasser l'Anglais, dans les secondes qui suivirent. Le champion d'Angleterre gisait là, battu par un champion de France sans que Wells eut porté un solide coup. Ce fut le plus surprenant et incompréhensible événement de l'époque dans l'Empire Britannique. Les Français en étaient tout joyeux.

Echec contre Jack Dempsey

Carpentier était maintenant un poids-lourds. Malgré son humble origine, il avait le flair naturel pour les meilleures choses de la vie. Il savait exceller dans la société. Il savait attirer les regards, des hommes comme des femmes. Après avoir battu Wells, il aurait été tout à fait naturel à Georges de dormir sur ses lauriers, mais il voulait se battre. Il était né pour la bataille. Sa série de triom-

phes augmenta dans la suite, battant même les Gibbons, Greb, Loughan. La Guerre éclata et durant quatre années, Carpentier défendit sa patrie. Au retour du front, il remit les gants et démontra qu'il était encore le champion d'Europe. L'Amérique l'invita à s'attaquer à son champion, Jack Dempsey. Ce dernier était un puissant et adroit coqneur. Le combat eut lieu dans le New Jersey en 1921, et fut le plus formidable de l'époque dans l'histoire de la boxe.

Pesant 25 livres de moins que son rival, Carpentier eut beaucoup de difficultés à s'acclimater en Amérique. Aussi le soir du combat, Carpentier n'était guère dans le meilleur de sa condition. Il livra néanmoins un magnifique combat au Manassa Mauler. N'eut été d'une fracture d'un pouce de la main droite, survenue au début, Jack Dempsey n'aurait probablement pas eu la partie facile. Dempsey gagna en quatre rounds mais fut rudement secoué par la droite de Carpentier.

Durable popularité

Carpentier livra quelques combats dans la suite. La retraite ne devait pas tarder cependant. En Amérique, Carpentier conquiert gloire et fortune. Il connut pauvreté et richesse, spéculant ici et là. Acteur à l'écran, sur la scène, il devint une vedette populaire. Quand il eut refait sa fortune, il retourna à Paris où il habite depuis. Vainqueur dans plus de 200 batailles, Carpentier n'a jamais connu l'oubli.

Les annales de la boxe parleront toujours de Carpentier comme d'un prince charmant, excellent boxeur et athlète accompli. Toujours le monde sportif gardera de ce Français un impérissable souvenir.

Tante Berthe (Suite de la page 9)

Mais certainement, vous pouvez m'en croire, petite Germaine. Si votre tante est restée célibataire, si des rides précoces ont sillonné son front, si déjà ses cheveux commencent à s'argenter sur les tempes, la cause en est uniquement aux soucis, aux chagrins qui ont traversé sa vie.

C'est qu'elle a beaucoup peiné, beaucoup souffert, la pauvre créature, depuis le jour où... Mais sans doute votre tante vous a toujours laissé ignorer quels malheurs affligèrent sa jeunesse; elle n'osa jamais troubler, par de tristes confidences, la paix de votre âme et votre naissant bonheur.

Il faut pourtant que vous sachiez, Germaine, tout ce qu'il y a de courage, d'abnégation et de dévouement dans le cours de cette existence déjà longue; il faut que vous sachiez tout ce que vous devez à votre tante, toutes les raisons que vous avez de l'aimer, de la chérir encore davantage et de la vénérer comme une sainte au fond de votre cœur.

Votre grand-père, monsieur Morel, était un très riche entrepreneur; ses affaires prospéraient; il menait une vie fastueuse, un grand train de maison; c'est vous dire que votre tante passa une enfance heureuse, du moins jusqu'à la mort de sa mère qui l'adorait.

Devenu veuf, monsieur Morel se lança dans des spéculations téméraires et bientôt désastreuses; il dilapida sa fortune et, le malheur égarant sa raison, il ne voulut pas survivre à cette richesse qu'il jugeait à jamais perdue: il se donna la mort.

Il laissait deux enfants: Jacques, le plus jeune, put finir ses études; puis il partit pour l'Afrique avec un petit capital de quelques mille francs que l'on avait pu sauver à grand'peine, de la débâcle.

Pendant ce temps-là, votre tante Berthe, qui avait reçu une instruction des plus soignées, essayait de tirer parti de son savoir: elle complétait hâtivement ses connaissances musicales, et se mettait à donner des leçons de piano.

Ah! le douloureux calvaire. Pendant des années, vous m'entendez! des années, elle dut ainsi « courir le cachet », lutter contre l'adversité avec une énergie, une volonté dont on n'aurait jamais soupçonné la présence dans cette petite personne, si frêle, si délicate, si enfantine enfin, que, lorsqu'elle venait proposer ses leçons, les gens lui riaient au nez et avaient d'abord envie de la renvoyer à ses poupées!

Pensez donc combien elle souffrit pour arriver à gagner sa vie.

Son jeune frère n'avait pu lui être d'aucun secours.

Au contraire, un nouveau malheur survint, une nouvelle charge bientôt s'ajouta aux précédentes; Jacques, qui s'était établi aux colonies, succomba au changement de climat avant d'avoir réussi dans son entreprise; et, un jour, un étranger amena chez votre tante une petite orpheline: vous, Germaine.

Mademoiselle Morel était devenue tante Berthe; elle se révéla une éducatrice de premier ordre. Ce fut elle qui vous éleva, Dieu sait au prix de quels sacrifices: elle qui vous servit

de mère et d'institutrice; elle qui vous fit croître en grâces et en talents et qui transforma la sauvage petite créole en une jeune fille accomplie, une adorable Parisienne; elle enfin, qui sut trouver pour vous le mari rêvé, dans la personne de monsieur Robert de Lauriol, votre fiancé, celui dont vous attendez si impatientement la venue!

Tante Berthe continue de dormir dans sa bergère, au coin du feu.

Est-ce un prestige, ou seulement le reflet de la flamme qui l'éclaire et la transfigure? Des teintes plus vives colorent ses joues, ses rides disparaissent, une expression de bonheur illumine son visage.

L'Ange des Souvenirs est venu la frôler de son aile; et devant ses yeux clos défilent tour à tour les images radieuses du Passé.

Elle revit sa jeunesse; elle se revit, à seize ans, belle et courtisée. Un élégant jeune homme murmure à son oreille les premiers mots d'amour, qu'elle écoute sans les comprendre. Elle se sent troublée, délicieusement émue, son cœur bat plus vite, ses lèvres s'entr'ouvrent, son front se penche pour un baiser... Mais, soudain, elle se réveille, en sursaut.

La sonnette d'entrée vient de se faire entendre.

— C'est lui, tante Berthe, s'écrie une voix joyeuse; le voici!

Allons, le rêve est fini, la vision s'est envolée.

Elle se retrouve vieille fille, au cœur meurtri, à jamais désabusée par l'expérience et le contact des vilénies humaines.

Dieu que les hommes sont lâches!

Comme elle l'aurait aimé, celui qui serait devenu son époux, si elle ne s'était pas trouvée subitement ruinée, après la mort tragique de son père.

L'amoureux s'était enfui, la voyant pauvre. Comme si elle n'avait pas porté en elle-même un trésor autrement précieux, un trésor inépuisable de tendresse et d'amour!

Regrets superflus! La raison lui disait maintenant qu'elle eût été malheureuse avec cet homme sans foi et sans courage: il valait mieux que cette trahison fut arrivée avant qu'après son mariage.

Toutefois, de ce premier et unique amour, il lui était resté une rancœur, un reste d'amertume, une ombre de mélancolie.

Sans doute, les temps pénibles étaient passés; elle avait maintenant une clientèle sérieuse, un avenir assuré.

Mais serait-ce là la seule récompense de ses efforts; n'avait-elle pas droit, elle aussi, à un peu de joie et de bonheur?

A peine ces pensées ont-elles traversé son esprit qu'elle se hâte de les chasser.

Tante Berthe ne deviendra pas égoïste.

La voici qui se lève pour recevoir, avec un sourire aux lèvres, la mère de monsieur Robert de Lauriol.

Pendant que les fiancés échangent à voix basse leurs serments, — ceux-là seront-ils sincères? — les parents s'occupent de questions plus terre-à-terre.

Tante Berthe ne veut pas entendre raison: elle s'obstine à vouloir donner au jeune ménage toutes ses économies, fruit de vingt ans de labeur.

Germaine a tout entendu: elle se jette dans les bras de sa tante, la couvre de baisers et pleure d'attendrissement.

Et tante Berthe, qui se laisse gagner par l'émotion, pense maintenant que le plus grand de tous les bonheurs, c'est de pouvoir faire des heureux!

G. D'AUBELLE

L'AMOUR VAINQUEUR

(Suite de la page 21)

— Je n'ai pas soif.
— Comme si on avait besoin d'avoir soif pour avaler un madère !
Mais sans l'écouter, l'Italien se dirigeait vers la porte.
Joseph Papin se leva aussi.
Toutefois avant de suivre son maître, il avala la consommation abandonnée.
— Que penserait le garçon ? se disait-il en même temps. Il est imprudent de se faire remarquer.
Le lendemain matin, ce fut César qui éveilla son serviteur.
Cela arrivait d'ailleurs quelquefois.
— Va me chercher les journaux, ordonna-t-il. Je veux savoir comment ce duel s'est terminé.
L'ancien cuisinier se leva en se frottant les yeux.
— Ce duel ? murmurait-il. Quel duel ?... Ah ! oui, je me souviens.
— Pourvu que cet imbécile de Maximieux ne se soit pas fait blesser !
— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?
— Ça me fait que je désire que Margottine et Alésia aient l'esprit libre le plus tôt possible.
Les journaux ne tardèrent pas à arriver.
Mais César et le faubourien eurent beau chercher.
Nulle mention du combat n'y était faite.
— Que signifie ceci ? interrogea l'Italien.
— Ma foi, je n'en sais rien. J'ignore complètement les usages du duel.
— Les pourparlers traînent en longueur, ou bien les deux adversaires se sont réconciliés... C'est un peu irritant de ne rien savoir... Peut-être les journaux du soir nous apprendront-ils quelque chose.
En effet, les journaux du soir relatèrent brièvement que le duel avait eu lieu le matin et que les adversaires s'étaient réconciliés sur le terrain.
— Parfait, déclara César. Les choses s'arrangent le mieux possible.
» Je ne vais donc pas attendre plus longtemps.
Et il écrivit à Margottine la lettre suivante :
« Madame,
» Jusqu'à quel point êtes-vous insouhaitée de ce qui concerne la naissance de la jeune fille que vous avez élevée avec tant de soins et d'affection ? Je l'ignore. Mais j'ai des raisons de croire que vous ne savez pas grand' chose.
» Vous serez sans doute heureuse de s'acquiescer de cette jeune fille à une naissance princière.
» Je n'ai pas besoin de vous recommander le secret le plus absolu.
» La prudence est encore nécessaire.
» Demain, jeudi, venez à trois heures au jardin du Luxembourg.
» Un homme sera assis près de la statue de la reine Marguerite d'Anjou.
» Il portera à sa boutonnière une rose blanche.
» Apportez cette lettre et abordez-le.
» Je vous révélerai tout.
» Car cet homme n'est autre que celui qui vous écrit et qui signe avec joie :
» Le père d'Alésia. »
Il fit connaître le contenu de sa lettre à Papin.
L'ancien cuisinier fit la moue et déclara :

— Ça ne me paraît pas beaucoup mieux que ce que j'avais fait.
— Pardon, d'abord, j'écris à Margottine.
— Et puis ?
— Elle ne peut pas craindre, elle, que quelque débauché tende un piège à son honneur et à sa vertu.
— Je n'ai jamais vu Margottine.
— Moi non plus, mais je sais qu'elle a soixante-dix ans au moins, d'après la mère la Frite.
— C'est juste... quoiqu'il y ait des satyres, fit plaisamment le faubourien...
— Ce n'est pas le moment de plaisanter, Papin. Ensuite, j'indique moi-même un rendez-vous, ce qui évite les hésitations, ce qui ne force pas à me répondre.
— Oui.
— Enfin, ce rendez-vous aura lieu dans un jardin public, à une heure où il est très fréquenté. On ne peut donc éprouver la moindre crainte.
— Vous avez raison.
Le lendemain, dès deux heures de l'après-midi, César Biliotti se trouvait au lieu indiqué.
Quand trois heures sonnèrent, il maugréa :
— Ces femmes, toujours en retard !
Et il commença à s'impatienter.
La demie sonna.
— Cette Margottine méritait d'être étranglée.
Quatre heures arrivèrent.
— L'affreuse vieille est sans doute complice du comte de Maximieux !...
» En m'adressant à elle, j'ai fait la plus abominable des gaffes.
Il attendit jusqu'à cinq heures.
Personne ne vint.
Alors, dans une rage folle, il se jeta dans un auto-taxi, regagna la rue de Châteaudun.
Comme il entra dans son appartement, Joseph Papin vint au-devant de lui, la bouche en cœur :
— Eh ! bien, patron, êtes-vous heureux ?
C'est seulement alors qu'il s'aperçut que son maître avait un visage convulsé.
— Je suis fou de colère, cria l'Italien.
— Pourquoi, mon maître ? Que vous a donc dit Margottine ?
— Elle ne m'a rien dit... Je ne l'ai pas seulement vue.
— Elle n'est pas venue au rendez-vous ?
— Non.
— Elle aura eu un peu de retard et vous aurez manqué de patience.
— Manqué de patience !... J'ai attendu jusqu'à cinq heures.
— C'est ce que je dis.
— Tu te moques de moi. Prends garde, Papin. Je ne suis pas disposé à supporter tes mauvaises plaisanteries.
— Mais je ne plaisante pas, patron.
Joseph Papin avait l'air très sérieux, en effet.
— Alors, explique-toi.
— Vous aurez mal fait votre chiffre. Elle aura lu cinq heures au lieu de trois heures, et sera arrivée quelques minutes après votre départ.
Le gentilhomme italien réfléchit un instant.
Puis il secoua la tête :
— J'ai l'habitude d'écrire toujours les nombres en toutes lettres.
— Vous avez manqué à votre habitude.
— Non. Je vois le papier comme si je l'avais sous les yeux.
— Alors ?...

— Alors, je ne sais pas... Mais tu vas partir immédiatement pour Neuilly et savoir ce qui s'y passe.

Malgré sa répugnance à retourner en ces lieux, Papin sentit qu'il ne fallait pas refuser, sous peine d'exaspérer son maître.

— J'y vais tout de suite, patron.
— Il y a certainement de l'imprévu... Quoi ? Je n'en sais rien.

» Bien que les journaux aient dit le contraire, peut-être Xavier de Maximieux a-t-il été blessé.

» Dans ce cas, on n'a même pas ouvert les lettres, aujourd'hui, à l'hôtel de Maximieux... Elles sont encore, sans doute, dans la boîte où le facteur les a jetées.

— Oh ! patron, ne vous donnez pas la peine de chercher une explication ; quand on essaie de deviner, on se trompe toujours.

» J'espère vous apporter, dans quelques heures, des nouvelles plus sûres et moins tragiques.

— Fais le plus vite possible... Tu comprends dans quel état je suis.

— Ah ! oui, je comprends. J'irai comme si j'avais des ailes.

C'est ainsi que Joseph Papin revint au petit café du boulevard Maillot, où, peu auparavant, il s'était juré de ne plus remettre les pieds.

— Je n'ai qu'un moment, dit-il, en entrant, au patron qui, par bonne fortune, — tel fut du moins l'avis de Papin telle n'était peut-être pas l'opinion de celui à qui il s'adressait, — se trouvait seul dans la salle.

— C'est gentil d'entrer me dire bonjour.

— Et prendre un petit madère, pour ne pas en perdre l'habitude.

Le marchand de vins, qui connaissait les habitudes de son client, versait déjà.

— Et, continua Papin, vous demandez des nouvelles de ce quartier que je regrette et où j'espère revenir bientôt.

— C'est ça qui me ferait plaisir.
— Ça va toujours comme vous voulez ?

— Ça va toujours aussi mal... Heureusement que lorsque vous serez ici, vous, qui savez vous faire aimer de tout le monde, vous me ramènerez des copains.

— Pour sûr, mon vieux. Car vous êtes un bon zigue... Et à part ça ?

— Pas grand' chose.
— L'hôtel de Maximieux est toujours à la même place ?

— Toujours.
— Est-ce que le vicomte ne s'est pas battu en duel avec... un prince, je crois ?

— On avait dit qu'il allait se battre avec un Polonais, le prince de Comorn, ou un nom comme ça.

— Eh bien ?
— Eh bien, on n'en a plus parlé !

— Alors, tant morts que blessés, tout le monde se porte bien ?
— Mais oui.

— Il y a longtemps que vous ne l'avez pas vu, le jeune vicomte ?
— Il n'y a pas une heure.

— Toujours gaillard ?
— Assurément. Toujours gaillard, même, il n'a plus cet air triste, qui d'ailleurs ne lui allait pas mal.

Papin vidait son verre, jetait sur la table le prix de sa consommation et faisait un mouvement pour s'éloigner...

— Rien de nouveau, je vois.
Il serra la main du patron.

— Au revoir et merci.
— A bientôt.

— A bientôt.
Mais, comme il était sur la porte,

le patron le rappela :

— Eh ! caporal !
— Quoi donc ?

— Je suis une vieille bête et puis,

SES MAUX DE DOS ÉTAIENT INTOLÉRABLES

KRUSCHEN LE SOULAGEA DE SES DOULEURS

Alors qu'il eût dû jouir de ses belles années, cet homme de 31 ans était vieilli prématurément par le mal de reins. Il raconte ici comment Kruschen le rendit à la santé après des mois de souffrance :—

« Une affection rénale me cloua pendant dix semaines sur un lit d'hôpital. Au sortir de là, je me sentais tout vieilli. A 31 ans, je pouvais à peine me pencher. Bien des gens me conseillèrent d'essayer les Sels Kruschen. Mes douleurs s'apaisèrent et je me sentis beaucoup mieux. Je me rends à l'ouvrage à bicyclette, 28 milles aller et retour, et je continue à prendre Kruschen pour me tenir en forme. » — S. V. C.

Quand les organes internes cessent de fonctionner normalement, des impuretés s'amassent dans l'organisme et le détériorent. Les Sels Kruschen aident à stimuler le foie et les organes excréteurs, à en normaliser le fonctionnement et à extirper ces impuretés de l'organisme.

Embellissez vos Gélées et Confitures!

PAS DE CIRE À FAIRE FONDRE
• HERMÉTIQUES
• TRANSPARENTS

25 COUVERCLES 10¢
VOTRE ÉPICIER OU VOTRE MAGASIN À 10¢ LES A OU PEUT SE LES PROCURER

COUVERCLE MEMBA

EMPLOYEZ LES MEMBA-SEALS

POINTS NOIRS

Ne pressez pas les points noirs — faites-les dissoudre. Achetez dans n'importe quelle pharmacie deux onces de peroxine en poudre et frottez-en doucement les points noirs avec un linge mouillé d'eau chaude. Cette méthode sûre les dissout et les fait disparaître. Ayez un teint de Hollywood.

HERNIE ?

Finissez-en avec les ennuis de la hernie. Supprimez courroies avec jantes et emplâtres. Adoptez le tampon Flexo, léger et confortable, qui tient à la perfection. PEU COUTEUX. Ecrivez pour recevoir offre d'essai.

SMITH MANUFACTURING COMPANY
Dépt. 215 Preston, Ontario
Fondée en 1893

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$3.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltee
975, rue de Bullion, Montréal, Can.



GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBELEISSEZ VOTRE
POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles
et vigoureuses, et toutes peuvent
l'être grâce au Traitement
Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide,
une belle poitrine, être grasse, réta-
blir vos nerfs, enrichir votre sang
avec le Traitement Myrriam Du-
breuil, approuvé par des sommités
médicales. Les chairs se raffermissent
et se tonifient, la poitrine prend une
forme parfaite sous l'action bienfai-
sante du Traitement. Il mérite la plus
entière confiance, car il est le résul-
tat de longues études consciencieu-
ses. Le

Traitement Myrriam Dubreuil

c'est un tonique reconstituant et pos-
sédant la propriété de raffermir et de
développer la poitrine en même
temps que sous son action se com-
blent les creux des épaules. Seul
produit véritablement sérieux, bien-
faisant pour la santé générale. Le
Traitement est très bon pour les
personnes maigres et nerveuses.
Convenant aussi bien à la jeune fille
qu'à la femme.

Engraisse rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et
nous vous enverrons Gratis notre
brochure illustrée de 24 pages avec
échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Traitement est également
efficace aux hommes maigres, dé-
primés et souffrant d'épuisement
nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
confidentielle

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.
Demandez notre brochure illustrée
24 pages

Madame MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher (près rue Bernard)
Boîte Postale 2353 MONTREAL, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traite-
ment Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____
Adresse _____

n'est-ce pas, on a ses préoccupations
quand les affaires marchent mal.

— C'est facile à comprendre.
— J'oubliais de vous dire ce qu'il
y a de nouveau.

— Concernant M. Xavier ?
— Non pas.

» Mais concernant la jeune fille.
— La fille à Millias ?
— Précisément.

Joseph Papin revint. Il s'assit de
nouveau. En clignant de l'oeil :

— Eh ! bien, quoi ? Elle aura fait
quelque bêtise ?... Après tout, c'est
de son âge. Faut que jeunesse se
passe.

— Oui, elle a fait une grosse bê-
tise... Du moins, je le crois.

Le faubourien devint pâle à la pen-
sée du mal que la nouvelle qu'il allait
apprendre ferait sans doute à son
maître.

— Parlez vite. Je suis pressé.
— Elle a quitté l'hôtel.
— Avec un amoureux ?
— Oh ! non. Je ne crois pas.
— Vous n'avez pas l'air bien sûr ?
— Si elle s'était fait enlever, elle
n'aurait pas emmené avec elle la
vieille Margottine.

— Ah ! elle a emmené...
— Oui.

— Et quand ça ?
— Hier après-midi.

— Savez-vous où elles sont allées ?
— Pas le moins du monde.

— Et elles sont parties seules ?
— Non. Le comte de Maximieux
est parti avec elles. Il les a emme-
nées dans sa magnifique vingt-quatre
chevaux.

— Alors, elles reviendront avec
lui !

— Avec lui ?... J'en doute.
— Parce que ?

— Parce qu'il est revenu à l'heure
du dîner et qu'il est revenu seul...
Et puis, il y a autre chose.

— Quoi donc ?
— La vieille avait toujours gardé
son même costume... Elle était ha-
billée en Arlésienne. Vous devez
connaître ça, vous qui avez tant
voyagé ?

— Pour sûr que je connais ce joli
accoutrement.

— Eh ! eh ! on dirait que ça vous
rappelle quelque bonne fortune !

— Ça n'est pas impossible, mais
vous savez que je suis discret, fit
Papin en riant, quoiqu'il n'eût en ce
moment aucune envie de plaisanter.

Le gros patron s'esclaffa.

— Sacré caporal ! Il en a de bon-
nes avec sa discrétion ! C'est vrai
que vous ne parlez guère, quand
vous n'avez personne pour vous
écouter.

— Pourquoi disiez-vous que Mar-
gottine avait toujours gardé ses
mêmes nippes ?

» La jeune fille avait donc fait
autrement ?

— Mais oui... C'est ça le plus
drôle. Elle était venue dans le quar-
tier vêtue proprement, mais sans
luxu, comme une ouvrière qui se tient
bien et qui, parce qu'elle se sait jolie,
a un petit brin de coquetterie.

» Mais, à l'hôtel de Maximieux, ça
n'était plus ça du tout.

— Ah !

— Elle s'habillait comme une gran-
de dame. Oh ! toujours en noir, sim-
plement, sans grand flaflo... Mais on
voyait que ça sortait de chez le bon
faiseur...

— Tiens, elle avait raison, cette
petite. Elle n'était pas venue là pour
être domestique; fallait pas qu'elle
eût l'air d'une femme de chambre.

— Elle n'en avait pas l'air... je
vous assure... Si vous l'aviez vue,
vous auriez dit la comtesse défunte...
Mais, ce qui est rigolo, c'est que,
hier, elle avait remis les mêmes vête-

ments dans lesquels on l'avait vue
passer le premier jour.

— Et alors, vous, malin, vous avez
pensé ?...

— J'ai pensé qu'elle s'était brouil-
lée avec son protecteur... Elle avait
voulu partir et, fièrement, elle n'a
rien emporté de ce qui venait de lui.

— Et vous ne savez pas où elle a
pu aller ?

— Ça, le chauffeur seul pourrait
le dire... Et c'est un grand sour-
nois qui n'en dit guère plus que s'il
était muet.

Le patron continua de bavarder,
mais, comme ses racontars n'appa-
rtaient plus aucun renseignement in-
téressant, Papin tira sa montre.

— Zut, fit-il, ce que vous m'avez
fichu en retard avec vos histoires !

Et il se hâta d'aller conter à César
ce qu'il avait appris.

— C'est désolant, déclara celui-ci.
— Pourquoi ?

— Lorsque ma lettre est parvenue
à Margottine, l'heure du rendez-
vous était passée.

— Elle reviendra.
— Comment veux-tu qu'elle re-
vienne ?

— Vous disiez demain trois heu-
res sans indiquer si ce demain était
jeudi ou vendredi.

— Mais, grosse bête, j'avais daté
ma lettre, de sorte que ce demain
est bien aujourd'hui.

— Et vous n'avez pas donné d'a-
dresse pour qu'on puisse vous ré-
pondre ?

— Tu sais bien que non.

— C'est égal, à votre place j'es-
saierais encore demain à trois heures.

— Bien sûr que j'essaierai. Mais
l'auto les a peut-être conduites à une
gare. Elles sont sans doute reparties
pour ce mazet près de Tarascon,
dont la vieille Margottine, au dire
de ta femme, parlait toujours avec
autant de regret que d'emphase.

— Ne vous frappez pas, patron.
A Paris ou au mazet, en France ou
dans la lune on vous la retrouvera,
votre fille.

» Je vous l'ai juré et je n'ai qu'une
parole.

— Oui, mais quand ? Moi qui me
croyais au bout de mes peines.

Il réfléchit un instant.

Puis il dit :

— J'ai passé une bien bonne jour-
née, hier, avec ta femme et ton fils.

— Vous êtes bien aimable, patron.

— Demain midi, je m'invite à dé-
jeuner chez toi.

— C'est trop d'honneur.

— Nous apporterons, d'ailleurs,
tout ce qu'il faut pour faire un bon
repas.

— Comme il vous plaira.

— Je patienterai plus facilement
jusqu'à trois heures.

— Et puis... qui sait... une idée
... Margottine et votre fille sont
peut-être revenues au faubourg ?

Le lendemain, dès onze heures et
demie, César et Papin arrivaient chez
la mère la Frite.

Ils étaient chargés des vivres les
plus succulents et des vins les plus
généreux.

A leur grand étonnement, la mar-
chande des rues les reçut avec une
politesse où le faubourien sentit vite
la volonté et l'effort.

Après deux ou trois plaisanteries,
qui n'obtinrent pas le moindre
succès, l'ancien cuisinier demanda :

— Ben quoi, la mère, qu'est-ce que
tu as pour faire aux amis cette figure
d'enterrement ?... On dirait qu'il
est arrivé un malheur.

Elle étouffa un sanglot.

Et elle répondit :

— Un grand malheur !

— Conte-nous cela, dit César
avec bonté, ça vous soulagera.

— Pourquoi parler de ces choses ?
Vous n'y pouvez rien, monsieur Ber-
saletti, et ça vous raserait.

— Rien de ce qui intéresse mes
amis ne me laisse indifférent, mada-
me Papin. Parlez, je vous en prie.

Alors elle se décida.

— Vous vous rappelez peut-être
cette Alésia Millias, dont je vous
ai parlé l'autre jour comme une vieil-
le bavarde que je suis ?

L'Italien fit semblant de chercher.

— Alésia Millias ?... Oui, il me
semble.

Et, brusquement :

— Ah ! oui, la Reine du Faubourg ?

— C'est cela.

— Eh ! bien, qu'est-ce qu'elle vous
a fait ?

— Mon grand serin de Ferdinand
s'était-il pas avisé de tomber amou-
reux de la belle fille !

Cette idée était fort désagréable
au fier gentilhomme.

Il réussit cependant à comprimer
ses sentiments.

Et il dit avec une indifférence bien
jouée :

— C'est de son âge.

— Oui, mais Alésia ne lui rendait
pas son affection.

Tout joyeux, César répondit :

— Les peines d'amour se guéris-
sent facilement, madame Papin.

— Vous croyez cela, monsieur ?...
Vous n'avez donc jamais aimé ?

Il ne put retenir ces paroles, pro-
noncées d'une voix profonde :

— J'ai aimé et j'ai souffert.

Et se forçant à rire :

— Je suis là tout de même... On
n'en meurt pas !

— Heureusement, dit la mère la
Frite. D'ailleurs, mon Ferdinand est
un bon garçon. Sans ça, il aurait
pu faire quelque bêtise.

— Pourquoi ?

— Par jalousie.

— Ah ! La Reine du faubourg
aime donc un autre homme ?

— Précisément, monsieur Ber-
saletti.

— Et qui est cet heureux gaillard ?

— Un relieur d'art... Dame, ça
a les mains plus soignées qu'un pau-
vre ébéniste.

— Un relieur d'art ! fit César avec
un dédain énorme et douloureux.

— Il s'appelle Christian Deville.

L'Italien songea :

— Un nom à retenir.

Mais il se rassura vite :

— Quand elle saura qu'elle est une
princesse del Estrella, elle oubliera
bien vite une amourette avec un ou-
vrier... Elle prendra des sentiments
dignes de sa situation. Je la ferai
voyager... Je m'en charge.

La mère la Frite, lancée mainte-
nant, continuait son récit.

Elle tenait d'ailleurs à l'achever
avant l'arrivée de son fils, qui ne
pouvait plus tarder beaucoup.

— D'autre part, dit-elle, Ferdinand
est aimé par une petite ouvrière qui
s'appelle Julienne.

» Elle est boiteuse... oh ! à peine
... mais elle a des yeux qui vous
remuent chaque fois qu'ils se posent
sur vous !

» Et puis, elle a un coeur délicieux,
cette chère petite.

— Eh bien, voilà le salut. Votre
Ferdinand aimera Julienne et il ou-
bliera la fière Reine du faubourg.

— C'est bien ce qui commençait
à se faire...

» Ferdinand, depuis quelques jours,
faisait attention à elle. Il était sur le
point de l'aimer, j'en suis certaine.

Et je vous assure que j'étais aux
anges...

» Mais ce matin, patatra, voilà que
je rencontre Margottine.

— Margottine ? interrogea César
avec un étonnement bien joué.

— Comment, vous vous rappelez pas, monsieur Bersaletti ? La cousine du père Millias, celle qui a sensément servi de mère à Alésia.

— Oui, oui, je me souviens maintenant... une vieille Provençale qui a conservé en plein faubourg Saint-Antoine son costume d'Arlésienne.

— C'est ça.

— Vous voyez, madame Papin, qu'on n'oublie pas vos paroles.

— Vous êtes bien honnête, monsieur Bersaletti.

— Alors, cette Margottine ?...

— Quand je l'ai vue, ce matin, mon sang n'a fait qu'un tour... Je lui ai dit :

— « Vous voilà revenue au quartier ? »

— « Et pour toujours, qu'elle m'a répondu.

— Je comprends votre émotion... Margottine a dû revenir avec Alésia.

— Bien entendu. Les deux femmes ne se sont jamais quittées.

— Et vous craignez l'effet que Ferdinand éprouvera en la rencontrant de nouveau ?

— Mais oui... Pensez donc, monsieur César. Il était à moitié guéri, mon pauvre feu, mais c'est encore trop tôt pour qu'il puisse la rencontrer sans danger... Il se fera du mal à lui-même. Il se rongera les sangs...

» Et il fera pleurer cette brave petite Julienne qui mérite d'être heureuse et de le rendre heureux.

— Le malheur, c'est qu'elles demeurent près de chez vous.

La mère la Frite leva vers le plafond ses gros bras courts dans un geste de désespoir.

— Hélas ! monsieur Bersaletti, elles ont repris leur ancien logement... En face, elles demeurent dans la maison en face !... Tous les jours, il la rencontrera.

» Moi qui étais si heureuse qu'il ne la voie plus !

» J'en arrivais à dire, en pensant à la mort du père Millias : « A quelque chose malheur est bon »

» C'est de cette mauvaise pensée que le bon Dieu me punit, monsieur Bersaletti.

On frappait à la porte.

Elle courut ouvrir.

— C'est lui ! C'est mon Ferdinand !

Elle jeta sur son fils qui entra un coup d'oeil inquiet et inquisiteur.

L'ébéniste était plus joyeux qu'à l'ordinaire.

Il ne l'a pas encore rencontrée, songea-t-elle avec quelque soulagement.

Mais sa pensée ajouta, renouvelant son inquiétude :

— Hélas ! Ça ne peut pas tarder ! Ferdinand embrassait sa mère.

— Va vite te débarbouiller et changer de vêtements, lui dit-elle. M. Bersaletti nous fait l'honneur de déjeuner avec nous.

— J'y cours, mère.

Dix minutes plus tard, tout le monde était à table.

Excepté Joseph Papin, qui multipliait les facilités sans grand succès, chacun était pensif. La mère la Frite parvenait à peine à cacher son gros chagrin. César et Ferdinand avaient, eux aussi, l'esprit ailleurs.

Le repas fini, le gentilhomme se leva et, comme Papin imitait son mouvement.

— Reste avec ta famille, lui dit-il. Je te donne congé jusqu'à dîner... A huit heures, rue de Châteaudun.

Et il sortit après de rapides politesses.

Dès qu'il fut seul, c'est quatre à quatre qu'il descendit les marches de l'escalier et c'est avec une hâte fébrile qu'il traversa la rue et qu'il entra dans le couloir de la maison située en face. Il ouvrit brusquement la porte

de la loge et il demanda à la concierge :

— Madame Margottine, s'il vous plaît.

— Au quatrième à droite, la porte au fond.

Il mit à monter à ce quatrième étage moins de temps qu'un autre en aurait mis à descendre.

Et bientôt, il sonnait à la porte que la concierge lui avait indiquée.

VII

MARGOTTINE et Alésia étaient rentrées la veille dans l'étroit logis qu'elles avaient abandonné le soir de l'enterrement du pauvre Millias.

Qu'il était triste, funèbre même, ce logement jadis si gai et si joli !

Toutes les fleurs d'Alésia étaient mortes sur sa croisée.

Toutes ses espérances étaient flétries comme elles !

Une fois la porte soigneusement refermée, les deux femmes s'étaient jetées en sanglotant aux bras l'une de l'autre.

Mais ce premier moment d'émotion dura peu et elles s'empressèrent de réorganiser leur modeste vie.

Dans leurs conversations et dans leurs actes, le bon Millias intervenait à chaque instant.

— Père aurait fait ceci, disait Alésia.

— Le cousin pensait comme ça, disait la vieille Margottine.

De Christian, il n'était pas question.

Ainsi l'avait voulu la jeune fille.

— Tante Margottine, tu ne me parleras jamais de lui, n'est-ce pas, car il faut que je l'oublie !

L'Arlésienne avait hoché la tête en signe de consentement, mais il lui en coûtait de lui obéir.

— Dire, songeait-elle, que si la petite l'avait voulu, elle aurait peut-être épousé un prince ! Et elle ne le veut pas !

» C'est trop de délicatesse. Comme si sa beauté ne valait pas un titre ! Enfin, on n'en rencontrerait guère par le monde de filles comme mon Alésia.

» Et cette chipie de princesse, si orgueilleuse, a vraiment de la chance d'être tombée sur une bonne fille comme Alésia.

» Une autre se serait gênée vraiment pour lui prendre son fils !

Margottine ne pouvait s'empêcher de pousser de longs soupirs.

» C'est donc possible ?

Son Alésia, la petite sirène de la Bonne Espérance, la Reine du faubourg, n'aurait donc pas l'exceptionnel destin qu'elle avait toujours rêvé pour elle !

La belle histoire était terminée et la vie médiocre et banale, sans espoir et sans sourire, allait reprendre son cours !

Oh ! à cette pensée, combien de soupirs gonflaient la poitrine de la vieille femme !

Alésia, au contraire, plus pâle que jadis, avec un voile de mélancolie sur son beau visage, semblait très calme.

Mais c'était un calme pareil à celui du tombeau.

Elle n'attendait plus rien, la pauvre enfant ; elle avait éteint volontairement cette lampe merveilleuse que portent en mains les plus déshérités et qui s'appelle : l'Espérance !

— Bientôt, se disait-elle, Christian se résoudra aux volontés de sa mère et il épousera la grande-duchesse.

Comme alors, à cette pensée, le sacrifice qu'elle avait fait lui semblait un fardeau bien lourd, devenait une insoutenable douleur !

Le prince de Comorn, lui, le jour du duel, en revoyant Alésia, en la voyant se jeter entre les épées levées, en comprenant bientôt combien injustes avaient été ses soupçons, avait pris une résolution inébranlable :

Celle d'épouser la Reine du Faubourg.

Oui, en cet instant solennel, il s'était juré de faire bon marché de tous les préjugés sociaux, de tous les prétendus devoirs que sa naissance lui imposait.

N'avait-il pas le même droit au bonheur que toutes les autres créatures humaines ?

Or, il ne pouvait être heureux, il le comprenait bien maintenant, que s'il épousait sa charmante reine.

Mais, dans sa délicatesse ombrageuse, la jeune fille l'avait repoussé.

Certes, elle aurait donné sa main avec une joie infinie, presque surhumaine, à l'ouvrier Christian Deville.

Mais elle ne voulait pas épouser un prince, porter un titre auquel elle n'avait nul droit, créer une de ces situations fausses et, lui semblait-il, presque ridicule.

Elle était partie de l'hôtel Maximieux et elle espérait bien ne jamais plus revoir Christian.

Mais le jour même le jeune homme s'était présenté chez M. de Maximieux.

Il avait eu avec le comte une explication décisive.

Il lui avait fait connaître son amour et la détermination qu'il avait prise.

Le comte n'ignorait rien de tout cela.

En rentrant à l'hôtel et avant de le quitter définitivement pour rentrer au faubourg — où elle habiterait désormais — Alésia lui avait tout raconté.

Elle lui avait dit l'innocente idylle, les rendez-vous place des Vosges, les promesses de Christian, sa fuite inexplicable, la rencontre au concert Lamoureux et le duel qui avait suivi.

Elle lui avait fait part de sa résolution irrévocable de ne plus revoir le jeune homme, maintenant qu'elle savait qui il était.

Et le comte n'avait pu que l'approuver...

Maintenant, M. de Maximieux écoutait l'autre son de cloche.

C'était Christian, c'était le fin relieur d'art, c'était le prince masqué qui lui racontait les mêmes choses et qui lui affirmait qu'il voulait revoir Alésia avec la même ardeur qu'elle avait mise, elle, à jurer qu'elle ne le reverrait jamais.

Et Bertrand de Maximieux ne savait plus ce qu'il devait penser.

Il avait approuvé la résolution prise par la jeune fille.

Et, en présence du jeune homme, il ne pouvait s'empêcher d'approuver aussi les raisons qu'il faisait valoir.

Il faiblissait visiblement, tant il était ému.

Christian lui dit :

— Je dois la persuader moi-même.

— Elle vous prie de n'en rien faire.

— Je ne lui obéirai pas...

— Hélas, je vous comprends !

— ... Car lui obéir, serait la perdre.

— J'ai peur, prince, que vous ne réussissiez pas. Cette jeune fille a des sentiments héroïques...

— Pourtant, elle m'aime !

— Elle vous adore...

— Et l'amour...

— Ne cédera pas devant ce qu'elle regarde comme une obligation de l'honneur !

— Oh ! que ne suis-je pour de vrai l'heureux, le trop heureux Chris-



Enfin, jouissons du grand air !... Vous aussi, pousserez ce cri de joie si vous apportez un hors-bord Johnson. Dès l'aurore, vous vous rendez aux "trous" à poissons... ou vous filez vers une belle plage au sable doré... et le soir un bon repas au bord du lac... l'été est si agréable quand, avec un Johnson

Sea-Horse, on peut se promener en toute sécurité, à peu de frais.

On peut maintenant obtenir des hors-bords Johnson pour aussi peu que \$75.* avec ses nouvelles améliorations: Bras de direction anti-vibrant, grand Réservoir avec orifice avant, Contrôle synchronisé avec arrêt automatique, refroidissement par l'eau à toutes les vitesses; voilà quelques-unes des raisons qui font préférer le Johnson non seulement par les sportsmen mais par TOUT LE MONDE.

Dix modèles, y compris quatre modèles "Coronation"; vous avez donc un beau choix. Il y a un Sea-Horse qui vous donnera tout ce que vous attendez d'un moteur hors-bord.

Produit canadien dont les accessoires se vendent partout au Canada.

* Les prix actuels peuvent varier.

JOHNSON MOTORS

570 MONAGHAN RD.

PETERBORO CANADA

Fabriqués avec précision

BRULÉ DU SOLEIL

Le Mentholatum soulage l'inflammation, favorise la guérison.

MENTHOLATUM
Un CONFORT Quotidien

Coupon d'abonnement

LA REVUE POPULAIRE

Cl-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

tian Deville, qu'elle chérissait en toute confiance !

— Prince, je vous plains, car vous possédiez un trésor.

— Vous parlez déjà au passé. Vous m'épouvantez ! Mais ce trésor, je n'y renonce point, sachez-le. Je suis mûr, maintenant, pour toutes les folies.

Le comte hocha la tête.

— Alésia est retranchée dans son noble orgueil comme au cœur d'une forteresse.

— J'abandonnerai tout : titres, fortune, nom. Pour toujours, je reprendrai mon masque et ne serai plus que Christian Deville.

— Elle n'acceptera pas ce sacrifice.

Et, haussant légèrement les épaules, il ajouta :

— D'ailleurs, vous ne pouvez plus redevenir Christian Deville. Votre masque est levé, prince.

— Vous me désolez, monsieur le comte, et pourtant vous avez l'air très bon ; la vie a dû vous rendre misanthrope.

— Il est vrai, répondit Bertrand de Maximieux, que j'ai rencontré sur ma route plusieurs sortes de douleurs et n'ai su qu'apprendre à les supporter.

Le prince examina un instant en silence le beau visage ravagé du mari d'Eléna et s'inclina gravement.

Puis il se leva.

— Je vais, monsieur le comte, essayer d'arracher mon bonheur aux griffes féroces du destin.

— Tous mes vœux vous accompagnent... Je ne sais quel sang coule dans les veines d'Alésia, mais il est digne de se mêler à celui des Comorn, si j'en juge par son caractère.

— Adieu, monsieur. Merci de vos vœux.

— Non, pas adieu, prince, mais au revoir !

Christian sortit et remonta à pied vers l'arc de triomphe de l'Etoile.

Au commencement de leur entretien, le comte lui avait dit :

— Je ne vous cacherai rien, Alésia est retournée au faubourg.

C'était donc vers le faubourg que se dirigeait le prince masqué.

Mais avant il voulait opérer l'accoutumée métamorphose.

Il voulait reprendre l'ancien travestissement.

Ce n'était pas le prince de Comorn, c'était Christian Deville qui allait revoir sa fiancée et la supplier de l'aimer encore.

Le repousserait-elle ainsi ? Oh ! cela, il ne pouvait le croire.

Il passa donc rue de Paradis, et sous les yeux du vieux Karl interdit, il se déguisa encore une fois en ouvrier.

Le bon vieillard avait assisté de loin aux préparatifs du duel, il avait vu Alésia, lorsqu'elle s'était jetée entre les combattants.

Il l'avait admirée.

Il avait compris l'empire qu'elle devait avoir sur son maître.

Il ne fut donc pas trop surpris de ce que faisait le jeune prince.

Il l'aida à revêtir un costume populaire.

En dedans le serviteur se répétait le mot célèbre :

— Le sort en est jeté !

Christian reverrait la jeune fille, tel était le sentiment du vieillard maintenant rien ne l'arrêterait.

Il ne risqua aucune question, aucun conseil.

Visiblement le prince était dans un moment où l'on n'accepte ni l'un, ni l'autre et il savait gré à son fidèle serviteur de son silence.

Aussitôt prêt, le prince partit et gagna la Bastille dans un taxi-auto.

Là il descendit.

Une émotion profonde lui étreignit le cœur, dès qu'il eut mis le pied dans le faubourg.

Dans la rue Saint-Antoine, des camarades le reconnurent et après l'avoir considéré avec surprise comme un visage qu'on s'est déshabitué soudainement de voir, ils portèrent la main à leur casquette avec un sourire.

Ce sourire pouvait se traduire ainsi :

— Ce flemmard de Deville vient encore de se payer une fugue !

Ou bien :

— Il vient de placer ses économies à fonds perdus.

Et lui, repris au charme bon enfant de la vie populaire, se disait en toute sincérité d'âme :

— Comme je vivrais bien avec ces braves gens !

Enfin ce fut la rue de Chaligny et l'escalier de la maison de Millias.

La vieille figure du père d'Alésia lui apparut soudain, empreinte d'une défiance.

Il serait heureux, aujourd'hui, se dit-il, car il y verrait clair dans sa conscience, aussi clair que j'y lis moi-même le plus doux des devoirs.

Une peur cloua longtemps contre la porte de l'ouvrière cet homme puissant.

Il tira lentement le mauvais cordon de laine qui pendait contre la porte et attendit en proie à une anxiété véritable.

Ce fut Margottine qui vint ouvrir. Quand elle l'aperçut, la vieille Provençale fut sur le point de crier.

Mais elle étouffa l'exclamation toute prête à sortir.

Le prince avait mis un doigt sur ses lèvres.

Ce fut à voix basse, mais d'un ton plein d'autorité qu'il dit :

— Je dois parler à Alésia.

Margottine qui n'avait cessé de tenir la porte, allongea son long nez dans l'ouverture et répondit :

— Je ne dois pas vous recevoir.

Le prince supplia :

— Laissez-moi la voir : tous les malentendus cesseront, toutes les barrières seront renversées ; c'est son bonheur que je veux.

— Mais...

— Il faut lui désobéir.

L'Arlésienne se gratta le front.

— J'en ai furieusement envie, car Alésia est si triste, elle souffre tant !

— Eh bien !

— Si je savais...

— N'hésitez pas... Tenez, un innocent stratagème...

— Dites.

— Descendez, je dirai que j'ai trouvé la porte ouverte ; quand vous remonterez, je serai dans la place.

— C'est peut-être très mal !

— Ce qui est très mal, c'est de laisser mourir de chagrin la pauvre enfant.

— Oh ! prince, dit la vieille femme en serrant les mains de Christian, vous êtes grand, vous êtes bon. Je ne puis rien dire de plus. En un mot, vous êtes digne d'elle.

— Brave femme, vous ne nous quitterez jamais.

— Allez donc vers la pauvre petite. Elle est là dans la salle où elle peint comme un ange.

— Partez. Laissez-moi faire. Christian s'arrêta un instant derrière la porte.

Puis il frappa deux coups distraits. Une voix languissante répondit :

— Entrez.

C'était bien la voix d'Alésia, mais une voix basse, au timbre lassé.

La porte s'ouvrit et la jeune fille ne fit aucun mouvement.

Sa pensée était ailleurs.

Aucune curiosité ne lui fit lever la tête.

Elle peignait des iris noirs et de grandeur naturelle, et semblait profondément absorbée dans ses pensées et dans son travail.

Elle était vêtue de noir, et son visage était d'une pâleur extrême.

Elle ne paraissait plus que l'ombre d'elle-même.

Retenant son souffle le prince la considérait avec douleur et adoration.

Lentement il s'avança vers la Reine du Faubourg, mais repliée sur elle-même, elle ne le vit pas venir.

Il put s'agenouiller à ses pieds et murmurer son nom :

— Alésia !

Alors ce fut comme si elle sortait brusquement d'un rêve. Elle se dressa et elle s'écria d'une voix défaillante et l'air hagard :

— Christian ! mon Christian !

Mais soudain la conscience lui revint et la mémoire des événements.

Une vive rougeur remplaça la pâleur de ses joues.

— Prince, dit-elle, relevez-vous, votre place n'est pas à mes pieds.

» Pourquoi venez-vous troubler la solitude de celle qui doit vous oublier ?

— Je suis le relieur d'art Christian Deville, ô ma bien-aimée, je suis celui que vous avez aimé. Je suis revenu à vous.

» Vous avez chassé le prince de votre cœur, mais l'ouvrier dont vous avez accepté l'amour, vous ne pouvez le chasser !

Alésia posa sa main brûlante sur la tête du prince et murmura :

— Un masque n'est pas un visage, Christian. Je ne puis rien pour vous, vous ne pouvez rien pour moi. Un abîme sépare nos deux vies.

» Il nous faut courageusement supporter notre destin.

— Alésia, supplia le prince, laissez-moi vous dire...

— Alésia, supplia le prince laissez-moi vous dire...

— Vous ne parviendrez pas à me convaincre que je puis sans honte m'introduire dans une place réservée par la volonté de votre mère et de tout un parti à une autre.

» Mais tout cela, vous le savez comme moi : vous savez que je ne puis pas accepter d'être votre femme dans ces conditions.

» C'est pourquoi il ne fallait pas, oh ! non, Christian, il ne fallait pas me tendre le piège de votre présence.

— Un piège, moi, grand Dieu !

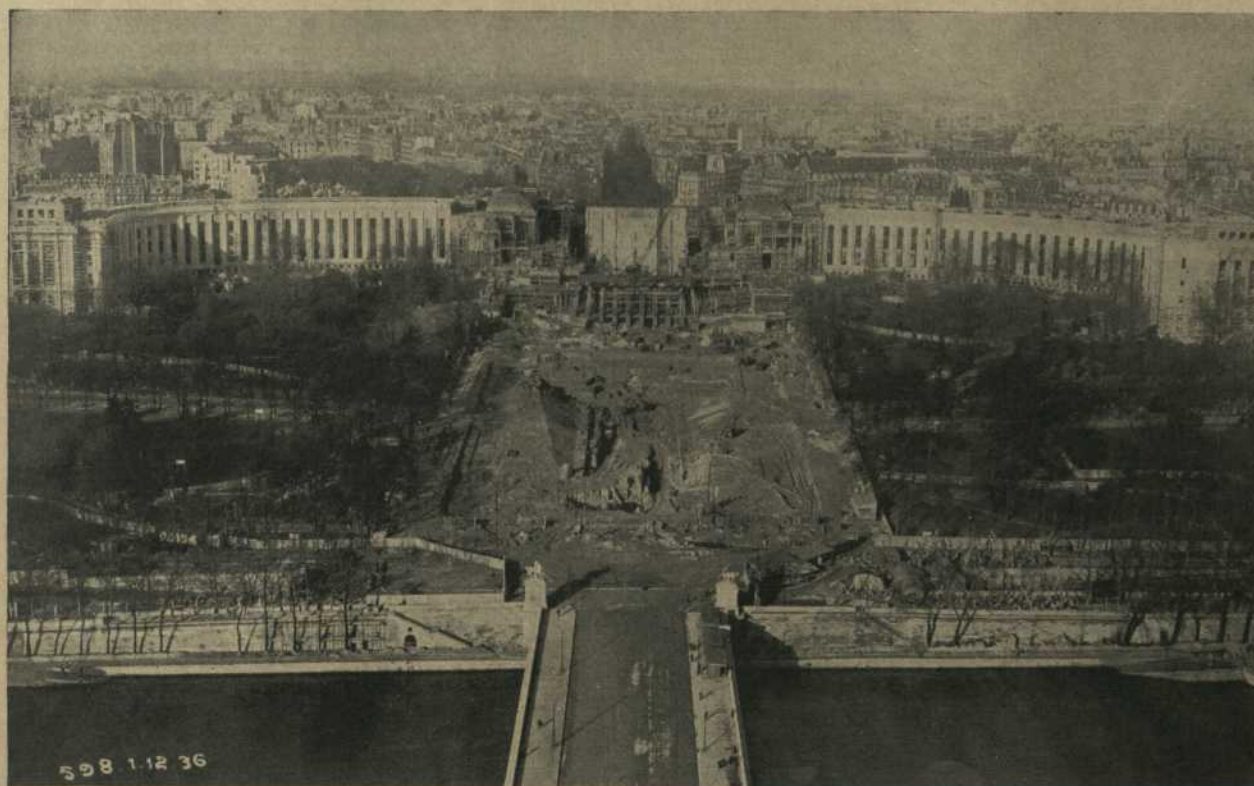
— Certes. Je m'en rapportais à votre honneur chevaleresque, je n'ai pas fui, je ne me suis pas cachée. Je m'étais dit : Christian... non, le prince me laissera accomplir dignement mon sacrifice. C'est au nom de votre amour, Christian, au nom du passé que je vous en avais prié.

Mais le prince, d'une voix palpitante de passion, répliqua :

— Tu m'en avais prié, oui, dans ta belle générosité, avec ton orgueil sublime, mais je ne pouvais t'obéir.

» L'orgueil, en aucun cas, ne peut être plus fort que l'amour.

(La suite dans le prochain numéro)



Le nouveau Trocadéro, un mois avant l'inauguration de l'Exposition de Paris, le 22 mai dernier. On a si bien poussé les travaux que ce monument est aujourd'hui terminé. Il en est de même de presque tous les pavillons, français et étrangers qui s'élèvent sur les deux rives de la Seine. L'Exposition attire déjà à Paris des centaines de milliers de touristes.



Le corps d'un homme de poids moyen de cent cinquante livres contient de douze à quinze livres de sang, soit six à sept pintes.

On a récemment découvert un livre de mathématiques écrit par les Babyloniens deux mille ans avant notre ère; ce livre, d'un genre tout spécial, est écrit sur 44 tablettes d'argile séchée et il prouve que les Babyloniens connaissaient bien longtemps avant les Grecs une science dont on a crédit à tort ceux-ci.

Les rayons ultra-violet qui sont invisibles par eux-mêmes ont la propriété d'illuminer brillamment certains corps et de les faire voir sous des couleurs chatoyantes; ce phénomène est appelé fluorescence.

La lune qui cause les marées exerce également son influence sur la croûte terrestre. Deux fois par jour, le sol s'élève et s'abaisse d'environ neuf pouces. La lenteur et la régularité de ce mouvement ne nous permettent pas de nous en apercevoir, mais il est hors de doute que bien des tremblements de terre ont leur origine dans ces marées terrestres.

L'armure des anciens chevaliers représentait un travail de fabrication considérable car elle se composait généralement d'au moins deux cents pièces différentes.

Un homme qui pèse cent cinquante livres sur la terre n'en pèserait que cinquante-sept sur la planète Mars.

Le rhodium conserve son brillant mieux et plus longtemps que n'importe quel autre métal; cette qualité le fait employer pour la fabrication des réflecteurs dans l'armée et la marine, ainsi que dans les stations d'aviation.

Le renard peut courir à la vitesse de vingt-six milles à l'heure pendant les premières cent verges; après un demi-mille de parcours, cette vitesse est déjà réduite à vingt et un milles. Il peut donc courir un mille en une minute et vingt-six secondes, alors que le plus rapide coureur humain a mis une minute et cinquante secondes.

On estime qu'il s'est produit au Canada, en 1936, 16,741,613,100 livres de lait, soit une augmentation de 384,951,800 livres sur l'évaluation finale de 1935 qui était de 16,356,661,300 livres.

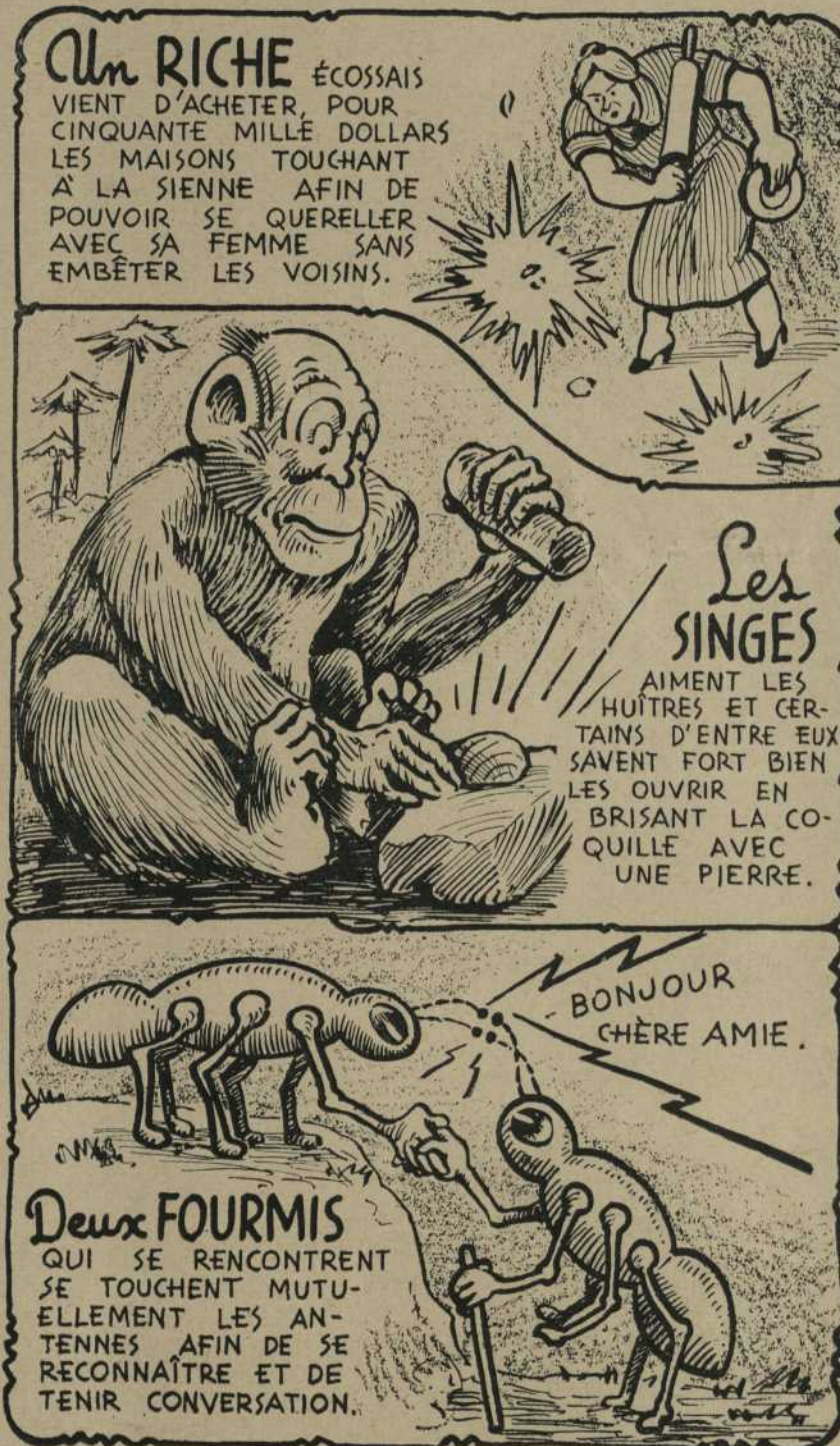
La récolte canadienne de miel de 1936, qui est évaluée à 28,241,000 livres, accuse une augmentation de 3,950,000, soit 16.3 pour cent, sur 1935.

Il y a eu en 1936 au Canada une diminution de 4,112,000 douzaines dans la production totale d'œufs sur la ferme; la production a été de 219,428,000 douzaines contre 223,540,000 douzaines en 1935.

Une personne vivant à la campagne a 702 chances sur mille d'atteindre l'âge de soixante-cinq ans, alors qu'à la ville les chances ne sont plus que de 571.

Notes Encyclopédiques

CHOSSES ÉTRANGES — Par Pascal Boivin, artiste canadien



Tous droits réservés, Le Samedi

Tous les saumons ne passent pas leur existence alternativement dans l'eau salée et dans l'eau douce; dans l'Etat du Maine, au Canada et en Norvège il en existe des espèces qui vivent exclusivement dans l'eau douce.

Si l'énorme bolide, qui est tombé en Sibérie en 1908 sans faire de mal parce que l'endroit était désert, était tombé six heures plus tard, il aurait causé certainement alors de terribles dégâts; la terre ayant tourné pendant ce temps, il aurait pu très bien frapper un centre peuplé en Suède ou en Norvège.

Des savants prétendent que la nature combat l'intensité continuelle des bruits que nous devons au progrès moderne; pour cela, elle rendrait, paraît-il, graduellement l'oreille humaine insensible à ces bruits. Y aura-t-il plus tard, sur la terre, une humanité complètement sourde?

Le soleil et la lune, regardés à l'œil nu, apparaissent à peu près de la même grandeur. C'est une simple illusion d'optique causée par la distance, car le soleil est, en réalité, quatre cents fois plus grand en diamètre que la lune.

Près de Berneck, dans la Franco-nie, un homme envoya un coup de fusil à un oiseau de proie perché sur des fils de transmission électrique; la balle manqua l'oiseau et alla briser un isolateur. Un court-circuit se produisit et les fusées de la station électrique sautèrent. Les turbines tournant alors à vide prirent une vitesse folle, leurs écrous s'arrachèrent et toutes les pièces furent projetées dans le mécanisme qui fut grandement avarié et mis hors de service. Petites causes et grands effets.

Dans l'ancienne Egypte, les aveugles employaient un moyen de correspondance assez curieux mais pratique tout de même: ils employaient des cordes auxquelles ils faisaient des nœuds. Selon la position, le nombre et la grosseur de ces nœuds, la signification du message était différente et très bien comprise par eux.

Un jeune bébé a, dans le corps, onze os de plus qu'un adulte; il en est ainsi parce que certains os du crâne et de l'extrémité de l'épine dorsale ne sont pas encore soudés ensemble.

Le Dr Gustave Aufricht, professeur de médecine à l'Université Columbia prétend que la calvitie est due à une tension de la peau du crâne réduisant l'afflux nécessaire de sang. En conséquence, dit-il, il est possible de pratiquer une opération pour remédier à cet état de choses et permettre à nouveau la croissance des cheveux.

Un dentiste et anthropologiste anglais dit qu'au cours des cinq cent mille années dernières, la forme de la mâchoire humaine n'a pas changé. Il est évidemment plus facile de le croire que d'y aller voir.

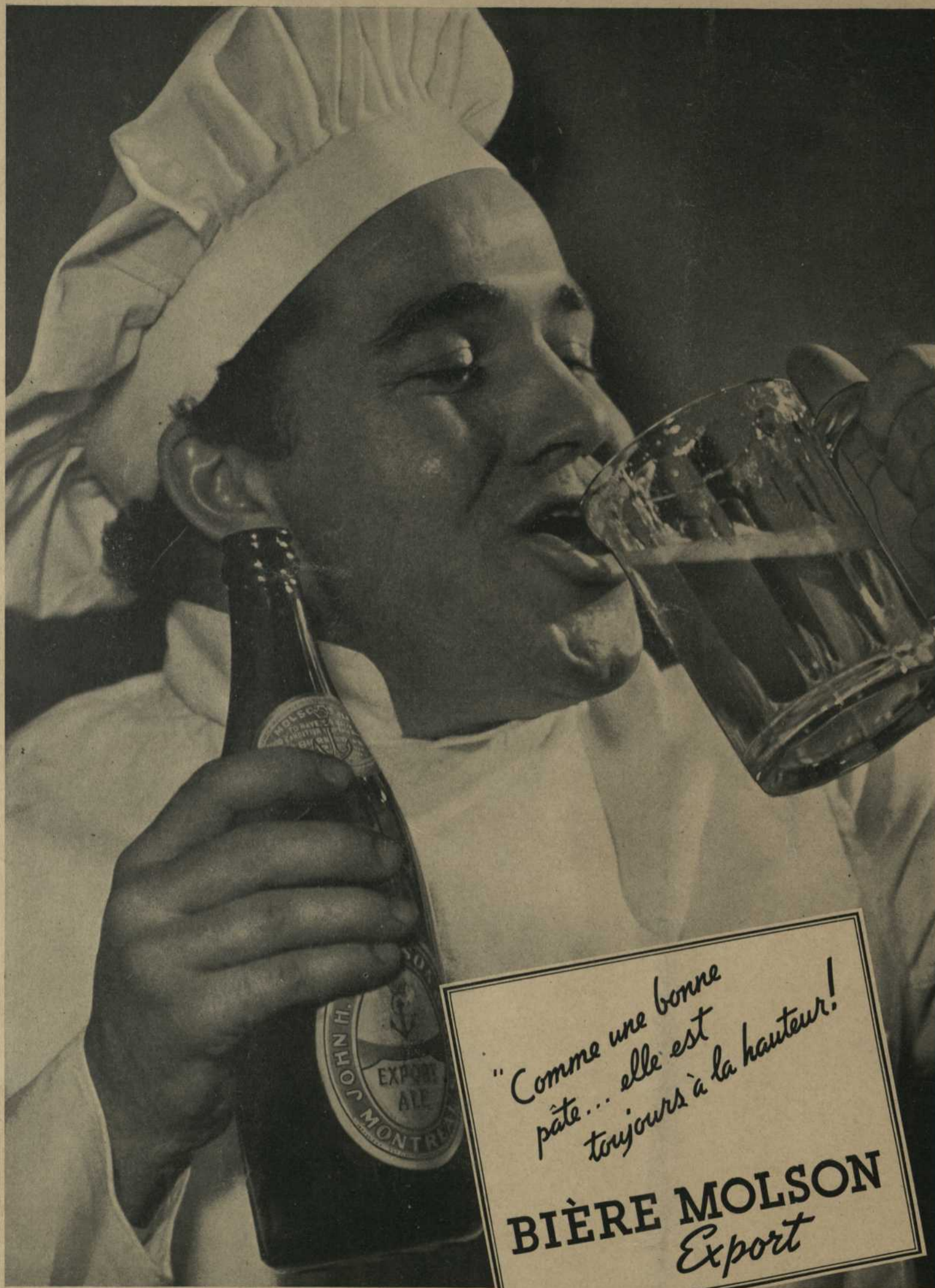
Le sang des insectes n'est pas rouge, mais jaune ou vert; il ne circule pas dans des veines mais passe au travers des organes intérieurs de l'insecte.

Chaque année, dix millions de vieux chapeaux sont recueillis dans les poubelles aux Etats-Unis; des industriels spéciaux les nettoient, les passent à la teinture et les revendent comme neufs après réparation convenable.

Récemment, les deux filles de l'Administrateur des Territoires du Nord de l'Australie, en rentrant chez elles après une bal, trouvèrent un crocodile de sept pieds de longueur qui avait l'air de les attendre tranquillement sur le seuil de la porte.

En Angleterre on vient de trouver un nouveau procédé pour fabriquer des verres de lunettes absolument incassables, même si on les laisse tomber de haut sur du pavé. Ce qui est bien de nature à étonner, c'est que le charbon entre pour une proportion assez importante dans la fabrication de ces verres.

Le corail, qui a l'aspect d'une plante est, en réalité, un animal de la famille des polypes. Pendant des siècles on l'a classé parmi les insectes.



*"Comme une bonne
pâte... elle est
toujours à la hauteur!"*

BIÈRE MOLSON
Export

LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE GRAND-PÈRE BUVAIT